BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 16
PLUTEO V
N.° CATENA 5

THÉATRE ESPAGNOL.

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.
HORAT.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE MADRID

A PARIS,
Chez DE HANSY, le jeune, Libraire,
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

66117

PIECES

Contenues en ce I Volume.

Epitre à l'Académie Eſpagnole, page j

Avertiſſement, xj

La Conſtance à l'épreuve, 1

Le Précepteur Suppoſé, 173

Les Vapeurs, 291

Il y a du Mieux, 403

ERRATA.

EPITRE, *pag.* iv, *l.* 16, *doute*, *ſon*, liſez doute à ſon.

Avertiſſement, *p.* xxxj, *l.* 11 & 12, autrement dans, *liſ.* autrement. Dans.

p. xliij, *l.* 4 & 5, *Eſpaſnola*, liſ. *Eſpañola.*

p. 119, *l.* 17, faire, *liſ.* faite.

p. 254, *avant derniere ligne*, cruel, *liſez* cruelle.

p. 392, *l.* 9, Beliſe, *liſ.* ſi Eliſo.

On a oublié quelques (*à part*) que le lecteur ſuppléera facilement.

A
L'ACADÉMIE
ESPAGNOLE.

MESSIEURS,

CET Ouvrage eſt deſtiné à faire connoître quelques-unes des productions qui ont le plus enrichi votre Langue, & à en inſpirer le goût. Il ne peut être mieux adreſſé qu'à un Corps ſpécialement conſacré à la perfectionner, & qui s'en acquitte avec tant de ſuccès.

Un tel hommage pourroit, ſans injuſtice, être regardé de la part d'un Français comme l'effet de la reconnoiſſance. Vous avez autrefois été nos maîtres en tout genre, mais ſur-tout dans les Arts de l'eſprit. Vos Ecrivains nous ont été plus utiles, il faut l'avouer, que ceux mêmes des Grecs & des Romains. Ceux-ci nous ont offert des modeles plus corrects; mais ſi les Romanciers & les Comiques Eſpagnols ne nous avoient préparés à la lecture des Sophocles & des Térences, il eſt plus que probable que nous n'aurions jamais penſé à imiter ces derniers. C'eſt la beauté des eaux du ruiſſeau qui nous a engagés à remonter juſqu'à la ſource.

Je ne ſais pourquoi cette vérité s'eſt obſcurcie parmi nous. Il eſt

ſûr que les Français doivent plus cent fois aux Eſpagnols qu'à tous les autres peuples de l'Europe. On ne nous parle que du ſiecle de Léon X, & des efforts du génie chez les Italiens à cette époque heureuſe. Il ſemble qu'ils ſoient les ſeuls auteurs de la régénération des Lettres, & que la lumiere qui a pour lors éclairé l'Europe, ſoit partie de Rome excluſivement. Il eſt cependant très-vrai que l'Italie ne nous a rendu à cet égard preſque aucun ſervice. Ce n'eſt point chez elle que nos Proſateurs, ni nos Poëtes ſe ſont formés.

C'eſt chez vous, Meſſieurs, c'eſt dans les bons Auteurs Caſtillans, que les nôtres ont puiſé la premiere idée des beautés qu'ils ont prodiguées ſur le théatre &

dans leurs écrits. Le Dante, l'Arioſte, le Taſſe même, n'ont point fait d'éleves parmi nous. Lopes de Véga, Guillen de Caſtro, Calderon, en ont fait. C'eſt à eux, ſans contredit, que notre ſupériorité dramatique eſt due. Sans le Cid & les contradictions qu'il a eſſuyées, Corneille ne ſe ſeroit probablement jamais élevé à Cinna, ni à Polieucte; or le nom ſeul de cette belle imitation rappelle dans quelle Langue il en a trouvé l'original. Son frere Thomas, bien inférieur, ſans doute, ſon aîné, mais digne cependant d'occuper un rang parmi les Poëtes dramatiques du premier âge de notre théatre, n'a preſque été que le traducteur des Eſpagnols. Moliere lui-même, ce reſtaurateur, ou plutôt ce vérita-

ble créateur de la Comédie, a puiſé dans cette ſource féconde.

Sans parler de ces génies ſupérieurs à qui vos leçons ont été ſi utiles, il eſt ſûr que tous les Ecrivains agréables dont les productions étoient l'aurore du beau jour qu'a répandu le ſiecle de Louis XIV, ſe ſont formés chez vous, & chez vous ſeuls. Voiture, Benſerade, &c. étoient pour ainſi dire plus Eſpagnols que Français. Votre Langue étoit alors auſſi commune à Paris que l'idiome national : elle faiſoit les délices de tous les honnêtes gens. De ſon union avec la nôtre, il réſultoit dans celle-ci une douceur, une majeſté qui lui avoient été juſques-là inconnues.

Ces fictions ingénieuſes appel-

lées Nouvelles, *où l'on trouve ſouvent une force & une délicateſſe dont notre ſiecle n'a plus d'idée, contribuoient infiniment à la polir. Elles étoient toutes traduites, ou du moins imitées de l'Eſpagnol. C'eſt une choſe remarquable qu'elles ſoient en général beaucoup mieux écrites que les pieces de théatre du même tems. La ſeule raiſon qu'on en puiſſe donner, c'eſt qu'elles approchoient davantage de leurs modeles.*

L'influence des originaux ſur les copies, étoit ſi ſenſible, qu'il n'y avoit pas juſqu'à nos plus mauvais Auteurs qui ne gagnaſſent à prendre des Eſpagnols pour guides. Scarron, lui-même, ce malheureux inventeur du plus mépriſable genre d'écrire qui ait ja-

mais exiſté, ce bouffon inſupportable qui ne plaiſante jamais en vers ſans s'avilir, qui n'a ſu prodiguer dans ſes pieces de poéſie que des baſſeſſes groſſieres, ou des équivoques dégoûtantes; Scarron devient un tout autre homme dans ſes Nouvelles en proſe qui ne ſont que des extraits ou des traductions de vos bons livres. Il y a de lui dans ce genre des morceaux qui feroient honneur à la meilleure plume de notre ſiecle, & que le goût le plus épuré ne déſavoueroit pas.*

* Des mauvais ouvrages de Scarron, il faut pourtant diſtinguer ſon *Roman comique*, livre ſingulier, unique dans ſon genre, qui durera autant que la Langue, & dont on auroit preſque droit de regretter que Scarron ſoit l'Auteur. Il eſt écrit auſſi purement que les Provinciales, & n'a certainement pas peu contribué à la perfection de la Langue Françaiſe. On peut obſerver qu'un de ſes principaux ornemens conſiſte dans des Nouvelles Eſpagnoles que Scarron a eu ſoin d'y enchaſſer.

Nous pouvons donc ſans honte, & nous devons reconnoître hautement les ſervices que vous nous avez rendus. Il eſt vrai que par la ſuite les diſciples ſe ſont trouvés en état de s'acquitter avec uſure envers leurs maîtres. Nos Poëtes, aidés par la réflexion, par le développement du goût, par l'étude des anciens, ont été plus loin que leurs modeles dans tout ce qui dépend plus de l'art que de la nature. Ils ſont devenus dignes d'être imités par ceux mêmes qui leur avoient d'abord ſervi d'exemple. La rigoureuſe obſervation des regles, ou, ce qui eſt à peu près la même choſe, des bienſéances, les a menés dans l'art de plaire plus loin que ceux qui le leur avoient enſeigné.

Vos Ecrivains commencent, Meſſieurs, à ſentir la néceſſité de ce joug aſſujettiſſant, mais utile, qui, en réprimant les écarts du génie, lui aſſure des ſuccès plus éclatans & plus durables. Déja pluſieurs Auteurs célebres d'entre vous, eſſaient de ſe renfermer dans les limites inconnues à l'enthouſiaſme bouillant & capricieux de vos prédéceſſeurs. On a donné à Madrid des Tragédies purement écrites & ſagement compoſées. Ces eſſais ne peuvent être ſuivis que de la réuſſite la plus heureuſe.

La correſpondance ſolidement établie entre deux nations ſi longtems rivales, mais faites pour s'eſtimer & pour s'aimer, rendra communes à toutes deux les

richeſſes littéraires que chacune d'elles poſſede. Il n'eſt pas à craindre que la rivalité dans ce commerce, en tariſſe jamais la ſource. Il nous fera certainement à tous plus de plaiſir & peut-être plus d'honneur, que ces guerres ſanglantes, ces diviſions cruelles qui nous ont autrefois rendu les fléaux & les tyrans des deux mondes.

Puiſſe cette eſpérance être réaliſée, & mon hommage être agréé de vous comme la preuve la plus ſincere & la plus déſintéreſſée du reſpect avec lequel je ſuis,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

L ***.

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE que l'on publie ici manque à la littérature. Un Jéſuite très-ſavant * nous a mis en état de prendre quelque idée du théatre des Grecs. Un homme de beaucoup d'eſprit & de goût **, nous a donné une connoiſſance parfaite du théatre Anglois. Reſtoit le théatre Eſpagnol qui n'eſt pas plus indigne que les deux autres de l'attention des amateurs de la littérature.

Il offroit une moiſſon beau-

---

* Le Pere Brumoi.

** M. de la Place.

coup plus abondante. Il n'y a point d'Ecrivains en aucune Langue qui ayent approché de la fécondité des Auteurs Eſpagnols. On prétend que Lopes de Véga a laiſſé plus de deux mille deux cents pieces, & Calderon plus de quinze cents.

Cette prodigieuſe, cette inconcevable fertilité ſeroit moins étonnante, ſi leurs pieces reſſembloient à celles des Jodelles, des Hardis, foibles & mépriſables créateurs de l'Art dramatique parmi nous. Les productions de la ſcene Caſtillane ne ſont pas perfectionnées, il eſt vrai; mais il y en a bien peu où, à travers les biſarreries du caprice le plus ſingulier, le plus inconſéquent, on n'apperçoive des étincelles du génie le plus admi-

rable. On en jugera quand on aura lu le petit nombre de pieces que j'ai cru devoir d'abord mettre ſous les yeux des lecteurs.

Je m'étois propoſé de les faire précéder par un diſcours en forme ſur le théatre Eſpagnol, ſur ſon origine, ſur la beauté des mœurs qui y regnent, ſur le mépris des regles qui n'empêchent pas une nation ſpirituelle de s'y plaire & de le goûter avec tranſport, & ſur beaucoup d'autres objets intéreſſans. Deux raiſons m'en ont empêché. 1°. Une profeſſion entiérement étrangere à ce genre d'occupation, ne m'a pas permis de m'y livrer autant que je l'aurois ſouhaité. 2°. Ces recherches, ou les ſpéculations qui en auroient été le fruit, n'au-

roient preſque pu ſervir qu'à l'amuſement, & mon deſſein étoit de faire un ouvrage utile. Celui-ci, à ce que je crois, peut l'être dans la ſituation actuelle de notre théatre.

Le rafinement du goût, ou, ſi l'on veut, ſa dépravation, ne permet plus aux Poëtes de ſe borner à la ſimplicité qui a fourni tant de chefs-d'œuvres à leurs prédéceſſeurs. Il faut aujourd'hui de grands mouvemens ſur la ſcène. Il faut des actions intriguées; on cherche à affecter les yeux & l'eſprit, plus encore que le cœur. Les Pieces Eſpagnoles ſont des tréſors inépuiſables de ces eſpeces de reſſources, dont le génie peut tirer un très-grand parti. Les jeunes-gens qui ſe plaignent que les

ſituations leur manquent, & que rien n'eſt ſi difficile que d'en trouver de neuves, n'ont qu'à lire, ſur-tout, les Comédies de Calderon ; ils verront bientôt qu'ils ſe trompent.

Il n'y a preſque aucune de ces Pieces qui ne pût fournir la matiere d'un Roman très-intéreſſant, & même le Roman ſeroit tout fait. Il ne s'agiroit que de mettre en récit les ſcenes dialoguées. Cette eſpece de propriété des Drames Eſpagnols, n'étoit pas inconnue au célebre le Sage. Il en a, de cette maniere, traduit plus d'une, dont il a enrichi ſon *Gilblas*, ſans en rien dire, & ce ne ſont pas les morceaux les plus foibles de ſon livre. Son Hiſtoire d'Aurore de Guſman, par exem-

ple, eſt tirée mot pour mot de la Comédie intitulée, *Todo es enredos amor*, de Dom Auguſtin Moreto, & il en eſt de même de pluſieurs autres.

Preſque toutes les *Nouvelles* qui ont eu, avec juſtice, un ſi grand ſuccès dans le ſiecle dernier, étoient auſſi des drames métamorphoſés en narrations. Il en coûtoit peu aux Auteurs Français pour intéreſſer leurs lecteurs : mais il eſt étonnant que ces mêmes Ecrivains qui traduiſoient ſi bien en proſe, rendiſſent auſſi mal les mêmes productions quand ils les accommodoient au théatre & qu'ils eſſayoient de les donner en vers. A cet égard, les Eſpagnols n'ont point été heureux. On a lieu d'être ſurpris que celles de leurs

pieces qu'ont traduites Scarron & ſes imitateurs, n'aient pas dégoûté pour jamais les Français de recourir à cette ſource! elle devoit leur paroître bien infecte dans les eſſais qui en étoient tirés.

J'en citerai quelques exemples. Ils ſont néceſſaires pour juſtifier les Dramatiques Eſpagnols contre le mépris que pluſieurs perſonnes leur témoignent, fondées uniquement ſur ce qu'elles ont entendu dire qu'ils avoient ſervi de modeles à ces revoltantes copies.

Scarron a donné *Jodelet Maître & Valet.* C'eſt l'*Amo Criado* de *Franciſco de Rojas.* On n'imagineroit pas les baſſeſſes, les vilenies dont le Traducteur a ſouillé ſa miſérable imitation.

Voici ce que dit dans l'Eſpagnol un Valet qui remontre à ſon Maître qu'il ne doit pas devenir amoureux ſur la ſeule vue d'un portrait.

« Dites-moi, Monſieur, pou-
» vez-vous compter que ce coup
» d'œil ne vous abuſe point? Le
» Peintre a-t-il pu repréſenter
» ſur ſa toile, ſi la femme qu'il
» peignoit eſt ou fiere, ou dou-
» ce, ou ſpirituelle, ſi elle eſt
» mal-propre ou non? Le pin-
» ceau le plus élégant vous ap-
» prendra-t-il ſi elle a les dents
» ſaines, & ſi ſa taille eſt exem-
» pte de défauts? Un portrait
» peut-il vous inſtruire de
» ſon humeur, de ſes inclina-
» tions? Voilà pourtant ce qu'il
» eſt intéreſſant d'examiner dans
» une fille dont on veut faire ſa

» femme ; mais ſi la peinture ne
» peut à cet égard vous donner
» aucune lumiere, comment
» eſt-il poſſible que vous vous
» livriez à un amour qui n'a
» d'autre motif que la vue d'un
» tableau » ?

Voici comment Scarron a traveſti ce morceau que je viens de rendre littéralement.

Vous êtes donc de ceux qu'une ſeule peinture
Remplit de feu gregeois & met à la torture ;
Et ſi Monſieur le Peintre a bien fait un muſeau,
S'il s'eſt heureuſement eſcrimé du pinceau,
S'il vous a fait en toile une adorable idole,
L'original peut être une fort belle folle.
Sa bouche de corail peut enfermer dedans
De petits os pourris au lieu de belles dents.
Un portrait dira-t-il les défauts de ſa taille ?
Si ſon corps eſt armé d'une Jaque de maille ?
S'il a quelques égouts outre les naturels,
Accident très-contraire aux appétits charnels ?
Enfin ſi ce n'eſt point quelque horrible ſquelette,

Dont les beautés la nuit ſont deſſous la toilette.
Ma foi, ſi l'on vous voit de femme mal pourvu,
Puiſque vous coëffez devant que d'avoir vu,
Vous ne ſerez pas plaint de beaucoup de perſonnes.

Le Maître ne ſe corrige pas par cette remontrance. Il eſpere que ſon propre portrait qu'il a envoyé à cette maîtreſſe qu'il n'a pas encore vu, produira ſur elle un effet auſſi prompt. Le Valet ſoutient le contraire, & la raiſon, c'eſt qu'ayant été chargé de l'envoi, ce n'eſt pas le portrait de ſon Maître, mais le ſien propre qu'il a fait partir par mépriſe. A cet aveu le Maître déſolé dit dans l'Eſpagnol : » Malheureux, que dira mon » Inès en voyant ton viſage » ! Dans le Français il s'écrie :

Eh! qu'aura-t-elle dit de ta face cornue,
Chien? Qu'aura-t-elle dit de ton nez de blereau,
Infâme?

Le Maître, pour s'assurer de l'effet qu'aura produit cet échange, imagine de passer pour le Valet, tandis que Jodelet occupera sa place. Pour l'engager à se prêter à ce stratagême, il ne lui dit rien que de sensé & d'honnête dans l'Espagnol. Dans le Français, voici comme il parle.

Toi, mangeant comme un *chancre* & buvant comme un *trou*,
Paré de chaînes d'or comme un Roi du Pérou..... &c.

Jodelet repond:

Potages mitonnés, savoureux entremets,
Bisques, pâtés, ragouts, enfin dans nos entrailles,

Vous ſerez digérés ; & vous lâches canailles,
Courtiſans de Madrid, luiſans, polis & beaux,
Nous vous en fournirons des cocus de Burgos.

Ces horreurs ne ſont qu'un échantillon de celles dont la piece Françaiſe eſt remplie. La ſuite eſt encore plus dégoûtante. Par-tout où Rojas eſt familier, Scarron eſt bas : par-tout où le premier eſt naturel, le ſecond devient rampant, ordurier & quelque choſe de pis. Tel eſt ce propos qui feroit vomir tous les corps-de-garde du monde.

N'avez-vous point ſur vous quelque bon cure-oreille ?
Je ne puis dire quoi me chatouille dedans :
Hier, je rompis le mien en m'écurant les dents.

Il n'y a pas un mot dans l'Eſpagnol qui ait pu en donner la

moindre idée. En voilà bien assez pour justifier ce que j'ai osé avancer : & s'il falloit encore de nouvelles preuves, on n'auroit qu'à comparer la piece de Calderon que je donne ici sous le titre de *se défier des apparences*, avec la maniere dont Scarron l'a traduite en vers sous celui de *la fausse apparence*, on verra combien ce cruel homme avoit l'art de gâter tout ce qu'il touchoit, & d'avilir l'original à qui il faisoit l'affront de le choisir pour l'imiter.

Un des grands reproches que l'on fait aux Poëtes Espagnols, c'est la longue durée de leurs Pieces & la quantité d'événemens qu'elles embrassent. Je ne sais si nous ne les apprécions pas un peu trop, d'après nos

principes & nos uſages. Il me ſemble que leur maniere même de les diviſer, & le nom qu'ils donnent à ces diviſions, devroient ſuffire pour rendre les critiques un peu plus circonſpects. Ils ne les comptent point comme nous par *Actes*, mais par *Journées*, & chaque Piece en renferme trois. Ils offrent donc à l'eſprit & à l'œil du ſpectateur, un champ plus vaſte. Si nous avons pû étendre par tolérance juſqu'à vingt-quatre heures une action qui n'en occupe réellement pas plus de deux à la repréſentation, pourquoi ne ſeroit-il pas permis aux Eſpagnols de reculer auſſi un peu les bornes qu'ils ſe ſont preſcrites, & de prendre huit jours, quinze jours, au lieu de trois qu'ils ont annoncés?

annoncés? Cette réflexion pourroit mener loin.

Je n'ai traduit que des Comédies : on me demandera pourquoi je n'ai pas donné quelques Tragédies ; ma réponſe ſera ſimple : c'eſt que les Eſpagnols n'en font point, ou du moins qu'il n'eſt pas poſſible de les diſtinguer des Drames, dont le ſujet eſt plus commun. Ils prennent indifféremment pour Interlocuteurs, des Rois, des Princes, des Miniſtres, des Payſans, des Bourgeois, & même la ſcène plaiſante ſe paſſe ſouvent entre les premiers, tandis que l'attendriſſement & l'infortune qui le produit, tombent ſur les autres.

M. du Perron de Caſtera, Auteur peu connu, qui a eſſayé, il y a trente ans, de don-

ner des extraits de quelques Pieces Eſpagnoles, a avancé le même principe que j'adopte ici. Un des membres de l'Académie Royale de Madrid *, a fait une diſſertation exprès pour le combattre. Il a entrepris de prouver en regle, que ſes compatriotes avoient des Tragédies; mais ſes efforts mêmes ſemblent peu favorables à ſon ſentiment.

1°. Il paroît très-embarraſſé à trouver des exemples pour le juſtifier : il en cherche dans l'antiquité. Il va fouiller dans des recueils inconnus; il en tire des pieces oubliées qu'il décore du nom de Tragédies, & ſentant lui-même combien des preuves

* Dom Montiano y Luyando.

de cette eſpece ont peu de ſolidité, il tâche de ſuppléer à la valeur qu'elles n'ont pas, par des raiſonnemens ingénieux : mais quand un fait eſt réel, ce n'eſt guere par des raiſonnemens qu'on ſe met en peine de l'établir. Aſſurément il ſeroit fâcheux pour nous qu'on fût obligé d'écrire en forme pour démontrer que Racine & Corneille ont fait des Tragédies. Si nous en étions réduits-là, il n'y auroit point de diſſertation qui pût faire croire à notre Melpomene.

2°. Les exemples même que cite Dom Montiano y Luyando me paroiſſent combattus par ſes propres aſſertions. Il détruit de ſa main les principes qu'il a poſés : il ſe trouve par haſard dans l'o-

y attacher d'autre ſignification que celle qu'emporte ordinairement le mot *Drame.* Or, ſi un homme qui a fait deux mille deux cens pieces de théatre, n'a jamais ſongé à ce que c'étoit qu'une Tragédie, même en donnant ce titre à ſes productions, on peut aſſurément bien en conclure que le reſte de ſes compatriotes n'avoit pas d'idées plus fixes ſur ce genre d'ouvrages. Auſſi Lopes de Véga en faiſant un Poëme particulier ſur l'art du théatre, l'a-t-il intitulé ſimplement, *Arte nueva de hazer comedias.* Cette expreſſion lui a paru embraſſer toute l'étendue du ſujet qu'il alloit traiter.

Il confirme cette opinion par la maniere dont il parle dans un autre Poëme intitulé le *Laurier*

d'Apollon. Il y fait l'éloge de Chriſtophe de Virvès, Auteur aſſez célebre dans le Royaume de Valence. « Repoſes en paix, » lui dit-il, eſprit ſingulier à qui » les Poëtes *comiques* ont dû » leurs meilleurs principes, tu as » fait de célebres *Tragédies* ».

O ingenio ſingular ! En paz repoſa
A qui en las muſas *comicas* debieron
Los mejores principios que tuvieron ;
Celebradas *tragedias* eſcribiſte.

Aſſurément il eſt clair que les mots *comicas* & *tragedias*, ſont là pris dans le même ſens. Lopes ne les a employés tous deux que pour ne pas ſe répéter. Il a voulu varier ſon expreſſion ſans changer l'idée. Quand il dit que le Légiſlateur des Muſes comiques a fait des Tragédies fameuſes,

il n'entend pas que le même homme ait été à la fois un Corneille & un Moliere : mais que ſes ouvrages pouvoient indiſtinctement s'approprier deux dénominations entre leſquelles il ne ſentoit point de différence.

Lopes de Véga n'eſt pas le ſeul Ecrivain Eſpagnol qui ait écrit & vécu dans cette opinion. Villegas ne penſoit pas autrement dans une piece où il déplore l'aviliſſement des lettres, & l'indignité des mains qui oſoient les cultiver : il dit à ſon valet d'écurie : « Penſe qu'il y a eu à To-» lede un Tailleur qui a ſu faire » des *Comédies* & s'aſſurer les » faveurs des Muſes. Tu es Pal-» frenier, fais donc auſſi des » *Tragédies* » ?

Que ſi bien conſideras en Toledo
Huvo ſaſtre, que pudo Hacer *comedias*
Y parar de las muſas el de nuedo.
Moço de mulas eres haz *tragedias*.

Voilà préciſément la même mépriſe, ou la même confuſion que je viens de remarquer dans Lopes de Véga. Il eſt clair que Villegas aſſimile également ces deux mots, qu'il n'y ſoupçonne pas d'autre différence que celle du ſon, & il ſeroit aiſé de prouver que tous les Ecrivains Eſpagnols en ont fait autant. Les diſtinctions établies entre la Comédie & la Tragédie, ſont pour eux des inventions modernes.

Je n'ai vu jouer à Madrid, aucune tragédie. J'y ai aſſiſté à la repréſentation d'une Piece de *Metaſtaſio*, traduite en Caſtil-

lan ; mais outre que c'eſt un ouvrage moderne, il ne m'a point paru que cette nouveauté ait beaucoup réuſſi. L'Auteur même de la diſſertation en faveur des Tragédies, a eſſayé d'être à la fois, le précepte & le modele. Il a fait de vraies Tragédies * ; on les lit avec intérêt ; mais autant que j'en puis juger, c'eſt un genre nouveau qui n'a pas encore été conſacré par les ſuffrages de la nation.

Je ne ſais ſi je dois prévenir les lecteurs des libertés que je me ſuis permiſes dans ma traduction. Je ne me ſuis point piqué d'une exactitude ſcrupuleuſe,

---

* Virginie & Ataulphe.

quant aux mots, ni même quelquefois quant aux idées. Cette fidélité minutieuſe dans un ouvrage de la nature de celui-ci, ſeroit un moyen aſſuré de n'être pas lu. Il y a des différences ſi eſſentielles dans le génie national, que ce qui plaît à Madrid, auroit fort bien pu ennuyer à Paris, ou même exciter un ſentiment encore plus déſagréable.

Par exemple, dans preſque toutes les Pieces Eſpagnoles, on trouve au commencement un long récit, où le *Galan* *, ou la *Dama* **, & quelque-

* C'eſt ce que nos Comédiens appellent l'*Amoureux*.

** L'*Amoureuſe*. Nos rôles à manteaux, les Eſpagnols les déſignent par le mot de *viejos*, & nos Criſpins ſont ce qu'ils appellent des *gracioſos*.

fois tous deux enſemble, racontent & développent le ſujet de la Piece. Ils préparent aux événemens qui vont ſuivre. Ces narrations ſont hériſſées de deſcriptions ſi empoulées, de termes & d'idées ſi giganteſques, qu'il ne ſeroit pas même poſſible de les rendre en Français, loin de pouvoir les y faire paroître ſupportables.

J'ai vu, en Eſpagne, applaudir ces morceaux avec tranſport, dans les repréſentations, & cependant il me ſembloit que l'Acteur en augmentoit encore le ridicule, par un jeu forcé, par des geſtes hors de la nature ; mais les Eſpagnols y ſont accoutumés. Ces déclamations qui nous paroiſſent biſarres, fatigantes, ont pour eux un char-

me inexprimable. Comme c'eſt pour des Français que j'écris, j'ai fait main-baſſe, ſans héſiter, ſur ces ornemens, ou déplacés, ou incompatibles avec notre maniere de voir & d'apprécier les choſes.

Il en eſt de même des plaiſanteries en général. C'eſt ſurtout dans la boüche des valets qu'elles ſe trouvent, & même d'un ſeul valet, appellé du nom générique de *Gracioſo*. C'eſt le bouffon de la Piece. L'Acteur qui ſe deſtine à cet emploi ſe fait un bredouillement ſingulier, un ton de voix naſal & rude, qui donne à tout ce qu'il dit un très-grand agrément, du moins pour des oreilles familiariſées à ſes inflexions. Il ne paroît jamais ſans exciter de

grands éclats de rire, & ils redoublent dès qu'il ouvre la bouche.

Cependant ce qu'il haſarde paroît ſouvent très-inſipide aux étrangers. Ce ſont preſque toujours des équivoques aſſez froides, des jeux de mots ou indécens, ou impoſſibles à traduire, & plus ſouvent des plaiſanteries baſſes, du moins à nos yeux, mais qui réuſſiſſent ſur la ſcène Caſtillane.

Je n'ai point balancé non plus à les retrancher. Je n'ai pas cru que pour faire connoître le génie Eſpagnol à des Français, il fallût abſolument le préſenter avec la fraiſe & la golille. Il conſervera toujours, même après avoir perdu ces ornemens de mode, aſſez de traits caracté-

riſtiques pour qu'on puiſſe en prendre une juſte idée dans ma traduction.

J'ai donné toutes les Pieces dialoguées d'un bout à l'autre *. Mes amis me conſeilloient de me borner à des extraits. Je ſais que cette méthode a ſes avantages : on a la facilité de faire connoître plus de Pieces & de n'en traduire que les endroits les plus dignes d'être conſervés.

Je l'avoue, mais il faut convenir auſſi que les intervalles, les coupures qui ſe trouvent dans des pieces ainſi mutilées, en rendent la lecture pénible & bien moins ſatisfaiſante. Rien ne pré-

* Excepté la troiſieme de ce volume dont je n'ai traduit que les deux premieres Journées, par la raiſon que l'on verra.

pare ces morceaux. Ils ſe trouvent comme noyés dans une analyſe néceſſairement ſeche & froide. Ils participent néceſſairement auſſi à cette froideur, à cette ſéchereſſe. Quelque beaux qu'ils ſoient d'ailleurs, ils n'ont plus la même vivacité, le même intérêt.

Je ne doute pas que cette méthode n'ait beaucoup contribué au peu de réuſſite de l'eſſai du Théatre Eſpagnol, publié par M. Duperron de Caſtera, il y a une trentaine d'années. Je ſais que le Pere Brumoi & M. de la Place, ont adopté cette maniere & avec ſuccès : mais ils l'ont ſoutenue par des talens que je n'ai point, & d'ailleurs elle étoit peut-être plus praticable dans les Théatres qu'ils

ont traduits, que dans celui-ci. Au reſte, ſans blâmer perſonne, je rends compte de ce que j'ai fait & de ce que j'ai cru devoir faire.

Je donne ici trois Pieces de Lopes de Véga, ſix de Calderon, & quelques autres de différens Auteurs moins connus, quoiqu'ils méritent de la réputation. J'y ai joint quelques Intermedes ou petites Pieces, afin d'en faire connoître le genre.

Je ne crois pas avoir rien à dire au public ſur le choix que j'ai fait. J'ai pris les Pieces qui m'ont paru les plus propres à remplir le but que je m'étois propoſé, c'eſt-à-dire, d'une part, à donner une idée du Théatre Eſpagnol, & de l'autre à fournir des reſſources au nôtre. Je

me ſuis pour cela attaché aux Auteurs les plus connus hors de l'Eſpagne, & ſur-tout à Calderon, génie ſingulier, dont on ne prononceroit le nom qu'avec vénération, s'il étoit né Grec, & qui auroit laiſſé très-peu de choſe à faire aux Corneilles & aux Racines, s'il étoit né Français.

Je ſais qu'en Eſpagne même, il a trouvé des Cenſeurs : dernierement encore, un Sçavant eſtimé *, dans une Préface publiée à la tête des Comédies de Michel de Cervantes, s'eſt appliqué à diminuer, autant qu'il l'a pu, la gloire de Calderon. Il l'appelle le ſecond corrupteur

* Dom Blaiſe Antoine Naſſare y Ferriz, Auteur eſtimé en Eſpagne.

du Théatre Eſpagnol. (Lopes de Véga eſt le premier, ſuivant cet écrivain.) A l'en croire, ce n'eſt pas chez eux qu'il faut chercher des Pieces capables de faire honneur à la langue Eſpagnole. *No ai que buſcar eſtas Comedias entre las de Lope de Vega, ni las de Dom Pédro Calderon, ni de otros que los miraron.*

« Si la Comédie Eſpagnole, » ajoute-t-il plus bas, dans ſon » origine & dans ſes progrès, » avoit la moindre reſſemblance » avec les compoſitions de Lopes » de Véga & de Calderon, j'a- » voue qu'elle mériteroit toutes » les critiques que l'on en a fai- » tes ; mais il s'en faut bien que » cela ſoit. Nous avons des Co- » médies entierement conformes » aux regles de la raiſon & de

» l'art, & *qui ne cedent en rien* » *à celles du célebre Moliere*, » ni de ſon imitateur Vicher- » ley ». *Si fue la Comedia Eſpaſnola en ſus principios, y progreſſos, como Lope, y Calderon la Viſtieron, confeſſarè que nueſtro Theatro merece las reprehenſiones que le dàn, y aun mayores; pero ni fue, ni es aſſi: Comedias tenemos ajuſtadiſſimas à la razon, y al arte, y que* en nada ſon inferiores à las del famoſo Moliere, *à las de ſu imitador Wicherley.*

Un pareil jugement prononcé par un homme de lettres, compatriote de ceux même qu'il condamne, eſt, au premier coup d'œil, capable de faire une grande impreſſion. J'avoue que malgré ma perſuaſion intime du

contraire, j'en aurois été frappé, ſi l'Auteur même, qui a porté cette déciſion rigoureuſe, ne fourniſſoit des raiſons qui l'affoibliſſent, ou plutôt qui la détruiſent.

1°. En célébrant avec tant d'enthouſiaſme les génies ſupérieurs à Calderon, qui ont donné des Pieces ſi régulieres & ſi admirables, il n'en nomme pas un. Il n'indique pas un ſeul de leurs ouvrages. C'en eſt déja aſſez pour rendre ſon aſſertion ſuſpecte.

2°. Ces Comédies ſi eſtimables, ces Auteurs ſi dignes de louange ne ſont point connus, du moins hors de l'Eſpagne, & les noms des prétendus corrupteurs du goût, de Lopes, de Calderon, ſont devenus célebres

par toute l'Europe. Je crois que cette ſeconde raiſon eſt abſolument tranchante contre l'arrêt de Dom Naſſare y Ferriz.

Les étrangers ſont les véritables appréciateurs du mérite des écrivains. Je ne dis pas que tout homme dont on ne parle point hors de ſon pays, en ſoit dépourvu, mais j'affirme que celui dont la réputation a franchi les frontieres de ſa patrie, en a néceſſairement. Or, comme Lopes & Calderon ont eu cet avantage, & qu'ils l'ont eu preſque excluſivement ſur tous leurs compatriotes, il s'enſuit qu'ils leur ſont en effet ſupérieurs, & que le Théatre Eſpagnol n'a point d'écrivains à qui il doive plus de reſpect. S'il falloit même prendre un parti entre ces

deux, je ne balancerois aſſurément pas à mettre Calderon au premier rang, quoique Dom Naſſare y Ferriz lui accorde à peine même le ſecond, dans l'infériorité à laquelle il les réduit tous deux. Au reſte, les lecteurs vont en juger.

Si cet eſſai réuſſit, il ſe trouvera ſans doute quelque homme de lettres qui pénétrera dans la mine dont j'ai à peine effleuré la veine. Je ſouhaite que les eſſais que j'en préſente faſſent adopter ce projet par un écrivain en état de le bien remplir.

LA CONSTANCE A L'ÉPREUVE,

En Eſpagnol,

LA ESCLAVA DE SU GALAN,

COMÉDIE

De LOPES DE VEGA CARPIO.

PERSONNAGES.

Dom JUAN.
Dom FERNAND, *pere de Dom Juan.*
LÉONARD, } *Gentilshommes.*
RICHARD, }
Dona HÉLÉNA.
SÉRAPHINE, *sœur de Léonard.*
FLORENCIO.
ANTONIO, *ami de Dom Fernand.*
FABIO, *Valet de Dom Fernand.*
PÉDRO, *Valet de Dom Juan.*
ALBERTO, *Valet de Dona Héléna.*
INÈS, *Suivante de Dona Héléna.*
FINETTE, *Suivante de Séraphine.*
Un NOTAIRE.
PERSONNAGES MUETS.

LA

LA CONSTANCE A L'ÉPREUVE.

PREMIERE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DONA HÉLÉNA, DOM JUAN.

DONA HÉLÉNA.

C'EN est assez, Dom Juan.

DOM JUAN.

Que dites-vous?

DONA HÉLÉNA.

Je crains de vous fâcher.

DOM JUAN.

Non ; parlez, je vous écouterai avec patience.

DONA HÉLÉNA.

Ecoutez donc : je ſuis fille d'un Américain de bonne maiſon ; je ſuis née au Mexique même. Mon pere, après avoir amaſſé quelque bien, s'eſt tranſporté en Eſpagne avec ſa modique fortune : il a fixé ſa demeure à Seville, & il y eſt mort après m'avoir élevée dans la retraite la plus profonde. Vous avez ſu en pénétrer l'obſcurité : vos yeux & l'amour y ont porté la lumiere ; mais c'eſt pour notre malheur commun. Vous êtes pourvu d'un bénéfice qui vaut, à ce qu'on prétend, cinq mille ducats de rente, & votre pere vous preſſe vivement de vous engager dans les ordres, pour vous aſſurer ce riche revenu. Il ne faut donc plus penſer à nous marier, ni, par conſéquent, à nous voir ; car vous ne voudriez pas, ſans doute, vous expoſer à me faire perdre l'honneur, après vous être mis dans l'impoſſibilité

de me le rendre. Je n'ai été inſtruite qu'hier de cette cruelle particularité, & il étoit tems. Un de mes oncles qui me tient lieu de pere, arrivoit pour me marier avec ſon fils : la connoiſſance de votre infidélité m'a décidée plus facilement à lui obéir. Ce projet, qui dans tout autre tems m'auroit déchiré le cœur, m'a paru une conſolation. Je pourrois vous repréſenter combien je méritois peu le ſilence inſidieux que vous avez gardé, & vous reprocher d'avoir abuſé une amante auſſi tendre par de fauſſes proteſtations d'attachement, tandis que vous ne vous occupiez que de votre prochaine ordination. Mais j'oublie ces trop juſtes ſujets de plainte : j'avoue que vous faites bien : je vous pardonne une trahiſon utile. Je ne puis vous blâmer d'obéir ſi docilement à votre pere, quand cette ſoumiſſion eſt payée de cinq mille ducats de rente.

DOM JUAN.

Vous m'accablez, charmante Héléna, par la modération même avec laquelle vous me rappellez ces triſtes vérités. Je mourrois de honte & de

remords ſi j'étois criminel ; mais mon cœur eſt pur comme le vôtre, & l'odieux nom de traître n'a jamais pu m'être appliqué. Quand je vous ai vue, & que j'ai commencé à vous adorer, je n'avois ni projet de fortune, ni idée d'aucune eſpece, autre que celle de vous aimer ; je m'y ſuis livré ſans réſerve. Mon pere m'a procuré, ſans m'en avertir, le bénéfice funeſte qui vous allarme. Ses intentions, quand elles m'ont été connues, m'ont déchiré le cœur. J'en atteſte ici le Dieu que je révere, l'amour éternel que j'ai pour vous ; ſi je ne vous en ai rien dit, c'eſt que je n'ai pas voulu vous expoſer à partager ma douleur. Ma paſſion s'eſt accrue avec mon déſeſpoir, & mon reſpect avec ma paſſion. Vous vous en ſouvenez : vous m'avez vu à vos genoux plus ardent & non moins circonſpect : ce n'eſt point là le procédé de la trahiſon, ni le caractere d'une ame perfide. Si pourtant vous êtes abſolument déterminée à me punir d'une faute dont je ne ſuis pas coupable, apprenez à votre tour à quoi je ſuis réſolu. Bénéfice, devoir, fortune, je ſuis prêt à tout mépriſer, à tout mettre à vos pieds. Voilà ma

main; je vous jure de ne la donner qu'à vous, & de ce pas je vais tout préparer pour vous épouſer, au haſard de tout ce qui peut en arriver.

DONA HÉLÉNA.

Arrêtez.

DOM JUAN.

Je ne puis.

DONA HÉLÉNA.

Qu'allez-vous faire?

DOM JUAN.

Ce que l'amour me commande.

DONA HÉLÉNA.

Mais vous êtes fou.

DOM JUAN.

Je ſerois encore plus malheureux en vous perdant.

DONA HÉLÉNA.

Vous vous déshonorez.

DOM JUAN.

Un honneur de ce genre ne doit point entrer en comparaiſon avec le bonheur.

DONA HÉLÉNA.

Et votre fortune.....

DOM JUAN.

N'avez-vous pas vu des enfans lâcher ſans regret une piece d'or pour obtenir une fleur qu'ils deſirent? Je les imite. Mon amour ſacrifie ſans honte ce vil intérêt aux deſirs ardens que votre beauté lui inſpire. (*Il s'en va.*)

DONA HÉLÉNA.

Hélas! quoique je ſouhaite qu'il perſiſte, il m'eſt ſi cher que je tremble du danger auquel il va s'expoſer pour moi. Ne vaudroit-il pas mieux tâcher de ſe réduire à l'indifférence, que de ſe nuire réciproquement à force d'amour? Qu'une femme qui eſt aimée & qui aime eſt à plaindre! De quelque côté qu'elle ſe tourne, elle ne voit que des ſujets de chagrin ou d'inquiétude. (*Elle s'en va.*)

SCENE II.

Le théatre change : il repréſente le devant de la maiſon de Dom Fernand.

DOM FERNAND, ANTONIO.

ANTONIO.

J'EN ſuis auſſi affligé que ſi j'y étois intéreſſé.

DOM FERNAND.

Pour moi je m'en conſole : il me reſte encore quelque choſe, Dieu merci.

ANTONIO.

Sera-t-il dit que la force ou l'adreſſe ne pourront rien contre ces miſérables revoltés de Hollandais (1).

DOM FERNAND.

Qu'y faire? L'Angleterre les ſoutient : mais leur ſupériorité, après

(1) Cette Piece a été compoſée dans le tems de la ſéparation des Provinces-Unies & de leur ſoulévement contre l'Eſpagne. Les Armateurs Hollandais déſoloient le commerce de leurs anciens maîtres.

tout, n'eſt pas ſi conſtante qu'ils n'ayent bien leur part des revers. Celui-ci eſt venu de notre négligence....

ANTONIO.

Depuis la mort de ce coquin de Drake (2), quel avantage avons-nous remporté ?

DOM FERNAND.

Celui de Porto-Rico tout nouvellement, & mille autres.

ANTONIO.

Combien enfin vous ont-ils pris ?

DOM FERNAND.

Dix mille pieces à peu près; mais il m'en reſte encore cent mille : voilà la ſucceſſion que je deſtine à mon fils.

ANTONIO.

Avec tant de bien tout le monde eſt ſurpris du parti que vous lui faites prendre.

DOM FERNAND.

Je tâche de l'engager dans l'état eccléſiaſtique pour des raiſons particu-

---

(2) Amiral Anglais, célebre alors par ſes ſuccès contre les Eſpagnols.

lieres que je ne veux pas dire à tout le monde. D'ailleurs il y entre par une belle porte. Je lui fais avoir d'emblée un canonicat de cinq mille ducats, & qui pourra, avec mes ſoins, monter bientôt à dix.

ANTONIO.

Il n'y a rien de mieux. Mais enfin il me ſemble qu'il auroit été plus ſatisfaiſant de voir tranſmettre votre bien & votre nom à ſa poſtérité.

DOM FERNAND.

Cela ne ſe peut. J'ai pour le mariage une répugnance invincible.

ANTONIO.

Oh! oh! & qu'y trouvez-vous à redire?

DOM FERNAND.

C'eſt un ſacrement fort reſpectable, ſans doute. Mais enfin vous êtes mon ami, écoutez-moi & je vais vous ouvrir mon cœur.

ANTONIO.

Je vous écoute.

DOM FERNAND.

Vous ſavez que je ſuis paſſé jeune aux Indes avec du bien: j'y ai épouſé

une fille de condition & belle; mais bientôt la propriété produisit sur moi son effet ordinaire, mon cher ami; elle me dégoûta, & je préférai à ma femme une Créole fiere, emportée qui lui cédoit beaucoup en agrémens; car ainsi va le monde. Les gens mariés vont au loin chercher la laideur au préjudice des charmes qu'ils ont sous leur main. Mon amour pour cette Créole fut redoublé par des secrets qu'elle mit en usage. J'eus d'elle ce Dom Juan que vous voyez aujourd'hui auprès de moi, & comme je n'ai point eu d'enfans légitimes, toute mon affection s'est réunie sur lui.

ANTONIO.

Vous m'étonnez fort. Quoi! Dom Juan est bâtard!

DOM FERNAND.

Que lui importe? Il est bien fait, riche, & je lui ai obtenu des lettres de légitimation. Or, soit foiblesse en moi, soit effet des enchantemens de mon ancienne maîtresse, je ne puis soutenir l'idée de le voir soumis à un joug dont je me suis si mal trouvé. Voilà pourquoi je me donne tant de soins pour l'en écarter.

ANTONIO.

Que fait-il à préſent?

DOM FERNAND.

Il ſe promene apparemment avec un livre dans le jardin.

ANTONIO.

Ce jeune homme-là paroît avoir bien du goût pour l'étude.

DOM FERNAND.

Oh! un goût inexprimable. Cela va au point que je ſuis obligé de l'arracher de ſon cabinet. Il eſt avec cela d'une ſageſſe merveilleuſe. N'eſt-ce pas une choſe étrange à ſon âge, qu'il ne connoiſſe pas ſeulement une femme dans Seville & ſur-tout étant bâti comme il l'eſt?

SCENE III.

DOM FERNAND, ANTONIO, LÉONARD.

LÉONARD.

CELA mérite bien qu'on vous en faſſe compliment, & je m'en acquitte avec plaiſir; mais en vérité je ne vous pardonne pas, mon cher Dom Fernand, d'avoir paru dans une pareille occaſion faire ſi peu de cas de nous. Eſt-ce ainſi qu'on néglige ſes amis & ſes voiſins ?

DOM FERNAND.

Parlez-vous de ma perte ? Mais aller vous en inſtruire, n'auroit-ce pas été vous importuner, plutôt que vous donner des marques de confiance ?

LÉONARD.

De perte ! je ne ſache pas que vous en ayez fait aucune, & ſi cela eſt j'en ſuis bien fâché. Mes plaintes ont un autre fondement; il s'agit du mariage de votre fils Dom Juan; c'eſt le

myſtere que vous y mettez qui me chagrine.

DOM FERNAND.

Vous voulez railler, apparemment; je vous le permets.

LÉONARD.

Je ne raille point : il eſt actuellement chez l'Official avec ſon valet, à ſolliciter la diſpenſe des bancs.

DOM FERNAND.

Bon! ferme; vous n'êtes pas difficile à perſuader à ce qu'il me paroît.

LÉONARD.

Vous ne le ſeriez pas plus que moi, ſi vous l'aviez vu comme je viens de le voir.

DOM FERNAND.

Dom Juan!

LÉONARD.

Dom Juan.

DOM FERNAND.

Vous l'avez vu!

LÉONARD.

Sans cela viendrois-je vous le dire?

*

SCENE IV.

DOM FERNAND, ANTONIO, LÉONARD, DOM JUAN, PÉDRO.

DOM JUAN.

ENFIN, crois-tu que nous réuſſiſſions?

PÉDRO.

Prenez garde, Monſieur, voilà le cher pere qui pourroit nous entendre. Vous ſeriez perdu s'il étoit inſtruit de nos projets. Il vient à vous : ai, ai, ai.

DOM FERNAND.

Dom Juan.

DOM JUAN.

Monſieur.

DOM FERNAND.

Je vous croyois, mon fils, occupé à vous promener dans le jardin.

DOM JUAN.

J'en reviens auſſi. Je répete mes leçons pour cette theſe que je dois

bientôt ſoutenir. Je travaille à m'en tirer de maniere à nous faire honneur à tous deux.

DOM FERNAND.

Il n'y a rien de mieux. Mais dites-moi un peu ce que c'eſt qu'un bruit qui ſe répand de mariage, de diſpenſe pour vous.

PÉDRO.

Oimé, nous ſommes morts.

DOM JUAN.

Moi, mon pere, que dites-vous-là ?

PÉDRO.

Vive-dieu! quand nous étions tout ſeuls, nous n'étions pas tout ſeuls.

DOM FERNAND.

Mon fils, il eſt inutile de vous chagriner & de rougir. Je ſais combien les peres ſe méprennent quelquefois au goût de leurs enfans; je ne veux point gêner vos inclinations. Parlez-moi à cœur ouvert : je ſuis riche, vous êtes mon héritier ; inſtruiſez-moi de vos deſſeins : vous mettez bien un valet dans votre confidence ; voudriez-vous en exclure votre pere ?

DOM JUAN.

Monſieur.....

DOM FERNAND.

Eh bien, parlez?

PÉDRO.

Avouez donc vîte. Qu'attendez-vous?

DOM JUAN.

A vous dire le vrai, mon pere, ce n'étoit que par complaiſance que je paroiſſois pencher pour l'égliſe. Dans le fond cet état me convient peu : j'aime une fille honnête, vertueuſe, peu avantagée de la fortune.....

DOM FERNAND.

Comment, traître! puis-je t'entendre parler ainſi ſans te percer mille fois le cœur.... (*Il veut tirer ſon épée, ſes amis l'en empêchent.*)

LÉONARD.

Quoi! contre votre fils! Perdez-vous la raiſon?

ANTONIO.

Ah! Seigneur Dom Fernand.

DOM FERNAND.

Qu'il s'ôte de mes yeux.

PÉDRO.

Nous nous ſommes laiſſés prendre bien mal-adroitement.

LÉONARD.

Modérez-vous donc.

DOM FERNAND.

Comment! que je me modere. Le miſérable qu'il eſt, croit-il qu'un bénéfice de cette richeſſe ſe retrouve tous les jours? Que je ne le voie plus.

ANTONIO.

Il vous obéira : là, un peu de patience.

DOM FERNAND.

Je veux bien lui laiſſer la vie, mais qu'il ſorte de Seville tout-à-l'heure. Tout le bien que je lui deſtinois, je vais le donner au premier couvent. Holà, vous autres : (*Aux gens de ſa maiſon.*) qu'on me jette par la fenêtre ſes livres, ſes habits, tout ce qui lui appartient. Va-t-en ſcélérat.

PÉDRO, *à genoux.*

Et moi, Monſieur, je ne penſe pas à me marier.

DOM FERNAND.

S'il t'arrive seulement de remettre le pied dans la maison, je te ferai pendre à ma croisée.

LÉONARD.

Prenez garde, mon ami, que le peuple s'amasse aux éclats de votre voix.

ANTONIO.

Entrez pour vous remettre. (*Ils entrent tous trois.*)

SCENE V.

DOM JUAN, PÉDRO.

PÉDRO.

Nous voilà bien dans nos affaires.

DOM JUAN.

Que veux-tu ? voilà les fruits de l'amour.

PÉDRO.

Ma foi, Monsieur, si l'on savoit où existe ce chien d'arbre-là, ce ne seroit pas trop mal fait que de le met-

tre en pieces non, pour en détruire la graine. Qu'allons-nous devenir ?

DOM JUAN.

Il faut être fidele & mourir.

PÉDRO.

Ils ferment la porte au moins.

DOM JUAN.

Il m'a déja fermé ſon cœur.

PÉDRO.

Vous vous attendriſſez.

DOM JUAN.

Ah ! Pédro, quel changement ! Hier des valets, une maiſon, un équipage, & plus que tout cela un pere ! & aujourd'hui..... ſeul & la porte fermée !

PÉDRO.

Elle ſe r'ouvriroit bientôt, ſi vous vouliez dire un mot & recevoir demain la tonſure.

DOM JUAN.

Non : quand il devroit m'en coûter tout mon ſang, rien ne peut me faire renoncer à l'amour de ma chere Héléna.

PÉDRO.

Monſieur, depuis la guerre de Troye, ce nom-là eſt de mauvais préſage. Il a toujours fait brûler les villes & brouillé les maiſons. Mais voulez-vous que je vous donne un bon avis?

DOM JUAN.

Donne.

PÉDRO.

Campez-là votre petit collet, prenez-moi un bel habit galonné & un plumet. Répandez le bruit que vous partez pour aller ſervir en Italie : faites-le parvenir juſqu'à votre pere, & obtenez la permiſſion d'aller lui baiſer la main pour recevoir ſa bénédiction, & vous verrez.

DOM JUAN.

Ses paroles annonçoient un cruel reſſentiment.

PÉDRO.

Bon! je me ſoucie bien de ces fureurs-là. A la moindre petite larme qu'il ſentira couler tout doucement ſur ſa main, tandis que vous la porterez à votre bouche, ſa colere fondra

comme de la cire (3), & il deviendra plus doux qu'un mouton.

DOM JUAN.

Ah! Héléna, ma chere Héléna, que tu me coûtes de maux! mais que je trouve de douceur à les ſouffrir pour toi!

PÉDRO.

Monſieur, voilà qu'on nous déménage.

(*On jette par la fenêtre des livres, des habits & des meubles.*)

DOM JUAN.

Quel ſpectacle! Ceux qui connoiſſent l'amour approuveront ma conduite; ceux qui ne le connoiſſent pas y trouveront de la folie, en voyant qu'il ne me reſte pour tout bien dans le monde que ma paſſion. (*Il s'en va.*)

---

(3) L'Eſpagnol dit: il deviendra plus tendre qu'une *pomme de terre cuite. Mas tierno. que una patata cocida.*

SCENE VI.

SÉRAPHINE, RICHARD, FINETTE, *avec un voile.*

SÉRAPHINE.

NE me ſuivez pas.

RICHARD.

Ah! cruelle, vos mépris m'ôteront la vie; mais ils ne me feront jamais manquer aux égards que je vous dois.

SÉRAPHINE.

Mais, en vérité, pourſuit-on les gens juſques dans les rues pour leur parler de mariage?

RICHARD.

Tranquilliſez-vous, je jure de ne plus vous en parler: je me bornerai à déplorer.....

SÉRAPHINE.

Et quoi?.....

RICHARD.

Le mauvais choix que vous avez fait.

SÉRAPHINE.

Que voulez-vous dire ?

RICHARD.

Que vous êtes bien à plaindre de vous être ainſi fixée.

SÉRAPHINE.

Serois-je plus heureuſe ſi c'étoit à vous que je me fuſſe arrêtée ?

RICHARD.

En vérité, je le crois : non pas que Dom Juan n'ait d'excellentes qualités. Mais quel fruit eſpérez-vous d'une conſtance qui a pour objet un homme dévoué au ſervice de l'égliſe ? Se livrer à une paſſion quand on n'eſt pas inſtruit des obſtacles qui doivent la combattre, c'eſt commettre une faute pardonnable ; mais s'obſtiner à l'une quand on eſt informé des autres, c'eſt une imprudence que rien ne peut excuſer.

SÉRAPHINE.

Puiſque vous me parlez avec tant de franchiſe, Monſieur, je dois vous répondre avec la même naïveté. Dom Juan a été élevé avec moi ; ſon pere étoit le plus grand ami du mien, & l'eſt encore de mon frere Léonard.

RICHARD.

Eh bien!

SÉRAPHINE.

Mon penchant pour lui s'eſt fortifié avec l'âge. D'abord c'étoit amitié; mais qu'il y a peu d'intervalle de ce ſentiment à l'amour! Il me marquoit de la tendreſſe; Dieu ſait de quel retour je le payois, lorſque tout-à-coup, ſoit qu'il ſe ſoit laſſé d'être conſtant, ſoit qu'un autre objet m'ait enlevé ſon cœur, il a ceſſé de m'aimer, ou plutôt il ne m'a plus montré que de l'averſion. J'ai voulu pénétrer le ſujet de ſa froideur; je l'ai fait ſuivre le jour & la nuit, je n'ai rien découvert, & c'eſt ce qui me tue. Je ſuis peut-être la premiere femme à qui il ſoit arrivé d'être jalouſe, ſans pouvoir ſe juſtifier à elle-même ce triſte ſentiment. Il eſſaie de me raſſurer à force de ſermens & de galanteries; mais en amour rien n'eſt ſi ſuſpect que les ſermens & la galanterie. Il m'afflige par les efforts même qu'il haſarde pour me conſoler. Je ſais que cette paſſion n'a point d'objet & n'en ſauroit avoir; mais eſt-ce un remede ſuffiſant, hélas! pour m'en guérir, que cette funeſte connoiſſance?

connoiſſance ? Jugez vous-même, Monſieur, après ce que je viens de vous avouer, ſi vous pouvez eſpérer de changer une inclination ſi ſolidement affermie, & qui, après s'être voilée ſi long-tems ſous le nom de l'amitié, a acquis aujourd'hui tous les caracteres de la paſſion la plus vive, mais la plus malheureuſe.

RICHARD.

Je me rendrai digne, Madame, de l'honneur que vous me faites; je répondrai à votre confiance par des efforts capables de la juſtifier. Je ne vous dirai point que je ceſſerai de vous aimer : vous pouvez penſer d'après votre propre exemple que je n'y réuſſirois pas; mais du moins je cacherai la flamme qui ne ceſſera de me dévorer. J'attendrai loin de vous que le tems la modere; mais vous n'en ſerez pas moins la ſouveraine de mon cœur, & perſonne n'occupera cette place que vous n'aurez pas voulu remplir. (*Il s'en va.*)

*

SCENE VII.

SÉRAPHINE, FINETTE.

SÉRAPHINE.

Il est honnête.

FINETTE.

Il l'est tant que j'en suis toute pénétrée. Vous lui avez fait là une cruelle confidence.

SÉRAPHINE.

Prends ce voile, Finette : il faut épuiser jusqu'au bout la rigueur de mon sort.

FINETTE.

C'est une terrible chose que l'amour.

SÉRAPHINE.

L'inconstance est pire encore cent fois.

SCENE VIII.

SÉRAPHINE, FINETTE, LÉONARD.

LÉONARD.

SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE.

Eh bien, mon frere, d'où venez-vous?

LÉONARD.

Vous me voyez tout ſurpris de deux choſes dont je viens d'être témoin dans la maiſon de Dom Fernand. La premiere, c'eſt que Dom Juan ſe marie.

SÉRAPHINE.

Dom Juan!

LÉONARD.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que cette nouvelle vous étonne.

SÉRAPHINE.

Il ſe marie? Mais vous m'apprenez-

là le plus incroyable incident... Dom Juan!

LÉONARD.

Lui-même, le fils de notre voisin.

SÉRAPHINE.

Cela se peut-il?

LÉONARD.

En vérité c'est une cervelle bien folle. Son pere s'est épuisé pour son éducation : voilà de l'argent bien employé : un petit fou, un extravagant, une tête éventée qui s'amourache d'une inconnue, qui sacrifie son bien, son honneur, à quoi? à un petit plaisir dont il ne lui restera demain que la honte & le regret! La seconde chose qui m'a surpris, ce n'est pas d'avoir vu le pere irrité; il y a assurément de quoi l'être. Mais sa colere est montée au point, qu'après avoir voulu percer son fils de sa propre épée, il l'a mis à la porte & lui a fait jetter dans la rue, par la fenêtre, son linge, ses livres, ses habits, enfin tout son équipage. Mais cela paroît vous affliger.

SÉRAPHINE.

Et qui prendra part à un tel mal-

heur, ſi ce n'eſt nous qui ſommes depuis l'enfance liés avec cette maiſon?

LÉONARD.

Entrons-y, & tâchons de conſoler le pere; je crains qu'il n'en tombe malade, tant ſon emportement étoit violent

SÉRAPHINE, *à part.*

Hélas! tout-à-l'heure je me croyois au comble du malheur : j'éprouve à préſent que je n'étois qu'au commencement de mes peines.

SCENE IX.

DOM JUAN, PÉDRO, *en uniformes avec des plumets, &c.*

DOM JUAN.

Eh bien! me voilà équipé comme tu l'as voulu.

PÉDRO.

Dites comme le veut l'état de vos affaires.

DOM JUAN.

Voudra-t-il me recevoir ? Infortuné que je ſuis ! faut-il que je me voie exclus, ſans oſer y rentrer, de cette maiſon où tout m'obéiſſoit il n'y a qu'un moment.

PÉDRO.

Vous y rentrerez : allez, laiſſez-moi faire.

DOM JUAN.

Frappe donc ?

PÉDRO.

Un moment, s'il vous plaît, on ne nous déménage plus. Mais s'il étoit reſté par haſard quelque petit meuble, & qu'on m'en affublât la tête.....

DOM JUAN.

Frappe, poltron.

PÉDRO.

Avez-vous bien répété votre rôle ?

DOM JUAN.

Je le ſais à merveille : il eſt écrit dans mon cœur.

PÉDRO.

Vous lui baiſerez la main bien tendrement.

DOM JUAN.

Oui.

PÉDRO.

Et vous pleurerez. Il faut pleurer; ſur-tout; c'eſt-là le nœud.

DOM JUAN.

Eh! oui, frappe & tais-toi.

(*Pédro frappe.*)

SCENE X.

DOM JUAN, PÉDRO, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

QUI eſt-ce?

DOM JUAN, *à genoux.*

Un homme, Monſieur, qui ne mérite pas d'être appellé votre fils, puiſqu'il a pu perdre votre tendreſſe. Ne pouvant plus vivre ici ſous vos yeux avec vos amis, je vais en Flandre chercher la mort au milieu des combats; & plût au Ciel qu'elle pût m'anéantir au premier pas qui m'éloignera de vous!

DOM FERNAND.

Allez, Monſieur, partez; mais ne comptez plus me revoir de vos jours.

DOM JUAN.

Vous en apprendrez bientôt la fin; mais du moins par ces jours infortunés que je tiens de vous, donnez-moi votre main à baiſer avant que je vous quitte; ne me refuſez pas votre bénédiction.

DOM FERNAND.

C'eſt votre pardon qu'il faudroit mériter, & non pas une vaine bénédiction.

DOM JUAN.

Quoi! rien ne vous touche! rien ne vous émeut!

DOM FERNAND.

Eh! mes remontrances ont-elles eu ſur vous plus de pouvoir?

DOM JUAN.

Je n'étois pas propre à l'état auquel vous me deſtiniez.

DOM FERNAND.

Falloit-il pour cela changer votre habit contre un uniforme? Rendez graces à mon reſpect pour ce même

état que vous oſez dédaigner. Si je n'avois eu quelque ménagement pour ce caractere que vous deviez bientôt recevoir, vous ne ſeriez peut-être plus en état de me braver comme vous le faites. Allez, ne reparoiſſez point ici, & que je n'entende plus jamais parler de vos extravagances.

PÉDRO.

Une larme, il s'attendrit.

DOM JUAN.

Il faut donc que je vous quitte.

DOM FERNAND.

C'en eſt fait.

DOM JUAN.

Je ſuis bien digne de pitié.

DOM FERNAND.

Va, enfant prodigue, va.

PÉDRO.

Une larme, Monſieur.

DOM JUAN.

Hélas! le véritable enfant prodigue fut bien autrement accueilli par ſon pere.

DOM FERNAND.

Oui, ſans doute, mais il ſe repentoit du moins.

PÉDRO.

Une petite larme.

DOM FERNAND.

D'ailleurs il avoit des droits à la ſucceſſion paternelle, & Dom Juan devroit ſe rappeller qu'il n'en a point. Adieu : ſongez à ne plus approcher d'ici. (*Il s'en va.*)

SCENE XI.

DOM JUAN, PÉDRO.

DOM JUAN.

Est-il parti ?

PÉDRO.

Hélas ! oui ; je n'ai rien vu de ſi dur que le cœur de ce méchant vieillard. Êtes-vous donc le premier fils qui ſe marie ?

DOM JUAN.

Je ne puis le blâmer ; je lui ai manqué.

PÉDRO.

Ma foi, à dire le vrai, vous avez

raiſon. Que ne retournez-vous donc vous jetter à ſes pieds?

DOM JUAN.

Et Héléna, où eſt-elle?

PÉDRO.

Mais chez elle apparemment, où elle penſe délicieuſement au jour de vos nôces.

DOM JUAN.

Allons la voir. Dans l'extrémité où je ſuis, je n'ai point de tems à perdre pour prendre un parti.

PÉDRO.

Vous l'épouſez donc toujours?

DOM JUAN.

Elle en a ma parole.

PÉDRO.

Eh bien! promettre eſt un, & tenir eſt un autre.

DOM JUAN.

Qu'oſes-tu dire, malheureux?

PÉDRO.

Eh! là, là, la maxime n'eſt pas ſi mauvaiſe.

DOM JUAN.

Suis-moi.

SCENE XII.

Le théatre repréſente la maiſon de Dona Héléna.

DONA HÉLÉNA, INÈS.

DONA HÉLÉNA.

Tu as beau m'aſſurer que tu l'as vu, je n'en ſuis pas moins inquiette.

INÈS.

Etrange condition des amans ! ils ſont la défiance même pour les ſujets de joie, & n'ont de crédulité que quand il eſt queſtion de s'affliger.

DONA HÉLÉNA.

Quoi ! ma chere Inès, tu as vu ce ſoir Dom Juan habillé en militaire ?

INÈS.

Je l'ai vu de mes yeux.

DONA HÉLÉNA.

Ah Dieu ! ſe pourroit-il que ma fortune prît une tournure ſi favorable ? Mais, hélas ! je n'oſe m'en flatter.

Pourroit-il quitter pour moi tant de richeſſes, une place ſi honorable, un état ſi glorieux! O Amour! pardonne; tu peux tout faire & tout inſpirer! Mais combien le vil intérêt ne t'enleve-t-il pas d'adorateurs?

SCENE XIII.

DONA HÉLÉNA, INÈS, DOM JUAN, PÉDRO.

INÈS.

On frappe.

DOM JUAN, *à Pédro.*

Entre, animal & ne frappe point.

PÉDRO.

Vous vous regardez donc déja ici comme le maître?

DOM JUAN.

Je viens, Madame, accomplir la parole que je vous ai donnée. Je viens vous renouveller la promeſſe d'être à vous. Mais, hélas! de quel triſte aveu faut-il qu'elle ſoit ſuivie! Cet accord

que nous eſpérions tenir ſi caché, a été ſu : mon pere en eſt furieux, & il me déshérite. Pour l'éprouver, je me ſuis mis dans l'équipage où vous me voyez : je lui ai laiſſé entrevoir que je partois pour la Flandre ; il n'en a pas été ému : il m'a même refuſé ſa bénédiction ; il eſt vrai qu'il n'a pas été plus loin : il ne m'a pas accablé de ſa malédiction, comme le font tant d'autres peres qui ne ſongent pas que Dieu dans ſa colere les exauce quelquefois. Cette obſervation mêle quelque douceur à l'amertume qui me dévore. Je vois qu'il ne m'eſt pas tout-à-fait défendu d'eſpérer de me réconcilier un jour avec lui, & de vous poſſéder de ſon aveu. Mais pour le préſent il faut m'abſenter de Seville, & laiſſer à ſa colere le tems de ſe calmer. Dans un mois je reviendrai ici ſonder ſon cœur, & ſans doute il ſera mieux diſpoſé. Adieu, chere moitié de moi-même ; je ne prétends pas que vous me deviez rien ; mais je vous ſupplie ſeulement d'examiner s'il eſt poſſible de faire plus que je ne fais pour vous.

DONA. HÉLÉNA.

Hélas ! mon cher Dom Juan, votre

vue avoit fait naître la joie dans mon ame, & votre cruel discours y porte le désespoir. Où donc vous retirez-vous ?

DOM JUAN.

A la Cour. De-là j'emploierai des amis pour adoucir l'esprit irrité de mon pere. Adieu, tout ce que je vous demande.....

DONA HÉLÉNA.

Arrêtez. C'est m'outrager que de prétendre me rien rappeller de ce que je dois faire. Allez, vous verrez si je suis indigne de tant d'amour.

SECONDE JOURNÉE.

Entre cette Journée & la précédente il s'eſt écoulé un mois.

SCENE PREMIERE.

LÉONARD, PÉDRO, DOM JUAN.

LÉONARD.

JE vous loue fort d'être revenu avec tant de précautions : vous auriez très-mal fait d'en agir autrement.

DOM JUAN.

Le reſſentiment de mon pere m'a forcé de m'exiler de Seville. L'eſpérance de le trouver calmé m'y ramene : vous qui êtes ſon ami, vous pouvez m'aider à me réconcilier avec lui.

LÉONARD.

A vous dire le vrai, mon pauvre

Dom Juan, je ne ſais comment m'y prendre; ſa colere eſt toujours auſſi vive: je ſais même qu'à préſent il ſonge à acheter un Eſclave à qui il ſe propoſe de laiſſer tout ſon bien.

DOM JUAN.

Etrange paſſion! Eh! trouvera-t-il jamais un Eſclave plus fidele, plus attaché que moi?

LÉONARD.

Je l'ai encore vu hier, & il m'a paru tenir fortement à ce projet.

PÉDRO.

Ma foi, Monſieur, prenez garde à vous, car le voilà lui-même.

DOM JUAN.

Ah! malheureux que je ſuis! je n'oſe ſoutenir ſes regards. Adieu, mon ami, nous nous reverrons.

(*Il s'en va avec Pédro.*)

SCENE II.

LÉONARD, DOM FERNAND, FABIO.

DOM FERNAND.

NON, je ne ſaurois te croire. Quoi! tu l'as vu?

FABIO.

Oui, Monſieur, je l'ai vu.

DOM FERNAND.

Ah! mon cher Léonard, ſavez-vous ce que vient de m'apprendre Fabio? Il ſoutient que mon ſcélérat eſt ici. C'eſt ſans doute l'envie de me couvrir de honte qui l'y conduit.

LÉONARD.

On ne vous a point trompé : il y eſt en effet; mais le triſte état auquel la miſere l'a reduit, devroit bien calmer votre reſſentiment.

DOM FERNAND.

Ne me parlez pas en ſa faveur; qu'il devienne ce qu'il pourra : le ſang

me bout, rien que de ſonger à lui.

LÉONARD.

Vous y réfléchirez, mon cher voiſin, & vous verrez le parti que vous aurez à prendre. Pour moi je vous en demande bien pardon; mais je ne le laiſſerai point périr faute de ſecours. Ma maiſon eſt à ſon ſervice, & il pourra en uſer comme de la ſienne.

(*Il s'en va.*)

DOM FERNAND, *courant après lui.*

Gardez-vous-en bien : quelque unis que nous ſoyons à préſent, nous nous brouillerons pour la vie s'il entre chez vous.

FABIO.

Que vous importe qu'il le reçoive ou non chez lui?

DOM FERNAND.

Et ne vois-tu pas qu'étant ſi près, il faudra néceſſairement que nous nous rencontrions quelquefois?

FABIO.

Ah! Monſieur, en vérité c'eſt pouſſer la rigueur trop loin.

✻

SCENE III.

Les mêmes, ALBERTO, *en Officier de Marine.*

ALBERTO, *à part.*

On n'a jamais vu dans le monde une idée pareille; mais enfin il faut que j'obéiſſe.

DOM FERNAND.

Qui eſt cet homme qui paroît me chercher?

FABIO.

Il a l'air d'un Capitaine de vaiſſeau.

DOM FERNAND.

Que me veut-il? Je gage qu'il vient encore me prier pour mon pendard.

ALBERTO.

J'ai appris, Monſieur, qu'ayant perdu votre fils, vous cherchiez partout un Eſclave qui ait aſſez de mérite & de talens pour vous conſoler. J'ai à vendre une fille qui réunit tous les talens & toutes les graces. Si vous êtes curieux.....

DOM FERNAND.

Je ne cherchois pas une fille ; mais ſi celle-là eſt ſi extraordinaire, je veux bien la voir.

ALBERTO.

Vous ne trouverez rien dans le monde qui la vaille. Auſſi eſt-elle diablement chere.

DOM FERNAND.

Eſt-elle noire ?

ALBERTO.

Fi ! me ſoupçonnez-vous de me mêler d'une pareille marchandiſe ?

DOM FERNAND.

Elle eſt donc mulâtre ?

ALBERTO.

Pas davantage.

DOM FERNAND.

Qu'eſt-elle donc ?

ALBERTO.

Elle vient en droite ligne des Indes orientales. C'eſt une priſe des Portugais dans ces riches contrées : ils l'ont changée à Malthe pour des perles. Le

Patron d'un bâtiment l'a conduite en Eſpagne par le Cap de Bonne-Eſperance où je l'ai achetée : vous allez la voir. Entrez, Barbe.

SCENE IV.

Les mêmes, DONA HÉLENA *avec une marque ſur le viſage* (3).

DONA HÉLÉNA.

J'EMBRASSE vos genoux, Monſieur.

DOM FERNAND.

Que faites-vous donc, ma fille ? Voilà une charmante perſonne.

FABIO.

Admirable.

---

(3) C'eſt ce qu'on appelle aux Iſles *Eſtamper* un Eſclave. On lui applique ſur une partie du corps quelconque, une lame d'argent mince & bien chauffée, ſur laquelle on a gravé le nom ou les armes du maître. Cette marque eſt ineffaçable. Cette méthode a lieu ſur-tout chez les Eſpagnols & les Portugais.

DOM FERNAND.

Les Anciens faiſoient ſouvent uſage de l'adoption. Ils donnoient aux enfans de leur choix la préférence ſur ceux qu'ils ne tenoient que de la nature. Je ſongeois tantôt à les imiter & à me donner un fils en achetant un Eſclave bien né ; je ne m'en dédis point, & je ferai pour cette belle enfant ce que j'aurois fait pour un garçon. Combien en voulez-vous?

ALBERTO.

Mille pieces.

DOM FERNAND.

Vous aviez raiſon de dire qu'elle étoit chere.

ALBERTO.

C'eſt encore pour rien. Vous en conviendrez quand vous la connoîtrez à fond. Elle a de l'eſprit comme un ange. Vous voyez ſa figure & ſa taille. Elle chante, elle danſe, elle écrit à ravir. Tous les talens, tous les agrémens de ſon ſexe, elle les a au ſuprême degré.

DOM FERNAND.

Mais quel eſt donc, charmante Barbe, le cruel qui a eu l'inhumanité

de vous marquer ainſi ſur le viſage, au haſard, de vous défigurer ?

DONA HÉLÉNA.

Ce ſont les marques de la fureur d'un amant dédaigné. Mon ancien maître ne m'a ainſi traitée que parce que j'ai oſé préférer l'honneur à ſes careſſes. Il m'a, dans ſa rage, condamnée à porter toute ma vie un monument non équivoque de mon attachement pour la vertu.

DOM FERNAND.

Voilà qui eſt admirable. Allons, Monſieur, quand une choſe me plaît, je n'y regarde pas de ſi près; je vais vous compter votre argent.

ALBERTO.

Elle eſt à vous. (*A part.*) Le cœur me fend de la voir dans cet état.

DOM FERNAND.

Barbe, ne craignez rien; votre eſclavage auprès de moi ſera bien doux. Je ne vous demande que de me dédommager à force de tendreſſe, de l'ingratitude d'un fils qui m'a quitté. (*Dom Fernand s'en va avec Alberto.*)

SCENE

SCENE V.

DONA HÉLÉNA, FABIO.

DONA HÉLÉNA, *à part.*

AMOUR! paſſion fatale, à quelle extrémité m'as-tu réduite! me voilà eſclave, & de qui? Mais, où vais-je m'arrêter? Je ne ſuis pas encore quitte envers ce cher & malheureux amant. Il a tout perdu, tout ſacrifié pour moi. Je ſerai ſa débitrice juſqu'au moment où j'aurai réuſſi à lui faire tout recouvrer; mais il faut faire ſemblant d'ignorer l'état de cette maiſon, pour mieux couvrir mon ſtratagême. (*Haut.*) Y a-t-il une Dame ici?

FABIO.

Non, il n'y en a point.

DONA HÉLÉNA.

Et des enfans?

FABIO.

Il y en a un.

DONA HÉLÉNA.

De quel âge?

FABIO.

De vingt ans ou environ.

DONA HÉLÉNA.

A quoi ſe deſtine-t-il ?

FABIO.

Hélas ! on n'en ſait rien. Une coquine, que Dieu confonde, a trouvé moyen de l'enſorceler. Avant cela, il vouloit ſe faire prêtre. Aujourd'hui, il ne penſe qu'à ſe marier.

DONA HÉLÉNA.

Comment s'appelle-t-il ?

FABIO.

Dom Juan.

DONA HÉLÉNA.

Comment eſt-il bâti, à peu près?

FABIO.

Il eſt fait à peindre.

DONA HÉLÉNA.

Oh ! oh ! tant pis pour l'Eſclave.

FABIO.

Elle n'en a rien à redouter. Il n'eſt point à la maiſon.

DONA HÉLÉNA.

Comment !

FABIO.

Hélas! oui : ſon pere l'en a chaſſé pour cette belle idée de mariage.

DONA HÉLÉNA.

Quoi! pour cela ſeulement?

FABIO.

N'en eſt-ce pas aſſez?

DONA HÉLÉNA.

Je ne dis pas cela. Y a-t-il beaucoup de domeſtiques?

FABIO.

Une cuiſiniere, une vieille gouvernante, & moi qui mene toute la maiſon.

DONA HÉLÉNA.

Comment cela?

FABIO.

J'en ſuis le cocher.

DONA HÉLÉNA.

Vous occupez vraiment une place importante.

FABIO.

Par ma foi, il ne tiendra qu'à vous d'en partager les honneurs & les profits. Depuis que je vous ai vue, il m'a pris une rage de me marier.

DONA HÉLÉNA.

Voilà une déclaration tout-à-fait touchante.

FABIO.

Elle rit, c'eſt ſigne que je lui plais. (*Il veut l'embraſſer.*)

DONA HÉLÉNA.

Arrêtez : vous attraperez.... (*Elle lui donne un ſoufflet.*) un bon ſoufflet.

FABIO.

Vous avertiſſez un peu après coup, au moins.

DONA HÉLÉNA.

C'eſt ma méthode ; je n'avertis jamais auparavant.

FABIO.

Par ma foi vous frappez trop fort. Adieu.

DONA HÉLÉNA.

Je ſuis bien folle de m'arrêter avec cet imbécille. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VI.

Le théatre repréſente la maiſon de Léonard.

SÉRAPHINE, DOM JUAN, PÉDRO.

SÉRAPHINE.

QUOI! vous flattez vous que je vous ſaurai quelque gré d'être venu ici, quand je vois que la néceſſité ſeule vous y réduit?

DOM JUAN.

Ne le croyez pas.

SÉRAPHINE.

Que je ne le croye pas. Et qui veux-tu épouſer, perfide?

DOM JUAN.

Je me ſuis bien attendu, en entrant ici, à vous trouver un peu en colere; mais je n'ai rien trouvé de mieux pour vous appaiſer, que de venir vous parler moi-même.

SÉRAPHINE.

Veux-tu me tromper d'une façon encore plus cruelle ? Va je ne ſuis que trop inſtruite. Je n'ai que tes paroles, & ton cœur eſt fixé auprès d'une autre.

PÉDRO.

En vérité, Madame, c'eſt à vos paroles plutôt qu'on ne peut rien comprendre. De quoi vous plaignez-vous ? Vous portez la mort dans le ſein du plus tendre, du plus fidele des amans. C'eſt vous qu'il adore, c'eſt vous qu'il veut épouſer.

SÉRAPHINE.

Moi !

PÉDRO.

Et qui ſeroit-ce donc ? Votre frere vous a-t-il nommé quelqu'autre perſonne ? Y a-t-il un homme au monde qui oſât vous ſoutenir le contraire ?

SÉRAPHINE.

Ah ! Pédro ! tu me rends la vie ; mais en ce cas, mes reproches étoient donc bien injuſtes ?

PÉDRO.

En doutez-vous ? C'eſt pour vous ſeule qu'il a ſouffert, qu'il eſt exilé,

déshérité. Ah ! le cœur me fend d'y ſonger ſeulement.

SÉRAPHINE.

Eh bien, Dom Juan, c'eſt à l'amour à excuſer les fautes de l'amour. Pardonnez-moi la froideur de ma réception, en faveur du motif qui en étoit la cauſe.

DOM JUAN.

Ma fidélité me coûte cher. Hélas ! je compromets ma fortune, mon honneur, ma vie....

SÉRAPHINE.

Vous n'aurez rien pérdu. Le don de ma main va tout réparer. Il eſt donc bien vrai que c'eſt à moi que vous aſſurez votre foi ?

DOM JUAN.

Et à qui aurois-je pu faire de ſi grands ſacrifices ?

SÉRAPHINE.

Va, je me défiois de mon étoile plus que de ton cœur ; mais je crois entendre mon frere : je te quitte. J'ai peine à renfermer ma joie. Comptez ſur un attachement éternel & digne de tout ce que vous avez fait pour moi.

(*Elle s'en va.*)

SCENE VII.

DOM JUAN, PÉDRO.

DOM JUAN.

MALHEUREUX! qu'as-tu fait ? Quelle idée d'aller persuader à Séraphine que c'est elle que j'épouse ?

PÉDRO.

Ma foi, Monsieur, dans l'état où vous êtes, on a besoin d'amis, & j'ai vu l'heure où cette femme-là alloit vous étrangler, si vous ne lui aviez point parlé de mariage.

DOM JUAN.

Et comment veux-tu que je lui tienne la parole que tu lui viens de donner pour moi ?

PÉDRO.

Bon, bon, autant en emporte le vent. Il s'agit du présent, nous nous tirerons de l'avenir comme nous le pourrons.

DOM JUAN.

Il faut bien me laisser conduire

comme il le veut ; mais la nuit tarde bien à venir. Quand pourrai-je voir ma chere Héléna ? Quand pourrai-je me jetter ſans riſque à ſes genoux ?

PÉDRO.

Ma foi, à votre place, je n'irois pas encore ce ſoir. Vous allez donner des ſoupçons à Séraphine, il faut la ménager.

DOM JUAN.

Il m'en coûtera la vie. Marchons. J'expirerai cette nuit d'impatience & de regret, s'il faut que je la paſſe ſans voir Héléna.

PÉDRO.

Un moment.

DOM JUAN.

Tes remontrances ſont vaines ; il faut que je la voie. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VIII.

Le théatre repréſente la maiſon de Dom Fernand.

DOM FERNAND, DONA HÉLNÉA.

DOM FERNAND

JE ſuis ſi ſatisfait de vous, ma chere Barbe, que déſormais j'entends qu'il n'y ait pas ici la moindre différence entre vous & moi.

DONA HÉLÉNA.

Je pardonne en ce moment, à la fortune, tous les outrages dont elle m'a accablée. Elle a tout réparé en me procurant le bonheur de vous appartenir.

DOM FERNAND.

C'eſt à moi qu'elle a fait le plus beau préſent. Enfin, vous êtes la maîtreſſe chez moi. J'entends que tout vous ſoit ſoumis. Je ne veux plus rien avoir de caché pour vous; & pour vous le prouver, j'ai à vous faire une

confidence importante. Ecoutez, que je vous ouvre mon ame : j'ai un fils.

DONA HÉLÉNA.

Je le ſais, Monſieur, & je n'ignore même rien de ce qui lui eſt arrivé. Léonard m'a informé de tout.

DOM FERNAND.

Vous ſavez donc l'étrange folie qui lui a renverſé la tête. Au moment de recevoir les ordres, il lui a pris une fureur de ſe marier, & cette manie m'a ſi fort déplu, que je crois que je l'aurois tué s'il n'avoit prudemment pris le parti de ſe retirer. Il eſt aujourd'hui de retour à Séville, & un de mes voiſins l'a reçu chez lui, à mon grand déplaiſir : il eſt trop près de moi ; la tendreſſe que j'ai pour lui ne me laiſſe point de repos. Je l'aime avec paſſion, ma chere enfant, quoique j'affecte en apparence le reſſentiment le plus inflexible ; mais j'ai des raiſons pour ne pas me trahir, & vous êtes la premiere à qui j'aie fait part de cet important ſecret.

DONA HÉLÉNA.

Je ne ſuis pas indigne de votre confiance, Monſieur.

DOM FERNAND.

On m'a dit qu'il étoit malade, languiſſant. Savez-vous ce que vous avez à faire : il faut que vous le voyez & que vous faſſiez ſemblant d'y aller & de l'aſſiſter à mon inſçu. Parlez beaucoup de mon inflexibilité, & ayez ſoin qu'il ne manque de rien, de façon pourtant que vous paroiſſiez prendre tout ſur vous. Si tu l'avois vu, ma belle enfant, tu avouerois qu'il mérite bien l'attachement que j'ai pour lui. Ce n'eſt point parce que je ſuis ſon pere, mais dans tout Séville il n'y a pas un garçon bâti comme lui. Fais-lui paſſer du linge, & remets-lui en cachette ces cinquante écus-là. Il eſt dans la miſere, & j'en ſouffre plus que lui. Tu m'entends bien ?

DONA HÉLÉNA.

A merveille, & je vous admire en même tems. Cette bonne œuvre ne ſera pas perdue. Vous aurez quelque jour la conſolation de le revoir digne de vos bontés.

DOM FERNAND.

Si, quand tu auras fait connoiſſance avec lui, tu pouvois le détourner, peu à peu, de ce malheureux mariage, &

le ramener à ſe laiſſer ordonner prêtre, je te ferois ta fortune.

DONA HÉLÉNA.

Ah ! Monſieur, croyez-vous que mes conſeils faſſent jamais ce que n'ont pu faire vos ordres & vos menaces ? Mais je vous promets d'y travailler & avec zele.

DOM FERNAND.

Va donc, & que le ciel béniſſe tes bonnes intentions. (*Il s'en va.*)

SCENE IX.

DONA HÉLÉNA, *ſeule.*

O SORT, je ceſſe de me plaindre de toi ! Quand ce vieillard auroit lu dans mon ame, il n'auroit pas pu me donner des ordres plus agréables. Après une ſi longue abſence, je vais donc voir Dom Juan ! le voir pour le ſoulager, & le ſoulager ſans riſque de donner la moindre priſe aux ſoupçons ! Les marques de ma tendreſſe paroîtront en être d'obéiſſance, & je gagnerai l'amitié du pere, en ſignalant

mon amour pour ſon fils. Je vais le voir avec tous ces agrémens, ces charmes qui ont porté à mon cœur une atteinte ſi profonde. Son pere me les vantoit : hélas ! à qui en parloit-il ? Ils me coûtent aſſez cher pour que j'en puiſſe apprécier le pouvoir. Courons les remplir, ces fonctions ſi douces, ſi précieuſes, dont on me fait un devoir, tandis que j'aurois ſollicité, comme une grace, le bonheur d'en être chargée. (*Elle s'en va.*)

SCENE X.

RICHARD, FLORENCIO.

FLORENCIO.

ON n'eſt pas toujours maître de ſon amour comme on le voudroit.

RICHARD.

J'ai juré de ne plus voir Séraphine ; mais je n'aurois jamais pu, ſans un miracle, accomplir mon ſerment, & ce miracle m'eſt arrivé. Un inſtant a ſuffi pour chaſſer de mon cœur cet amour qui l'importunoit, & y en allu-

mer un autre qui le remplit délicieuſement.

FLORENCIO.

Cela n'eſt pas ſi miraculeux. C'eſt le proverbe, un clou chaſſe l'autre.

RICHARD.

Je ne m'y attendois pas ; c'eſt le haſard qui a préſenté à mes yeux un prodige de beauté. J'y ai vu les plus beaux yeux, la plus belle taille, l'air le plus noble & le plus dégagé ; enfin, toutes les graces qui peuvent ſe trouver dans un corps humain, tout cela ſe trouve réuni dans une Eſclave qui demeure ici près.

FLORENCIO.

Une Eſclave !

RICHARD.

Oui.

FLORENCIO.

Fi donc.

RICHARD.

Pour en juger, attends que tu l'aies vue.

FLORENCIO.

Quoi ! une vilaine Négreſſe !

RICHARD.

Non, c'eſt une Indienne.

FLORENCIO.

Ma foi, ce n'étoit pas la peine de quitter une maîtreſſe cruelle pour en prendre une qui va vous déshonorer.

RICHARD.

Tiens, la voilà : regarde ſi tu as jamais rien vu de plus beau.

SCENE XI.

RICHARD, FLORENCIO, DONA HÉLÉNA, FABIO, *portant un panier couvert.*

FABIO.

ENTRONS : voilà la maiſon.

DONA HÉLÉNA.

Quoi ! déjà !

FABIO.

Eſt-ce que vous voudriez qu'elle fût au bout de la ville ? Il me ſemble

que vous auriez grande dévotion à *Saint-Trotet* (4).

DONA HÉLÉNA.

Voyez dans la maiſon s'il y a quelqu'un.

RICHARD.

Eh bien, que dis-tu ?

FLORENCIO.

Ma foi, toutes les perles, toutes les roſes de l'univers, ont été raſſemblées pour former cette créature-là.

RICHARD.

Tu ne me trouves donc plus ſi blâmable de l'aimer ?

FLORENCIO.

Voilà le laquais qui entre dans la maiſon de Séraphine.

RICHARD.

Il y va faire quelque meſſage de la part de Dom Fernand. Charmante étrangere...

---

(4) *La devotion de San Troton te obliga.* Le mot & l'idée Eſpagnole ſont parfaitement rendus par ce proverbe à demi-burleſque, dont Gui Patin, ſi je ne me trompe, eſt l'Auteur.

DONA HÉLÉNA.

Arrêtez, Monſieur; je ne puis vous entendre ſeulement, que l'homme qui m'accompagne ne ſoit de retour.

RICHARD.

Vous avez bien peu de reconnoiſſance.

DONA HÉLÉNA.

Et de quoi en aurois-je?

RICHARD.

L'amour n'en doit-il pas faire naître dans le cœur de ceux qui en ſont les objets?

DONA HÉLÉNA.

Je ne vois pas que ce principe, quand il ſeroit vrai, puiſſe m'engager à rien.

RICHARD.

Ne voyez-vous pas que je vous adore?

DONA HÉLÉNA.

Vous plaiſantez.

RICHARD.

Quelle preuve voulez-vous de ma paſſion? Vous faut-il de l'or, des bijoux?

DONA HÉLÉNA.

N'allez pas plus loin, je ne ſuis point à vendre, & tout ce que je cherche, eſt ici.

RICHARD.

J'entends. Vous aimez Léonard.

DONA HÉLÉNA.

Et Dom Juan ne mériteroit-il pas bien la préférence ?

RICHARD.

C'eſt lui qui poſſede votre cœur !

DONA HÉLÉNA.

Il eſt mon maître, & voilà tout. Amoureux comme il l'eſt d'une femme qu'il veut épouſer, il ne s'amuſeroit pas à d'autres.

RICHARD.

Eh bien, recevez-moi pour votre eſclave, à vous, adorable Indienne ; & pour gage de ma ſoumiſſion, acceptez ce diamant. Quelque brillant qu'il ſoit, il recevra plus d'éclat de votre main, qu'il ne pourra lui en donner.

DONA HÉLÉNA.

S'il faut vous parler ſérieuſement, je vous avertis pour la derniere fois,

de ceſſer des tentatives dont vous n'avez rien à eſpérer.

RICHARD.

Eh bien, je vous acheterai de Dom Fernand.

DONA HÉLÉNA.

M'acheter ! ſachez que tout votre bien ne ſuffiroit pas pour payer la courroie d'un de mes ſouliers ; mais voilà l'homme que j'attendois, retirez-vous.

RICHARD.

Je ſaurai, à force d'adreſſe ou d'argent, réduire cette impertinente fierté. (*Il s'en va.*)

SCENE XII.

DONA HÉLÉNA, FABIO.

FABIO.

VOILA Dom Juan qui me ſuit. Il a voulu venir vous recevoir.

DONA HÉLÉNA.

Cela eſt bon. Retournez au logis.

Son pere m'a chargée de lui parler ſans témoins.

FABIO.

Je reviendrai vous prendre dans une heure. Mais qui étoient les freluquets qui vous parloient-là ?

DONA HÉLÉNA.

Des étourdis qui me faiſoient des propoſitions.

FABIO.

Des propoſitions ! Vive-dieu, ſi je les y retrouve, ils ſentiront ſi j'ai la main légere. Des propoſitions !

DONA HÉLÉNA.

Eſt-ce par-là que vient Dom Juan ?

FABIO.

Oui.

DONA HÉLÉNA.

A revoir donc.

SCENE XIII.

DONA HÉLÉNA, DOM JUAN, PÉDRO.

DOM JUAN.

Je ſuis au déſeſpoir, Pédro. Elle n'y eſt point, & on ne ſait où elle eſt.

PÉDRO.

Que vouliez-vous qu'elle fît ? Son oncle & ſon couſin lui ont fait violence, apparemment.

DOM JUAN.

A quelle violence pouvoit-elle céder, quand elle étoit inſtruite que je devois revenir pour lui donner la main?

PÉDRO.

Oui. Mais vous avez été ſi longtems, qu'elle aura conçu quelque inquiétude. Il n'y a rien de ſi facile à abattre & à tourner que l'eſprit d'une femme.

DOM JUAN.

Non, non, elle m'a trompé la perfide, & elle a voulu me tromper. J'en

vois la preuve dans le ſilence de ſes domeſtiques, dans leur affectation à ſoutenir qu'ils ne ſavent ni ce qu'elle eſt devenue, ni qui l'a enlevée. Ah! me voilà revenu de ce funeſte amour. Retournons, retournons à cet état paiſible...

PÉDRO.

Monſieur, croyez-moi; voyons d'abord cette Eſclave de votre pere, qui, dit on, eſt la maîtreſſe de la maiſon, & gardons-nous de changer une ſeconde fois ſi promptement d'uniforme; ce ſeroit apprêter à rire à toute la ville.

DOM JUAN.

Elle eſt bien faire.

PÉDRO.

Elle a bonne façon.

DOM JUAN.

De ma vie, je n'ai vu de femme d'un plus grand air.

DONA HÉLÉNA.

Le cœur me bat. Monſieur, permettez vous qu'une eſclave vous embraſſe humblement les genoux?...

DOM JUAN.

Qu'entends je! ciel! ô ciel! quels accens!

PÉDRO.

Vive-dieu, Monſieur; nous rêvons tous deux, je crois.

DOM JUAN, *en ſe jettant à ſes genoux.*

Oui, c'eſt elle, c'eſt elle-même. Que je ne perde pas une ſeule de ces larmes précieuſes qui aſſurent mon bonheur. Ah! Madame! qu'avez-vous fait? où êtes-vous? Par quel étrange événement... Vous ici! vous dans cet équipage!...

DONA HÉLÉNA.

Oui, Dom Juan, oui, c'eſt moi-même. Et quelle autre que moi auroit oſé former le projet que j'ai exécuté? Pour vous rendre le cœur de votre pere, je me ſuis faite ſon eſclave: pour vous rétablir dans vos droits, j'ai renoncé à tous les miens; je n'y ai point de regret, ſi vous ſentez le prix de ce ſacrifice, & ſi vous m'en donnez la ſeule récompenſe dont je ſois jalouſe, c'eſt-à dire, un amour pareil à celui qui en a été le mobile.

DOM JUAN.

Cet eſclavage, belle & courageuſe Héléna, éterniſe votre empire & les droits

droits que vous avez bien voulu donner à mon pere, vous en ont acquis de bien ſacrés ſur moi. Soyez ſûr que tout ce que l'amour & la reconnoiſſance peuvent mettre de ſentimens dans une ame, exiſtent dans la mienne, &....

SCENE XIV.

DONA HÉLÉNA, DOM JUAN, PÉDRO, SÉRAPHINE, FINETTE.

PÉDRO.

SÉRAPHINE qui vient, Monſieur.

DONA HÉLÉNA.

Qui eſt cette Séraphine?

SÉRAPHINE.

On m'a dit que votre Eſclave étoit ici. Je ſuis curieuſe de la voir.

DOM JUAN.

Barbe, cette Dame s'appelle Séraphine, la ſœur de Léonard, le meilleur ami de mon pere.

DONA HÉLÉNA.

L'ami de Monſieur votre pere a une bien charmante ſœur.

SÉRAPHINE.

Elle a aſſez bonne mine. Je veux la demander à Dom Fernand, pour me ſervir quand nous ſerons mariés.

DONA HÉLÉNA.

Quoi! Madame, c'eſt avec vous que Monſieur ſe marie?

SÉRAPHINE.

Mais du moins on me l'a dit.

DONA HÉLÉNA.

Je ſuis perdue.

DOM JUAN.

Allez, Barbe, retournez au logis. Vous vous arrêtez ici.

DONA HÉLÉNA.

Vous avez raiſon, Monſieur; vous n'avez plus beſoin de moi. (*Elle veut s'en aller.*)

FINETTE, *à Séraphine.*

Il y a là bas du monde, Madame, qui vous attend.

SÉRAPHINE.

Qui?

FINETTE.

Votre bonne amie Iſabelle.

SÉRAPHINE.

J'y vais. Pardon, Monſieur, je reviens tout-à-l'heure. (*Elle s'en va.*)

SCENE XV.

DOM JUAN, DONA HÉLÉNA. PÉDRO.

DOM JUAN.

UN moment donc, Barbe. Attendez que Pédro vous reconduiſe.

DONA HÉLÉNA.

Que j'attende ingrat! & pourquoi faire? Eſt-ce pour publier ta trahiſon & ton infamie?

DOM JUAN.

Arrête-la, Pédro.

PÉDRO.

Eh! Madame, doucement. Ne ſortez point ſans ſavoir le ſens des folles expreſſions de cette belle Dame qui vous a tant choquée.

DONA HÉLÉNA.

Eh ! que m'importe de le ſavoir ? N'eſt-il pas aſſez clair par lui-même ?

DOM JUAN.

Si c'eſt à vous à vous plaindre de l'erreur où eſt cette pauvre fille, je ſuis coupable, je l'avoue, & digne de toute votre indignation.

DONA HÉLÉNA.

Que venez vous me dire, perfide ? N'ai-je pas entendu ? Ce qu'elle a dit eſt-il ſuſceptible d'interprétation ?

DOM JUAN.

Si vous refuſez de m'écouter, je ne me juſtifierai jamais.

DONA HÉLÉNA.

Voilà donc le prix de ma liberté. Voilà donc comme tu me payes de ce que j'ai fait. Ah ! malheureuſe ! lis, cruel ! lis ſur mon viſage les monumens de ma foibleſſe & les preuves de ta lâcheté !

PÉDRO.

Madame, avec ce déſeſpoir vous lui mettez la mort dans le cœur, &, en vérité, il eſt innocent.

DONA HÉLÉNA.

Innocent ! qu'il aille chercher quelque infortunée plus crédule, à qui il puiſſe le perſuader. Pour moi, je vais enſevelir, loin d'ici, ma honte & ma douleur. Adieu.

DOM JUAN.

Suis-la.

PÉDRO.

J'y cours.

DOM JUAN.

Je ſuis perdu & mon malheur eſt au comble.

TROISIEME JOURNÉE.

Entre cette Journée & la précédente il s'eſt encore écoulé pluſieurs jours.

SCENE PREMIERE.

FLORENCIO, RICHARD.

FLORENCIO.

VOILA donc où aboutiſſent les emportemens des peres. Dom Juan eſt à préſent avec le ſien mieux que jamais.

RICHARD.

Son titre ſeul emporte ſon excuſe. Voilà pourtant Dom Juan bien heureux d'avoir pu ſe réconcilier avec lui.

FLORENCIO.

Ne le redoutez-vous pas un peu ? Pour moi je le croirois preſque amoureux de ſa belle Eſclave. Ne remarquez-vous pas ſon aſſiduité à la maiſon ?

RICHARD.

Je n'oſe même y penſer. Mon choix m'humilie déja aſſez ſans que j'aille encore m'avilir par des ſoupçons deſhonorans pour moi par leur objet.

FLORENCIO.

Eſt-il poſſible qu'une fille de cette eſpece ait tant de pouvoir ſur vous, tandis que vos vœux ſeroient ſi bien reçus ailleurs.

RICHARD.

Ah! mon ami, l'amour ne conſulte point la raiſon, quand il engage un cœur.

SCENE II.

RICHARD, FLORENCIO, DOM FERNAND, FABIO.

DOM FERNAND.

Il y a là-dedans quelque choſe que je ne comprends pas; Barbe n'eſt plus gaie comme elle l'étoit. Elle avoit autrefois l'air ſi ſatisfait, aujourd'hui c'eſt la triſteſſe même.

FABIO.

Eh! eh! Monſieur, voilà Dom Juan de retour; toute votre tendreſſe eſt pour lui; Barbe eſt un peu négligée, & peut-être que cela l'afflige.

DOM FERNAND.

Quoi! tu crois qu'elle ſeroit jalouſe de mes égards pour mon fils, qu'elle prétendroit être au même rang avec lui dans mon cœur!

FABIO.

Mais quand cela ſeroit, à qui la faute, s'il vous plaît? N'avez-vous pas commencé par la traiter comme votre propre fille? Voilà un grand changement. Il eſt tout naturel qu'elle s'en reſſente, à moins qu'il ne faille attribuer ſa mélancolie à quelque intrigue qu'elle trameroit avec ce Gentilhomme qui rode jour & nuit autour de chez vous.

DOM FERNAND.

Oh! le Capitaine qui me l'a vendue m'a cautionné ſa ſageſſe.

FABIO.

Si ce n'eſt pas cela, elle eſt donc jalouſe dans l'ame de la réception que vous avez faite à Dom Juan.

DOM FERNAND.

Eſt-ce là le Gentilhomme dont tu parlois tout-à-l'heure ?

FABIO.

Lui-même.

RICHARD, *à Florencio.*

J'ai imaginé un moyen pour mettre fin à mon ſuplice ; car ſans la reſſource de l'art, je ne viendrois jamais à bout de toucher ce cœur-là.

FLORENCIO.

Elles s'accommodent mieux de leurs égaux ; mais après tout, que ne l'achetez-vous ?

RICHARD.

Il n'y faut pas penſer ; il ne la donneroit pas pour un million : mais je crois qu'il nous regarde, éloignons-nous. *Ils s'en vont.*)

SCENE III.

DOM FERNAND, FABIO.

DOM FERNAND.

Si elle devenoit trop difficile, je ſaurois bien lui apprendre à reſpecter ma maiſon.

FABIO.

Ce ne ſont peut-être que des fumées de jeunes gens; de ces projets évaporés qui ſont fondés ſur la baſſeſſe de l'état de cette fille & la facilité apparente de réuſſir auprès d'elle.

DOM FERNAND.

Dom Juan tarde bien à revenir.

FABIO.

La chaſſe mene ſouvent plus loin qu'on ne veut.

DOM FERNAND.

Je ne ſuis pas fâché de lui en voir le goût. Peut-être cela lui fera-t-il perdre celui du mariage?

SCENE IV.

DOM FERNAND, FABIO, DOM JUAN, DONA HÉLÉNA.

DOM JUAN.

TENEZ mon cheval, Fabio. Pédro eſt reſté bien loin derriere moi. Ah! Monſieur, vous êtes ici! Je rends graces au ciel de vous trouver ici en bonne ſanté.

DOM FERNAND.

Soyez le bien arrivé, mon fils. Avez-vous été heureux dans votre chaſſe? Il y a un ſiecle que je ne vous ai vu.

DOM JUAN, *en lui baiſant la main.*

Vous m'accablez toujours de témoignages d'amitié. Je veux vous raconter...

DOM FERNAND.

Repoſez-vous d'abord.

DOM JUAN.

Je ne ſuis pas las. Ecoutez-moi.

DOM FERNAND.

Non, non, nous aurons du tems de

reſte. Débottez-vous. Hola ! quelqu'un.

DONA HÉLÉNA.

Que ſouhaitez-vous, Monſieur ?

DOM FERNAND.

Tirez les bottes à mon fils.

DOM JUAN.

A moi ! non mon pere, je ſuis bien comme cela.

DOM FERNAND.

Voilà bien des façons. Eſt-elle donc ici plus qu'une autre ? Aſſeyez-vous & donnez vos bottes.

DOM JUAN.

Pédro va arriver dans un moment.

DOM FERNAND.

Ah ! quelle opiniâtreté !

DOM JUAN.

Allons, j'obéis.

DOM FERNAND.

Bon ; je vais vous attendre pour dîner. (*Il s'en va.*)

SCENE V.

DONA HÉLÉNA, DOM JUAN.

DOM JUAN.

QUE je ſuis honteux du miniſtere auquel vous alliez vous avilir! Arrêtez donc, ma belle maîtreſſe!

DONA HÉLÉNA.

Non, Monſieur, non, donnez vos bottes.

DOM JUAN.

J'attends que mon pere ſoit éloigné pour vous donner mille baiſers.

DONA HÉLÉNA.

Donnez les bottes, vous dis-je?

DOM JUAN.

Embraſſez-moi.

DONA HÉLÉNA.

J'aimerois mieux mourir.

DOM JUAN.

Oh! allons-nous encore nous piquer. Je ne voulois point vous rappeller la mauvaiſe humeur que j'ai eue en vous voyant parler à un homme

qui n'eſt que trop propre à en donner. En vous voyant j'ai tout pardonné, tout oublié.

DONA HÉLÉNA.

Vous êtes bien indulgent, Monſieur. Mais comment oſez-vous me faire ainſi un crime de parler à un homme hors de notre maiſon, vous qui allez à tous momens trouver Séraphine dans la ſienne ?

DOM JUAN.

J'y ſuis forcé malgré moi.

DONA HÉLÉNA.

La violence eſt douce ?

DOM JUAN.

Vous vous trompez.

DONA HÉLÉNA.

Vous devriez être aſſez équitable pour ſentir qu'il ne dépend pas de moi de n'être point rencontrée par cet homme dans la rue, quand je rentre ou que je ſors. Mais vous, Monſieur, vous, quelle eſt votre excuſe quand vous vous livrez volontairement à une aſſiduité qui me déſeſpere ?

DOM JUAN.

Tu me tues, ma chere ame, avec

ce ton poli & tous ces Monſieur dont tu aſſaiſonnes tes reproches. Je t'adore, & du moment où je t'ai ouvert mon cœur, l'amour n'y a plus ſouffert d'autre image que la tienne.

DONA HÉLÉNA.

Vous oubliez que vous parlez à votre Eſclave, Monſieur.

DOM JUAN.

Ah! c'eſt pouſſer les choſes trop loin auſſi. Eh bien! j'ai tort; je te demande grace à genoux; mais ceſſe de me déchirer par ces horribles *vous* qui me poignardent. Hélas! ſi tu m'avois pu voir tantôt à la chaſſe tandis que les autres ſe livroient au plaiſir, moi ſeul, aſſis au bord d'une fontaine, j'en augmentois le cours par l'abondance de mes larmes.

DONA HÉLÉNA.

Et c'étoit pour Séraphine qu'elles couloient?

DOM JUAN.

Pour le coup je n'y tiens plus. Eh bien! je ſerai auſſi imprudent, auſſi extravagant que vous êtes obſtinée, cruelle. Venez ici, mon pere, venez: voilà cette même Héléna avec laquelle

j'ai prétendu m'unir : venez vous venger & me punir.....

DONA HÉLÉNA.

Que faites-vous ?

DOM JUAN.

Laiſſez-moi.

DONA HÉLÉNA.

Arrêtez, mon cher ami.

DOM JUAN.

Que dites-vous ?

DONA HÉLÉNA.

C'eſt mon cœur qui a parlé.

DOM JUAN.

Le mien lui répond, & vous jure une fidélité éternelle.

DONA HÉLÉNA.

Il faut encore me jurer autre choſe.

DOM JUAN.

Et quoi ?

DONA HÉLÉNA.

De ne plus voir Séraphine qui ſe flatte de devenir votre épouſe.

DOM JUAN.

Je vous le promets, & de n'en avoir jamais d'autre que vous.

DONA HÉLÉNA.

Et Séraphine?

DOM JUAN.

Je ne la verrai de ma vie.

DONA HÉLÉNA.

Je ſuis contente. Votre pere appelle, ne le faites point attendre de peur qu'il ne ſoupçonne notre intelligence. (*Dom Juan s'en va.*)

SCENE VI.

DONA HÉLÉNA, *ſeule.*

SI l'amour a ſes peines, il a bien auſſi ſes douceurs. Il a détruit dans mon ame tout ſentiment de jalouſie. Qu'ai-je à craindre? Son cœur étoit ſur ſes levres. Non, il ne me trompe point; la moindre défiance ſeroit un outrage pour lui, & un malheur pour moi. Tais-toi, importune jalouſie, & laiſſe-moi goûter en paix le plaiſir de compter ſur la parole d'un amant fidele.

SCENE VII.

DONA HÉLÉNA, FINETTE.

FINETTE.

BONJOUR, belle Barbe : peut-on vous dire un mot en paſſant ; car on ne vous voit plus.

DONA HÉLÉNA.

Que voulez-vous, ma chere amie ; depuis que le fils de la maiſon eſt de retour, nous avons tant d'ouvrage que nous ne pouvons pas ſortir un moment. Comment va votre maîtreſſe, Séraphine ?

FINETTE.

Ne m'en parlez pas, c'eſt un diable. On a bien raiſon de dire qu'il n'y a rien de ſi difficile à contenter qu'une fille qui a l'amour en tête : elle nous fait enrager du matin au ſoir. Elle eſt ſans ceſſe à ſa toilette, arranger ſes bijoux, ſa coëffure : elle ſe mire, elle ſe redreſſe ; elle va ſans ceſſe de ſa fenêtre à ſon miroir, & du miroir à

la fenêtre, & elle eſt d'une humeur.....

DONA HÉLÉNA.

Notre Maître la voit-il ſouvent?

FINETTE.

Il n'en bouge.

DONA HÉLÉNA.

D'auprès d'elle?

FINETTE.

C'eſt un de nos meubles.

DONA HÉLÉNA.

Ils s'aiment donc beaucoup?

FINETTE.

Ils ſoupirent à l'uniſſon avec une tendreſſe, une continuité (5).....

DONA HÉLÉNA.

Ils vont donc ſe marier?

FINETTE.

Mais ils le diſent.

DONA HÉLÉNA.

Quel ſujet vous amene?

---

(5) L'Eſpagnol dit: *Suſpiran como borricos en prado.* Ils ſoupirent comme des baudets dans un pré. On me pardonnera ſans doute de ne m'être pas piqué d'une fidélité littérale.

FINETTE.

Je venois pour rendre à Dom Juan une lettre d'attrape, mais où il y a bien du myſtère.

DONA HÉLÉNA.

Qu'entendez-vous par-là ?

FINETTE.

Ne me le demandez pas, car je ne ſaurois vous le dire.

DONA HÉLÉNA.

A moi ! & où eſt donc l'amitié ?

FINETTE.

Je ne ſaurois.

DONA HÉLÉNA.

Et ſi je jure de n'en pas parler.

FINETTE.

Oh ! vous en parleriez toujours.

DONA HÉLÉNA.

Ecoutez : je ſuis votre véritable amie, & je veux bien vous pardonner cette défiance. Donnez-moi la lettre ; Dom Juan repoſe parce qu'il eſt parti ce matin de très-bonne heure pour la chaſſe, & qu'il eſt revenu tard : à ſon réveil je la lui rendrai. Quant au myſ-

tere, je ne veux point le ſavoir puiſque vous vous défiez de moi.

FINETTE.

Si vous juriez bien fort.....

DONA HÉLÉNA.

Oh! qu'à cela ne tienne. Puiſſé-je, ſi j'en ouvre la bouche, ne revoir jamais l'Amérique & Lima.

FINETTE.

Cela eſt bon. Eh bien! ſachez qu'une de nos voiſines..... Mais perſonne ne peut-il nous entendre?

DONA HÉLÉNA.

Il n'y a perſonne.

FINETTE.

La vieille Félicia, cette ſorciere célebre, a jetté ſur le papier un charme pour forcer Dom Juan à ſe marier. Rendez-le lui en main propre: de la diſcretion, & adieu.

DONA HÉLÉNA.

Je n'en ouvrirai la bouche à ame qui vive.

FINETTE.

Bonſoir; je vais cauſer un moment avec ce petit Page auprès duquel vous m'avez vue une fois.

SCENE VIII.

DONA HÉLÉNA, *ſeule.*

QUE le bonheur dure peu. Hélas! qu'eſt-ce que j'attends? Qui m'arrête? Qui me retient ici dans l'humiliation dont je dévore l'amertume? & pour qui? Ah! le perfide! il n'y a qu'un moment qu'il me juroit en pleurant que j'étois ſon ame & ſa vie. Le ſcélérat! un quart-d'heure auparavant il en diſoit autant à ma rivale.

SCENE IX.

DONA HÉLÉNA, DOM JUAN, PÉDRO.

DOM JUAN.

JE ne ſaurois repoſer.

PÉDRO.

Cela n'eſt pas étonnant : vous avez aſſez d'affaires pour être occupé.

DOM JUAN.

Ma chère Héléna.....

DONA HÉLÉNA.

Ne comptez plus m'abuſer déſormais comme par le paſſé : je ne vous dirai plus que je m'en vais, mais je vous annonce que je reſte ici pour voir un peu ce que vous oſerez faire de moi. Je veux être témoin de votre mariage, & je voudrois qu'il ſe fît aujourd'hui, alors je m'en retournerois chez moi, Dom Juan, ſatisfaite & tranquille : j'y trouverai mon oncle & mon couſin. S'ils n'y ſont pas, ils ne tarderont pas à s'y rendre, & j'aurai peut-être le bonheur d'oublier dans leurs bras toutes les trahiſons dont j'aurai été l'objet & la victime.

DOM JUAN.

L'étonnement m'ôte la parole. Que veut dire ceci, Pédro ?

PÉDRO.

C'eſt un mauvais vent, Monſieur, qui a ſoufflé, & la girouette s'en eſt ſentie.

DOM JUAN.

Quelle étrange inconſéquence ! Quoi !

vous ne pouvez reſter une heure dans la même aſſiette d'eſprit ?

DONA HÉLÉNA, *en pleurant.*

Ah ! malheureuſe ! où ſuis-je & qu'ai-je fait ?

DOM JUAN.

Idole de mon ame ! mais je viens de te quitter. Un baiſer de ta bouche a été le gage de la paix. Quelle nouvelle idée a donc pu ainſi te renverſer l'eſprit ?

DONA HÉLÉNA.

Vous feignez de l'ignorer. Démentez donc ce témoin qui vous accuſe, ce papier chargé des ſecrets de l'enfer & deſtiné à redoubler dans ton cœur la flamme criminelle qui le conſume. Une eſclave de Séraphine vous l'apportoit ; mais ni vous, ni elle, ni moi, ne le verrons, s'il eſt vrai qu'il ait la vertu d'augmenter l'amour. Que ne ſuis, hélas ! aſſez heureuſe pour en trouver un qui ait celle de l'éteindre.

DOM JUAN.

Mais, Héléna, ſongez donc que je n'ai aucune part à ces folies, & que

que je ne puis y en avoir. Il y a peu de mal à avoir de la jalouſie, quand on en a ſujet : mais quand elle n'eſt fondée que ſur des chimeres, c'eſt le plus cruel poiſon de la vie.

DONA HÉLÉNA.

Je ne puis répondre à cette ſage maxime que par une autre non moins vraie & non moins utile : Malheur à toute infortunée qui compte ſur les paroles d'un traître.

PÉDRO.

Ne nous quittez pas.

DONA HÉLÉNA.

Laiſſez-moi. Je ſuffoque de rage & de déſeſpoir. (*Elle s'en va.*)

DOM JUAN.

Elle a juré de me rendre fou.

SCENE X.

DOM JUAN, PÉDRO, RICHARD, FLORENCIO.

RICHARD.

JE vais lui en parler.

FLORENCIO.

Paix, j'apperçois Dom Juan.

RICHARD, *à Dom Juan,*

Je cherchois votre pere.

DOM JUAN.

Je crois qu'il repoſe, en ce moment. Puis-je ſavoir, Monſieur, ce que vous lui voulez?

RICHARD.

Volontiers, je vais vous le dire. Je penſe bien, Monſieur, qu'on a pris garde que je parle ſouvent à votre belle Eſclave. Comme la malignité humaine prend toujours le mauvais côté des choſes, je devine que mon aſſiduité ne plaît pas trop à Dom Fernand. Cependant elle a un motif très-

ſimple. Je voulois amener, à l'amiable, cette fille à avouer combien il y a de tems qu'elle m'a été volée. C'eſt un ſoldat qui s'en eſt amouraché, qui l'a ſéduite ſous promeſſe de mariage, & qui me l'a enlevée pour la faire paſſer en Eſpagne. Elle n'en veut pas convenir; mais, s'il le faut, j'en aurai la preuve.

DOM JUAN.

Monſieur, les yeux nous trompent quelquefois. Il pourroit ſe faire qu'elle ne fît que reſſembler à celle que le ſoldat vous a enlevée.

RICHARD.

Point, point, c'eſt elle-même. On ne ſe reſſemble pas avec cette exactitude-là. Je pourrois bien la reprendre ſans qu'il m'en coûtât un ſol, puiſque c'eſt un vol que l'on m'a fait; mais par égard pour votre maiſon & pour éviter toutes les diſcuſſions, je veux bien vous rendre l'argent qu'elle vous a coûté.

DOM JUAN.

Allez, Monſieur, allez chercher vos preuves, & ne vous flattez pas que tout l'or de l'Amérique ſoit capable

de nous faire relâcher notre Eſclave. N'en parlons plus, parce que je démêle vos projets.

RICHARD.

Nous verrons donc à qui elle reſtera. Si cette affaire-ci pouvoit ſe vuider avec l'épée, je ne chercherois pas d'autre tribunal.

SCENE XI.

DOM JUAN, PÉDRO.

PÉDRO.

VOILA une inſigne coquinerie.

DOM JUAN.

Ce Cavalier pourroit cependant être de bonne foi. Il ſe peut qu'il ſoit abuſé par le nom ou par quelques traits de reſſemblance, & qu'il ait en effet perdu, comme il le dit, une Eſclave par les mains d'un ſoldat. C'eſt cette idée qui m'a engagé à me contenir.

PÉDRO.

En effet, voilà peut-être la cauſe

de ces fréquentations qui vous inquiétoient ſi fort.

DOM JUAN.

J'avoue que j'étois jaloux de lui, comme Héléna l'eſt de Séraphine; mais quel parti prendre à préſent?

PÉDRO.

Mais le plus preſſé eſt de déſabuſer cette derniere de la perſuaſion extravagante où elle eſt, que vous allez vous marier avec elle.

SCENE XII.

DOM JUAN, PÉDRO, FABIO.

FABIO.

De la joie, de la joie, Monſieur. Que me donnerez-vous pour les nouvelles que je vous apporte?

DOM JUAN.

Tout ce que tu voudras.

FABIO.

Les galions ſont arrivés.

DOM JUAN.

En a-t-on reçu la nouvelle ?

FABIO.

Elle eſt ſûre. Léonard en a la lettre. Sa ſœur Séraphine a reçu, à ce ſujet, un beau diamant de votre pere, qui nage dans la joie ; & depuis ce moment ils ſont enſemble, à conférer je ne ſais ſur quoi.

DOM JUAN.

Et qui a porté le diamant ?

FABIO.

C'eſt Barbe, elle-même.

PEDRO.

Voilà un grand événement pour l'Eſpagne.

FABIO.

Il fera oublier bien des malheurs. Ah-çà, Monſieur, pour la bonne nouvelle que je vous ai donnée, il faut me récompenſer, & vous le pouvez faire ſans qu'il vous en coûte rien.

DOM JUAN.

Comment !

FABIO.

Vous n'avez qu'une démarche à faire & un mot à dire.

DOM JUAN.

Et c'eſt ?

FABIO.

De parler à Monſieur, pour qu'il me donne Barbe en mariage. Elle eſt de bonne maiſon, quoique Eſclave.

DOM JUAN, *à part.*

Pédro, il ne me manquoit plus que cela.

PÉDRO.

Que voulez-vous faire ? Tout le monde a des yeux pour voir une jolie figure.

DOM JUAN.

En eſt-elle prévenue ?

FABIO.

Je lui en ai dit un mot hier. Elle eſt auſſi-tôt devenue rouge comme du feu.

DOM JUAN.

Cela eſt bon, je lui en parlerai auſſi.

FABIO.

Dieu vous le rende.

DOM JUAN.

Tout eſt d'accord pour me perſécuter aujourd'hui. (*Il s'en va.*)

SCENE XIII.

Le théatre repréſente la maiſon de Léonard.

SÉRAPHINE, FINETTE, DONA HÉLÉNA.

SÉRAPHINE.

FINETTE, donne à Barbe cette robe. Pour vous, dites à votre maître combien je lui ſuis obligée de ſa galanterie.

DONA HÉLÉNA.

Elle n'a rien qui ne ſoit encore au-deſſous de ſes ſentimens pour vous.

SÉRAPHINE.

Mais à propos, Barbe, nous ne nous voyons plus. Nous étions amies autrefois.

DONA HÉLÉNA.

Hélas! Madame, ce reproche m'honore; mais il ne dépend pas de moi de ne le pas mériter. Depuis le retour de Dom Juan, il y a eu tant d'ouvrage pour le remettre en nippes, que

je n'ai pas eu un moment à moi. Auſſi je ſuis faite à faire peur.

SÉRAPHINE.

Il n'y paroît pas. On s'accomoderoit bien de votre négligé.

DONA HÉLÉNA.

Vous êtes trop bonne. Croyez, Madame, que ſi je l'avois pu, je n'aurois pas eu de plus grand plaiſir que celui de vous voir; mais je ſuis ſi malheureuſe!

SÉRAPHINE.

Ce malheur-là me paroîtroit un grand bien.

DONA HÉLÉNA.

Pour moi, il m'eſt bien à charge.

SÉRAPHINE.

Comme j'aime tendrement Dom Juan, rien ne me paroîtroit plus doux que d'être ſans ceſſe occupé pour lui.

DONA HÉLÉNA.

Je penſe bien de même; mais croyez-moi, Madame, cet excès d'attachement ne cauſe que de la peine.

SÉRAPHINE.

Vous êtes bientôt au bout des vôres. On va nous marier. Dom Fer-

nand eſt enfin bien convaincu que ſon fils ne retournera point à l'Egliſe.

DONA HÉLÉNA.

Je ſoupire après le moment où Dom Juan ſera marié pour recouvrer ma liberté.

SÉRAPHINE.

Vous l'obtiendrez ſi j'y puis quelque choſe.

DONA HÉLÉNA.

Vous me rendrez la liberté ſi vous vous mariez? Plût à Dieu!

SÉRAPHINE.

Je l'eſpere. Mais écoutez-moi, ma bonne amie, vous le voyez ſouvent, il faut lui dire le plus que vous pourrez de bien de moi.

DONA HÉLÉNA.

On ne peut pas en dire autre choſe.

SÉRAPHINE.

Je n'en ſerai pas ingrate.

DONA HÉLÉNA.

Vous pouvez compter ſur moi.

SÉRAPHINE.

Travaillez bien à l'enflammer. En

pareil cas un tiers peut ſervir très-utilement.

DONA HÉLÉNA.

Il l'eſt déja; mais je n'oublierai rien de ce qui pourra redoubler ſon ardeur.

SÉRAPHINE.

Embraſſez-moi donc, ma chere enfant. Adieu. (*Elles s'en vont.*)

SCENE XIV.

Le théatre change : il repréſente l'appartement de Dom Juan.

DOM JUAN, *en robe-de-chambre.* PEDRO DONA HÉLÉNA.

DOM JUAN.

APPROCHE ce miroir.

PÉDRO.

Pourquoi faire, puiſqu'Héléna eſt ici.

DOM JUAN.

Ne vois-tu pas que ſa mauvaiſe humeur terniroit la glace.

PÉDRO.

Il y a des domeſtiques dans votre appartement : prenez garde à vous. Vous ne ſongez pas que l'amour ſe trahit par des bouderies auſſi dangereuſement que par des careſſes.

DOM JUAN.

Tu as raiſon. (*Il s'habille.*) *A Héléna.* Approchez & mettez-moi ma cravate.

DONA HÉLÉNA.

Je ne le veux pas.

DOM JUAN.

Vous êtes une bonne Eſclave.

DONA HÉLÉNA.

Vous allez avoir une femme, ce ſera à elle à vous rendre ces ſortes de ſervices.

DOM JUAN.

Vous ne voulez donc pas en occuper la place, puiſque vous refuſez d'en remplir les fonctions.

DONA HÉLÉNA.

Quand viendra donc le bienheureux contrat ?

DOM JUAN.

Quel contrat !

DONA HÉLÉNA.

Celui de votre mariage. Ma liberté doit en être le fruit.

DOM JUAN.

Je ne ſuis pas moins empreſſé de voir la reconnoiſſance dont vous menace Richard.

DONA HÉLÉNA.

Quelle reconnoiſſance ?

DOM JUAN.

Une de votre main, où vous avouez que vous lui appartenez, & qu'un ſoldat vous a enlevée de ſa maiſon.

DONA HÉLÉNA.

Pourquoi cela ne ſeroit il pas ?

DOM JUAN.

Il n'y a rien que de très-croyable. J'admire cet artifice ingénieux, ce moyen ſubtil de vous dérober au pouvoir de mon pere, ſans compromettre votre honneur.

DONA HÉLÉNA.

Et ſi je voulois me retirer, qui pourroit m'en empêcher ?

DOM JUAN.

Ah! cruelle, je ne ſuis pas capable de porter la feinte ſi loin; approchez.

DONA HÉLÉNA.

Ce ſeroit pour vous percer le cœur.

DOM JUAN.

Quel langage!

SCENE XV.

DOM FERNAND, DOM JUAN, DONA HÉLÉNA, PEDRO.

DOM FERNAND.

JE ſuis bien aiſe, mon fils, de vous trouver habillé. Léonard eſt ici dès le matin avec le Notaire : entrons & ſignons le contrat qu'ils ont dreſſé. Tous leurs parens & les miens ont vaincu ma répugnance : ſachant que Séraphine étoit la cauſe de la vôtre pour l'état eccléſiaſtique, ils m'ont engagé à vous la donner en mariage, & j'y conſens : tout eſt prêt. Vous voilà marié, & je vous aſſure dès-à-préſent vingt mille ducats de dot.

DOM JUAN.

Quoi! déjà, mon pere, ſi-tôt! un peu de patience, je vous en ſupplie.

DOM FERNAND.

Pour Dieu, Dom Juan, finiſſons: je ne vous conçois pas. Quoi! ni le mariage, ni l'égliſe!

DOM JUAN.

Je me ferai toujours un devoir de reſpecter vos volontés; mais je vous obſerve ſeulement qu'un engagement ſi ſérieux veut être un peu plus réfléchi.

DOM FERNAND.

Comment réfléchi, inſolent. Etes-vous digne d'enviſager ſeulement Séraphine? Qu'eſt-ce donc que cela veut dire? Vous ſacrifiez à votre paſſion pour elle une prébende de cinq mille ducats, & à préſent, quand il s'agit de lui donner la main, vous balancez: vous me feriez tourner la tête. Paſſez là-dedans devant moi.

DOM JUAN.

Je vous ſuis. Ah! Pédro, je t'en conjure, ne quittes pas Héléna. (*Il entre.*)

DOM FERNAND.

Çà, Barbe; qu'on me nettoie; qu'on me frotte toute la maiſon, qu'elle ſoit luiſante comme un miroir. Vous faites la moue. Eh! qu'eſt-ce que c'eſt que cette figure-là? Vous ne me parlez pas. Ah! carogne, il y a pluſieurs jours que je remarque le changement qui s'eſt fait dans votre humeur : vous croyez que je ne vous devine pas : vous étiez la maîtreſſe ici, & il vous paroît dur que par ce mariage Séraphine vienne ici pour l'être. Ecoutez, tant que j'ai été ſeul, j'ai bien voulu me repoſer ſur vous du gouvernement de ma maiſon. A préſent que je vais avoir une bru, c'eſt elle que ce ſoin regardera. Ouais : que dis-tu Pédro de cette mutinerie?

PÉDRO.

Ah, ah, Monſieur, cela ne réfléchit pas. Voilà comme elles ſont toutes : quand une fois elles donnent à gauche, la meilleure ne vaut pas le diable.

DOM FERNAND.

Eh bien! ſi elle fait tant la difficile, nous la vendrons. (*Il s'en va.*)

SCENE XVI.

DONA HÉLÉNA, PÉDRO.

DONA HÉLÉNA.

CIEL! y a-t-il quelque période d'humiliation plus profonde, & puis-je être plus avilie? Ce n'étoit pas assez d'exposer ma gloire, ma réputation, il faut aussi que j'essuie jusqu'aux plus affreux mépris que puisse redouter une Esclave: mais le serois-je donc en effet devenue? Ne suis-je plus moi? Pédro, qu'en dis-tu?

PÉDRO.

Pauvre femme!

DONA HÉLÉNA.

Ai-je donc rêvé que j'étois d'une famille honnête, que je m'appellois Dona Héléna, que j'étois libre, aisée, heureuse? Tout cela n'étoit-il que l'effet d'un songe?

PÉDRO.

Hélas non! mais un songe plus funeste a détruit la réalité: l'amour vous a mise dans les fers. Infortunée! elle me fend le cœur.

SCENE XVII.

DONA HÉLÉNA, PÉDRO, LÉONARD, SÉRAPHINE, FINETTE.

LÉONARD.

LE Notaire doit être ici.

FINETTE.

J'apperçois Barbe & Pédro.

SÉRAPHINE.

Et Dom Juan, où eſt-il donc?

PÉDRO.

Je le crois là-dedans avec ſon pere & le Notaire.

SÉRAPHINE.

Barbe, vous ne me dites rien, ma chere amie.

DONA HÉLÉNA.

Madame, je prépare les ſieges où vont s'aſſeoir les Juges qui doivent prononcer mon arrêt.

✻

SCENE XVIII.

DONA HÉLÉNA, SÉRAPHINE, LÉONARD, DOM FERNAND, DOM JUAN, FINETTE, LE NOTAIRE, PÉDRO.

LE NOTAIRE.

Il n'y a plus qu'à ſigner, puiſque voilà la future.

DOM FERNAND.

Ma belle enfant, ſoyez la bien venue.

DONA HÉLÉNA.

J'étouffe de honte & de rage.

SÉRAPHINE.

Vous pouvez compter ſur mon reſpect & ma ſoumiſſion.

DONA HÉLÉNA.

Comment puis-je garder le ſilence?

DOM FERNAND.

Pédro, que dit cette Eſclave?

PÉDRO.

Je ne ſais ce qu'elle murmure.

DOM FERNAND.

Qu'elle ſe taiſe ou qu'elle s'en aille.

LE NOTAIRE.

Vous ſavez, Meſſieurs & Dames, que ce contrat renferme les intentions de toutes les parties.

DONA HÉLÉNA.

Je meurs.

LE NOTAIRE.

Il ne s'agit plus que de ſigner.

DONA HÉLÉNA.

Non, je ne le ſouffrirai pas. (*Elle lui arrache le contrat & le déchire.*)

DOM FERNAND.

Eh bien ! la folle, elle déchire le contrat, je crois.

DONA HÉLÉNA.

Il me déchiroit le cœur bien plus cruellement.

DOM JUAN, *à part.*

Je ne ſais où j'en ſuis : je frémis de dire qui elle eſt.

LE NOTAIRE.

Voilà un bel ouvrage.

DOM FERNAND.

Qu'on l'enleve.

DONA HÉLÉNA.

Oui, je ſuis folle; oui, j'ai perdu la tête; mais n'en accuſez que le traître qui m'a renverſé l'eſprit.

SCENE XIX.

DONA HÉLÉNA, SÉRAPHINE, LÉONARD, DOM FERNAND, DOM JUAN, FINETTE, LE NOTAIRE, PÉDRO, FABIO.

FABIO, *parlant à des gens qui ſont dehors.*

ATTENDEZ, Meſſieurs, je vais avertir que vous êtes-là.

DOM FERNAND.

Qu'eſt ce qu'il y a Fabio?

FABIO.

On vient, Monſieur, avec un ordre de la juſtice enlever cette Eſclave.

DOM FERNAND.

Laiſſez entrer les maîtres; mais que les Huiſſiers s'en aillent. Ce n'eſt pas aujourd'hui un jour à procès, & il y a bien de l'impoliteſſe.....

SCENE XX.

Les mêmes, FLORENCIO, RICHARD.

RICHARD.

J'IGNOROIS, Meſſieurs, ce qui ſe paſſoit ici. Je vous demande bien pardon de mon indiſcrétion; je reviendrai un autre jour.

DONA HÉLÉNA.

Pourquoi donc? puiſque je reconnois hautement, volontairement que vous êtes mon maître, & que je vous réclame comme tel : allons, ſortons d'ici. J'avoue tout; je ſuis d'accord de tout. Si j'ai nié la vérité de vos demandes, c'eſt que j'étois aveuglée par un amour extravagant qui me retenoit ici. Mais il n'en eſt plus queſ-

tion, je reconnois mon tort, marchons.

RICHARD.

En ce cas, Meſſieurs, vous ne vous oppoſerez pas ſans doute à ce que j'enleve une Eſclave qui m'appartient.

DOM JUAN.

Je ne crois pas, Monſieur, que l'emportement avec lequel elle paroît approuver vos droits, ſuffiſe pour les établir. Il tient plus de la folie que de la ſincérité.

DOM FERNAND.

Pour moi j'y conſens, pourvu qu'on me rembourſe les quatre cents écus qu'elle m'a coûté.

RICHARD.

Si elle m'a été volée, je ne ſuis point obligé de rien rembourſer. Mais il y a un moyen de nous concilier. Il n'y a qu'à la ſequeſtrer ſous caution juſqu'à ce que la propriété en ſoit fixée.

DOM JUAN.

En ce cas elle reſtera ici, nous en répondrons.

RICHARD.

Non; mais je consens qu'elle reste entre les mains de Monsieur, (*en montrant Florencio*).

DONA HÉLÉNA.

Et pourquoi donc, puisqu'il est avéré que je suis à vous, fait-on des chicanes? S'il ne tient qu'à l'argent que je ne vous suive, rien de plus aisé. Voilà ce que Dom Fernand a donné de moi dans la même monnoie; qu'il le reprenne & que je sorte d'ici.

DOM JUAN.

Laissez-moi lui parler en particulier un instant. Ecoutez-moi?

DONA HÉLÉNA.

Que me voulez-vous?

DOM JUAN.

Héléna, dans quel horrible embarras me mettez-vous? Je ne suis occupé qu'à chercher un moyen pour mettre à couvert votre réputation & assurer votre bonheur.

DONA HÉLÉNA.

Traître, est-ce une derniere insulte que tu me réservois? Non, je vais suivre ton rival. Je le mettrai en possession

ſeſſion de mon cœur, de tout ce que j'ai au monde. Je ne te laiſſerai que tes remords & ta honte. Lâche, ton infamie ſera connue & je ſerai vengée. Adieu.

DOM JUAN.

Arrêtez.

DONA HÉLÉNA.

Je ne le veux pas.

DOM JUAN.

Arrêtez, moitié de ma vie, maîtreſſe de mon ame, arrêtez.

DOM FERNAND.

Qu'entends-je? quel ton prend-il là avec cette coquine?

RICHARD.

Allons, Barbe.

DOM JUAN.

Un moment; vous êtes tous dans l'erreur à ſon égard.

RICHARD.

Dans l'erreur! Puis-je me tromper en reprenant mon Eſclave où je la trouve?

DOM JUAN.

Jugez ſi votre mépriſe eſt grande,

puiſque cette Eſclave prétendue eſt ma femme.

DOM FERNAND.

Sa femme !

DONA HÉLÉNA.

Il eſt trop vrai.

DOM FERNAND.

Ta femme, malheureux ! une Eſclave ! Maudit ſoit le jour où elle eſt entrée chez moi. Emmenez-la, Monſieur, emmenez-la : emportez l'argent encore avec elle.

DONA HÉLÉNA.

Un inſtant. Je ne ſuis pas ſi fort au-deſſous de votre fils que vous le croyez, Monſieur : inſtruite du projet de vengeance que vous aviez formé contre lui, j'ai quitté mon rang, ma famille, mes amis pour venir jouer auprès de vous le rôle de cette Eſclave heureuſe deſtinée à conſerver à votre propre ſang votre ſucceſſion. Un de mes domeſtiques m'a vendue à vous : je me ſuis déguiſée au moyen de cette marque qui eſt volontaire comme vous le voyez. (*Elle l'ôte.*) Je me nomme Dona Héléna, je demeure près de Séville. Je ne fais pas de re-

proches à ce Cavalier qui prouvoit ſi évidemment que j'ai ſervi dans ſa maiſon; mais j'abandonne ſans regret votre fils à cette Dame à qui il eſt mieux dû qu'à moi. Je retourne me renfermer dans ma maiſon après avoir donné au monde un exemple rare, peut-être, de courage & de tendreſſe.

SÉRAPHINE.

Dans l'admiration où vous me jettez, Madame, je vous cede tous mes droits, ils vous appartiennent trop légitimement.

DOM FERNAND.

Surpris, confondu de tout ce que j'entends, il ne me reſte de voix que pour ordonner à mon fils d'embraſſer vos genoux, & pour exprimer le regret que j'ai de ne pouvoir mieux récompenſer tant de vertu, qu'en l'incorporant à ma famille.

FIN.

LE PRÉCEPTEUR SUPPOSÉ,

En Eſpagnol,

EL DOMINE LUCAS,

COMÉDIE

DE LOPES DE VÉGA CARPIO.

PERSONNAGES.

FULGENTIO, *Vieillard.*

LUCRECIA, *fille de Fulgentio.*

ISABELLE, *couſine de Lucrecia.*

FABRICIO.

ROSARDO.

FLORIANO.

ALBERTO.

DECIO, *Valet de Florencio.*

DORISTO, *Intendant de Fulgentio.*

LAVIENO.

NEBRO.

Un CORREGIDOR.

LE PRÉCEPTEUR SUPPOSÉ.

PREMIERE JOURNÉE

SCENE PREMIERE.

On ſort d'un combat de taureaux.

FABRICIO, ROSARDO, FULGENTIO, ISABELLE, LUCRECIA, *deux Pages avec des flambeaux allumés.*

FABRICIO.

VOILA une ſuperbe fête.

ROSARDO.

Le taureau s'eſt bien défendu.

ISABELLE.

J'en ſuis encore toute effrayée.

FABRICIO.

Que dites-vous de ce ſpectacle, Seigneur Fulgentio?

FULGENTIO.

Ah! Monſieur, c'étoit encore toute autre choſe dans mon jeune âge. J'ai vu la place bien autrement ornée; tout ceci n'eſt plus qu'un jeu d'enfans en comparaiſon.

ROSARDO.

Oh! oh! vous m'étonnez.

FULGENTIO.

Vous n'avez pas d'idée de la magnificence du vieux Duc.

FABRICIO.

La vieilleſſe l'a rendu moins ſenſible à ces ſortes de cérémonies.

FULGENTIO.

Comme tout dépérit! Avez-vous pris garde qu'il ne s'eſt pas montré un ſeul Cavalier d'apparence dans la place, ni une ſeule femme ſupportable aux fenêtres.

ROSARDO.

Je ne ſais ſi ce que vous dites des Cavaliers eſt un reproche tacite que vous voulez faire à Monſieur & à moi ; mais vous devriez être plus équitable envers Mademoiſelle votre fille & ſa couſine. Quant à nous, je n'ai pu me préſenter aux courſes, parce que mon cheval eſt boiteux, & l'amitié de Monſieur pour moi ne lui a pas permis de paroître à une cérémonie dont un accident m'excluoit ainſi.

FABRICIO.

J'avois mon équipage tout prêt, & je me ſuis montré avec aſſez d'honneur dans les autres occaſions, pour que l'on me pardonne d'avoir manqué celle-ci.

FULGENTIO.

Quoi ! pas une lance, pas un Cavalier ! fi, cela eſt honteux ; ſans cet Etranger qui a ſi bien combattu à pied, je ſortois.

ROSARDO.

Vous parlez de cet écolier de Salamanque (6).

(6) Ecolier ne veut pas dire un enfant.

FULGENTIO.

De lui-même.

LUCRECIA.

Qu'il eſt brave!

ROSARDO.

Il a l'air d'être encore plus inſolent; mais il n'étoit pas ſeul; il y avoit encore d'autres braves gens avec lui.

FULGENTIO.

C'eſt à eux ſeuls qu'on a l'obligation du peu d'agrément qu'a eu la fête; mais nous voilà chez nous; ſi vous ne voulez pas entrer, Meſſieurs, adieu.

FABRICIO.

Je vous ſouhaite le bon ſoir & ſans rancune, quoique vous nous ayez un peu maltraités.

Alors dans toute l'Europe, & aujourd'hui même encore en Eſpagne, les études duroient long-tems: à trente ans on portoit encore le nom d'écolier. Ce n'étoit pas aſſurément que l'on ſortît plus ſavant des Colleges; mais on y entroit plus tard & l'on y apprenoit beaucoup plus de choſes inutiles.

FULGENTIO.

Bonſoir donc..... Paſſez, vous autres.
(*Il fait rentrer Lucrecia & Iſabelle, & les ſuit.*)

SCENE II.

ROSARDO, FABRICIO.

ROSARDO.

Ce vieillard-là m'a couvert de confuſion avec ſes reproches.

FABRICIO.

Que j'ai porté d'envie à cet heureux écolier! Quels beaux coups d'épée il a donnés.

ROSARDO.

On ne peut pas s'en mieux tirer. C'eſt un maître homme.

FABRICIO.

Comment! rien ne tenoit devant lui. J'avoue que j'en ſuis furieuſement jaloux.

ROSARDO.

Pour moi j'en ſuis jaloux de toutes manieres.

FABRICIO.

Mais je ne ſuis pas ſans inquiétude. Il m'a paru que Lucrecia en faiſoit bien du cas.

ROSARDO.

Et Iſabelle : avez-vous vu avec quel feu elle faiſoit des vœux pour lui quand il approchoit de l'animal? J'ai encore le cœur tout rempli des mouvemens qu'y excitoit cette voix ſi intéreſſante. Ah! qu'il eſt aiſé d'être hardi avec de pareils encouragemens : ſi elle m'en avoit dit autant, j'aurois défié non pas un taureau, mais tous les tigres & tous les lions du monde.

FABRICIO.

Lucrecia n'étoit pas moins animée, ni moins ardente en ſa faveur. Ah! Roſardo que nous avons mal fait de ne pas entrer aux courſes?

ROSARDO.

N'apperçois-je pas ce fortuné mortel?

SCENE III.

FLORIANO & ALBERTO *richement habillés, mais en ſe cachant le viſage*, FABRICIO, ROSARDO.

FABRICIO.

A QUOI le reconnoiſſez-vous?

ROSARDO.

A ce manteau galonné que j'ai vu cent fois couvrir le taureau.

FABRICIO.

Voulez-vous eſſayer s'il ſera auſſi vaillant avec des hommes?

ROSARDO.

Le vainqueur d'un animal ſi fier peut-il redouter des hommes?

FABRICIO.

Une épée inſpire plus de crainte que des cornes. Mais, au reſte, puiſqu'il eſt étranger & qu'il part demain, nous ſerons bientôt en repos de ſon côté.

ROSARDO.

Avez-vous vu ſa figure ?

FABRICIO.

Il ſemble qu'il affecte de la cacher. Plus je l'examine & moins je le vois. Mais allons, que nous importe après tout de le connoître ? (*Ils s'en vont.*)

SCENE IV.

FLORIANO, ALBERTO.

ALBERTO.

Vous en êtes donc bien vivement frappé !

FLORIANO.

Je ſuis déja venu ici pluſieurs fois dans l'eſpérance de lui avouer ma paſſion; mais je n'ai jamais oſé haſarder de lui parler.

ALBERTO.

Et aujourd'hui, que comptez-vous faire ?

FLORIANO.

Je vois bien qu'il faudra m'en re-

nir à avoir tué un taureau, & à brûler dans le ſilence.

ALBERTO.

En vérité, voilà une étrange façon de faire l'amour. Quoi! vous vous en tiendrez à faire le boucher ſous les yeux de votre maîtreſſe? Eh morbleu! ſuffit-il d'être hardi à détacher un coup d'épée contre une pauvre bête qui ne vous a point fait de mal, tandis que vous tremblez d'aborder une beauté qui ne vous en veut sûrement pas?

FLORIANO.

Que voulez-vous, mon cher ami? je ne puis vaincre ma timidité; mais j'ai trouvé un moyen pour l'éluder. Allez, retournez à Salamanque, publiez-y que je ſuis à Madrid & que je dois revenir dans peu.

ALBERTO.

Je ne vous quitte point.

FLORIANO.

Il le faut. L'endroit eſt trop petit pour que nous puiſſions y demeurer tous deux ſans être connus, & mon projet a beſoin du plus grand myſtere.

ALBERTO.

Quel eſt ce projet?

FLORIANO.

Vous ſavez qu'il ſe répand ſouvent dans les environs de Salamanque, des écoliers mandians qui vont chercher dans la charité publique des reſſources pour achever leurs études (7).

ALBERTO.

Eh bien!

FLORIANO.

Je deviendrai l'un d'eux.

ALBERTO.

L'idée eſt belle; & que vous en promettez-vous?

---

(7) Ce trait n'eſt que trop réel. Rien ne ſurprend davantage en Eſpagne les étrangers capables de réfléchir. Les Villes où il y a des Univerſités ſont inondées de gueux qui viennent fiérement demander l'aumône en qualité de *pauvres étudians*. C'eſt un des plus grands vices de l'adminiſtration Eſpagnole, que la multiplicité des Colleges & le dégoût des travaux utiles qui en eſt le fruit. Les études en général ne ſont pas faites pour les pauvres: tout Royaume où on leur permet de s'y adonner, marche à ſa ruine.

FLORIANO.

Je trouverai moyen de la voir & de lui parler.

ALBERTO.

Et après.

FLORIANO.

Je ne ſais; je ferai ce que l'occaſion & l'amour me conſeilleront.

ALBERTO.

Et où trouverez-vous de quoi vous déguiſer ainſi?

FLORIANO.

Je prendrai les haillons de ce drôle qui nous ſert. Envoyez-le moi tout-à-l'heure ici.

ALBERTO.

Quoi! prétendez-vous le voler?

FLORIANO.

Oui, je m'accomoderai de ſa vieille ſoutanelle, de ſon manteau ras & de ſon chapeau déchiré. L'amour à qui ces dépouilles ſeront conſacrées, les ennoblira à mes yeux.

ALBERTO.

Je vais vous l'envoyer. (*Alberto entre dans la maiſon.*)

SCENE V.

FLORIANO, *ſeul.*

Cette Scène conſiſte toute entiere dans un ſonnet abſolument intraduiſible, dont le ſens eſt que ſi l'amour avoit perdu ſes fleches & l'enfer ſes flammes, les unes & les autres ſe trouveroient dans le cœur de cet amant: que ſes larmes pourroient ſuppléer aux eaux de la mer, ſes ſoupirs à l'air qui ſoutient les oiſeaux, & ſon déſeſpoir au venin de tous les ſerpens du monde. Lopes de Véga eſt rempli de ces ridicules morceaux: Calderon eſt bien plus ſage, & cependant Lopes de Véga paſſe en Eſpagne même pour un homme très-ſupérieur à Calderon. C'eſt ainſi que parmi nous tant de gens ont cru Corneille bien préférable à Racine, & que de nos jours même les eſprits de cette claſſe héſitent à mettre l'Auteur de Zaïre au rang qui lui appartient parmi les Auteurs tragiques.

SCENE VI.

FLORIANO, DECIO.

DECIO.

VOYEZ la belle heure pour faire ſortir un pauvre étranger.

FLORIANO.

Il faut lui faire peur.

DECIO.

Celui qui m'envoie eſt un maître fou; mais je le ſuis encore bien davantage, moi, de lui obéir. A qui demander le chemin à l'heure qu'il eſt? Il n'y a pas un homme debout ſur la terre, ni une étoile au ciel. Ahi, ahi, le moindre petit bruit me fait friſſonner; je meurs de peur. Ah! je ſuis perdu, j'apperçois quelqu'un : je ſuis mort.

FLORIANO.

Qui va là?

DECIO.

Je m'en doutois bien.

FLORIANO.

Qui va là ?

DECIO.

Un pauvre étudiant.

FLORIANO.

Un étudiant ! tant mieux.

DECIO.

Et de Salamanque encore, Monſieur.

FLORIANO.

Vous avez peur, je crois : là, là, raſſurez-vous & mettez votre chapeau ; le ſerein eſt dangereux.

DECIO.

Vous avez raiſon, en vérité.

FLORIANO.

De quel pays êtes-vous ?

DECIO.

De Compoſtelle.

FLORIANO.

Ah ! vous êtes Galicien (8).

---

(8) Il y a en Eſpagne ſur le compte des Galiciens, les mêmes préjugés qu'en France ſur celui des Normands, &c, des Manceaux, &c.

DECIO.

Cela eſt vrai.

FLORIANO.

Et qu'êtes-vous venu faire ici ?

DECIO.

Eh! je ſuis venu avec deux autres Bacheliers pour combattre des taureaux que nous avons vigoureuſement menés.

FLORIANO.

Vous êtes en condition, apparemment!

DECIO.

Oui; je ſers le plus vilain maître, le plus plat faquin qu'il y ait en Europe. Jugez-en par mon équipage.

FLORIANO.

A quoi vous occupe-t-il ?

DECIO.

A panſer une méchante roſſe, & à le ſervir à table.

FLORIANO.

Et où eſt-il votre maître ?

DECIO.

Ici.

FLORIANO.

Qu'y fait-il ?

DECIO.

Ma foi il y prépare de quoi faire mourir de chagrin ſon pauvre pere qui eſt déja vieux.

FLORIANO.

D'où eſt-il ?

DECIO.

De Madrid.

FLORIANO.

Eſt-il gentilhomme ?

DECIO.

Bon ! gentilhomme ! il eſt roturier comme moi, & à l'entendre il deſcend au moins du Cid.

FLORIANO.

Ah, ah, gredin, c'eſt donc ainſi que vous gagnez le pain & les gages que je vous donne.

DECIO.

Ah ! Monſieur, je ne vous reconnoiſſois pas : excuſez, c'eſt que je ſuis ivre.

FLORIANO.

Ceci te fera cuver ton vin. (*Il le bat.*)

DECIO.

Par pitié.....

FLORIANO.

Vîte, quitte-moi ce manteau.

DECIO.

Qu'à cela ne tienne.

FLORIANO.

Et cette ſoutanelle & ce chapeau.

DECIO.

Mais cela devient ſérieux.

FLORIANO.

Tôt donc.

DECIO.

Je vois ce que c'eſt : vous voulez me voir tout nud ; votre volonté ſoit faite.

FLORIANO.

Bon ! va-t-en à préſent.

DECIO.

Me voilà bien habillé.

SCENE VII.

FLORIANO, *ſeul.*

VOILA qui va bien. C'eſt donc là mon paſſe-port pour m'approcher de la beauté divine qui a pris ſur mon cœur un ſi grand empire. D'autres, pour ſe préſenter à leurs maîtreſſes, ne ſe croyent jamais aſſez élégamment parés. Moi, pour parvenir à voir la mienne, il faut que je me déguiſe ſous ces haillons. Qu'importe après tout ſi je réuſſis, & ſi cet extérieur de la miſere peut me conduire à la félicité?

(*Il s'habille & s'en va.*)

SCENE VIII.

ISABELLE, LUCRECIA.

LUCRECIA.

EH bien! l'avez-vous vu à votre aiſe?

ISABELLE.

Je n'ai pu m'en laſſer.

LUCRECIA.

Ne vous auroit-il pas inſpiré un peu d'amour?

ISABELLE.

A moi!

LUCRECIA.

Et à qui donc?

ISABELLE.

Il m'a paru bien, & voilà tout.

LUCRECIA.

Et à moi de même, car j'ai des yeux auſſi.

ISABELLE.

Si je voulois me l'attacher, rien ne ſeroit ſi aiſé. Je ſais déja qu'il demeure à Salamanque.

LUCRECIA.

Bon! vous ne penſez pas à cela. Vous êtes liée à Roſardo.

ISABELLE.

Liée! & comment?

LUCRECIA.

Mon pere lui a permis de vous voir comme un homme qui devoit être bientôt votre mari. Le contrat eſt prêt, vous ne pouvez pas reculer.

ISABELLE.

Vous plaiſantez. Sachez qu'il ne tient qu'à moi de tout renverſer d'un mot.

LUCRECIA.

Vous ne voudriez pas donner cette marque de légéreté?

ISABELLE.

Vous prenez un bien grand intérêt à ma conſtance. Ne ſongeriez-vous pas pour vous-même à cet étranger?

LUCRECIA.

Moi! d'où vous vient cette idée? Tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'il s'appelle Floriano, qu'il a une force & une adreſſe incomparables : mais du reſte, eſt-ce que je me ſoucie de lui?

Il va partir, s'il n'eſt déja parti. Nous ne le reverrons plus.

ISABELLE.

Tout cela me donne de l'inquiétude, ma couſine. En nous diſſimulant l'une à l'autre nos ſentimens, nous finirons par nous trouver rivales. Mais je vois votre pere.

SCENE IX.

ISABELLE, LUCRECIA, FULGENTIO.

FULGENTIO, *parlant à quelqu'un dehors.*

LAISSEZ-MOI faire : je ſais comment cela ſe mene. Ma niece.....

ISABELLE.

Mon oncle.....

FULGENTIO.

C'eſt vous à qui je voulois parler.

ISABELLE.

Je ſuis prête à vous écouter.

FULGENTIO.

Il ſe préſente une occaſion favorable pour vous établir, & en ce moment je ne balance pas à vous préférer à ma propre fille.

ISABELLE.

Je reconnois à ce procédé la nobleſſe de votre cœur.

FULGENTIO.

Roſardo que vous connoiſſez..... (*On frappe.*) Qui eſt là..... Roſardo, donc, qui eſt un homme riche & de bonne famille..... (*On frappe.*) N'y a-t-il perſonne pour répondre à la porte?..... Roſardo vous demande en mariage, &.....

SCENE X.

ISABELLE, LUCRECIA, FULGENTIO, FLORIANO, *déguiſé comme on l'a vu.*

FLORIANO.

N'y a-t-il perſonne qui ait compaſſion d'un pauvre étudiant?

FULGENTIO.

Entrez, mon ami: que ſouhaitez-vous?

FLORIANO.

Quelques ſecours, Monſieur, pour....

FULGENTIO.

Volontiers, on va vous donner du pain. (*A Lucrecia.*) Entrez, vous, là-dedans pour lui chercher du pain; il auroit pu prendre mieux ſon tems.

UN LAQUAIS.

Roſardo, Monſieur, qui eſt dans le jardin & qui vous demande.

FULGENTIO.

Qu'il monte. (*A Iſabelle.*) Vous

voyez quelle vivacité il met dans ſes recherches ; je vais vous l'amener. (*Il ſort.*)

ISABELLE.

Le cruel homme ! Que vais-je devenir ? (*Elle ſort.*)

SCENE XI.

LUCRECIA, FLORIANO.

LUCRECIA, *qui revient.*

TENEZ, l'ami.

FLORIANO.

Madame.....

LUCRECIA.

Approchez.

FLORIANO.

Excuſez ma lenteur.

LUCRECIA.

Etes-vous malade ?

FLORIANO.

A la mort.

LUCRECIA.

Il n'y paroît pas à votre viſage.

FLORIANO.

Mon mal eſt tout en dedans.

LUCRECIA.

Prenez. (*Elle lui donne du pain.*)

FLORIANO.

De votre main il aura cent fois plus de ſaveur.

LUCRECIA.

Etes-vous arrivé hier de Salamanque?

FLORIANO.

Oui ; mais mon mal ne m'a pas permis de jouir de la fête.

LUCRECIA.

Et quel eſt donc votre mal?

FLORIANO.

C'eſt une chaleur exceſſive.

LUCRECIA.

Ou? au foie?

FLORIANO.

Aux environs.

LUCRECIA.

N'y a-t-il pas de remede?

FLORIANO.

Pardonnez-moi.

LUCRECIA.

Que ne vous guériſſez-vous donc?

FLORIANO.

J'y tâche auſſi.

LUCRECIA.

Il faut voir le Médecin.

FLORIANO.

C'eſt ce que je fais, & je me ſens déja mieux.

LUCRECIA.

Voilà un écolier de bonne mine. Vous me paroiſſez un honnête homme.

FLORIANO.

Vous me faites bien de la grace: mais ſi pour vous plaire il ne falloit qu'avoir une grande envie de réuſſir, je me ſens ce qu'il faut pour cela. En quoi pourrois-je vous être utile?

LUCRECIA.

A moi! mais à rien, je penſe.

FLORIANO.

J'ai bien des ſecrets dont quelques-uns pourroient ne pas vous être indif-

férent. N'avez-vous pas quelquefois quelques petites infirmités ?

LUCRECIA.

Il me prend quelquefois des maux de dents assez violens.

FLORIANO.

Dieu soit loué, j'ai de quoi vous soulager. Prenez-moi ce papier, vous y trouverez une priere efficace ; il n'y a point de douleur qu'elle n'emporte. (*A part.*) O amour! sois favorable à mon stratagême.

LUCRECIA.

Mais il me vient une idée ; puisque vous êtes malade, ne nous quittez pas encore ; vous vivrez ici ; mon pere est plein de charité ; je lui parlerai & vous pourrez vous rétablir auprès de nous (9).

---

(9) Dans l'original c'est Floriano qui propose à Lucrecia de le garder, & cela sous prétexte, dit-il, d'apprendre à écrire à cette fille qui ne le sait pas. Cependant à la fin de la piece il se trouve qu'avant que d'avoir connu Floriano elle a écrit à Fabricio deux lettres qui aident même au dénouement. Cette inconséquence est révoltante & j'ai cru pouvoir la corriger.

FLORIANO.

Comment pourrai-je payer tant de bontés!

LUCRECIA.

Comment vous appellez-vous?

FLORIANO.

Lucas.

LUCRECIA.

Eh bien, Lucas, entrez là-dedans, je vais travailler à vous y assurer un logement.

FLORIANO.

Tout me réussit au-delà de mes vœux. (*Il entre.*)

SCENE XII.

LUCRECIA, *seule.*

Ce garçon-là a quelque chose d'intéressant dans la physionomie : ses yeux semblent même parler tout autrement que sa bouche. Je ne sais, il y a là-dessous quelque chose de singulier. Peut-être ce billet m'éclaircira-t-il. Voyons sa priere. (*Elle lit.*)

« J'oſe à peine, adorable Lucrecia, » vous découvrir mes ſentimens. Ma » maladie eſt mortelle ſi vous ne con- » ſentez à y apporter remede, & » quelque indigne que je ſois de vos » bontés, je vais mourir ſi vous ne » m'en honorez pas. Je me nomme » Floriano; c'eſt pour vous ſeule que » j'ai ſi ſouvent expoſé ma vie dans » les courſes auxquelles vous avez » aſſiſté : elle ne commencera à m'être » précieuſe que du moment où vous » paroîtrez en faire quelque cas. Mon » ſort dépend de vous. Puiſſe le Ciel » vous inſpirer des ſentimens de dou- » ceur en faveur du plus humble & du » plus fidele de vos adorateurs ».

Voilà une admirable recette contre le mal de dent : je ne puis pourtant lui ſavoir mauvais gré de cette ruſe. Entrons & allons méditer ſur la réponſe que je dois lui faire. Mais j'apperçois mon pere.

SCENE XIII.

FULGENTIO, ROSARDO, LUCRECIA.

ROSARDO.

Ces retards, Monsieur, commencent à me fatiguer. Il est singulier que je trouve tant d'irrésolution après tant de patience.

FULGENTIO.

Vous avez tort. Vous savez qu'elle vous aime; mais toutes les femmes sont comme cela: elles hésitent à l'approche de l'instant décisif; elles semblent éviter ce qu'au fond du cœur elles desirent le plus.

ROSARDO.

Vous tâchez envain de me rassurer. C'est du mépris, & non pas de l'incertitude que me montre Isabelle.

FULGENTIO.

Ce n'est pas de moi que vous auriez à vous plaindre quand même cela

feroit vrai. Je ne diſpoſe pas de ſon cœur. Mais au reſte pour vous faire voir que je ne ſuis pas complice de ſon inconſtance, ſi elle perſiſte dans ſes refus, je vous offre Lucrecia ma fille qui, je crois, la vaut bien à tous égards.

ROSARDO.

Parlez-vous ſérieuſement?

FULGENTIO.

Il ne tient qu'à vous de vous en convaincre. Donnez moi votre parole & la mienne eſt à vous.

ROSARDO.

Je l'accepte avec autant de tranſport que de reconnoiſſance. (*A part.*) Une choſe ſeulement m'embarraſſe, c'eſt manquer à Fabricio. Mais après tout, à quoi vais je penſer? Chacun en ce monde n'eſt-il pas pour ſoi? Quelle eſt la délicateſſe à l'épreuve d'une iolie femme, & de trente mille ducats? (*Haut.*) Touchez-là, Monſieur, & tout eſt dit.

LUCRECIA.

Ciel! qu'entends-je?

FULGENTIO.

Vous ne vous plaindrez plus de

moi, puiſque j'acquitte à mes dépens une dette qui m'eſt étrangere.

ROSARDO.

Vous la payez même avec uſure. Charmante Lucrecia, notre union.....

LUCRECIA.

Elle n'eſt pas encore ratifiée, Monſieur; modérez-vous.

FULGENTIO.

Eh! plait-il? N'avez-vous pas entendu que c'étoit ma volonté?

LUCRECIA.

Oui, mon pere, j'ai tout entendu; mais je ſais auſſi que la main de Monſieur étoit réſervée à Iſabelle; elle y compte, & ſon cœur s'eſt livré à des ſentimens qui lui font chérir cette alliance. Permettez que je ne conſente à remplir ſa place que quand je ſerai bien aſſurée qu'elle y renonce.

FULGENTIO.

Elle a raiſon au fond.

ROSARDO.

Je l'avoue; mais Iſabelle ne nous dédira pas.

LUCRECIA.

Je veux en être convaincue.

ROSARDO.

Allons donc la faire expliquer.

FULGENTIO.

Allons. (*Rosardo s'en va, Lucrecia arrête Fulgentio.*)

SCENE XIV.

LUCRECIA, FULGENTIO.

LUCRECIA.

MON pere, un moment.

FULGENTIO.

Que me veux-tu?

LUCRECIA.

Des filles de mon rang ne peuvent être trop inſtruites. Il y a ici ce pauvre écolier d'hier qui s'offre à m'enſeigner bien des choſes. Il eſt malade : voulez-vous qu'on l'arrête ici quelque tems? & tandis que ſa ſanté ſe rétablira, je tâcherai de profiter de ſes leçons.

FULGENTIO.

A la bonne heure, qu'on lui donne une chambre.

LUCRECIA.

Ne trouverez-vous pas mauvais qu'il vienne quelquefois dans la mienne ?

FULGENTIO.

Non, s'il peut t'être utile. (*Il s'en va.*)

SCENE XV.

LUCRECIA, FLORIANO.

LUCRECIA.

VOILA déja un grand point de gagné : mais comment dois-je l'annoncer à notre homme ?

FLORIANO.

Je viens, Madame, avec la plus cruelle inquiétude ſavoir ce que vous avez fait. Dois-je partir ou reſter ?

LUCRECIA.

Hélas ! mon pauvre Lucas, il y a de mauvaiſes nouvelles.

FLORIANO.

Vous me déchirez le cœur.

LUCRECIA.

Je ne ſouffre pas moins que vous.

FLORIANO.

Ma priere eſt-elle rejettée?

LUCRECIA.

Non : j'ai éprouvé en la liſant un ſoulagement que je ne puis exprimer. Ah! mon cher Floriano, avant que vous vous fuſſiez préſenté ici, mon cœur étoit à vous. Mais qu'y gagnerons nous? Mon pere prétend m'obliger à épouſer Roſardo.

FLORIANO.

Qu'entends-je?

LUCRECIA.

Ce qui n'eſt que trop vrai.

FLORIANO.

Et quel parti prenez-vous?

LUCRECIA.

Celui de réſiſter juſqu'à la mort.

FLORIANO.

Hélas! ma chere Lucrecia, à quoi aboutira votre réſiſtance? Une fille peut elle éluder les ordres d'un pere impérieux?

LUCRECIA.

Dût-il m'en coûter la vie, je vous ferai fidele.

FLORIANO.

Quel homme eſt-ce que ce Roſardo?

LUCRECIA.

Un gentilhomme aſſez eſtimé.

FLORIANO.

Eſt-il aimable?

LUCRECIA.

Oui.

FLORIANO.

Eh bien, Madame, épouſez-le. Oubliez ce malheureux inconnu qui a oſé lever les yeux ſur vous & qui ne peut vous offrir qu'un cœur plein d'amour au lieu des douceurs que vous trouverez dans une autre alliance. J'en mourrai; mais qu'importe? Qui ſuis-je pour eſpérer qu'en ma faveur vous vous brouillerez avec votre famille, avec vos connoiſſances? Non, épouſez-le, & que je ſois ſeul infortuné.

LUCRECIA.

Que dites-vous? apprenez à me

connoître. Ma vie ou ma mort dépendent du ſuccès de votre amour. En continuant de parler comme vous le faites, vous m'indiſpoſeriez plus contre Floriano, que vous ne me réconcilierez avec ſon rival.

FLORIANO, *en lui prenant la main.*

Comment ai-je pu mériter un ſi grand bonheur?

LUCRECIA.

Jouiſſez-en; je ne demande point de vous d'autre reconnoiſſance.

SECONDE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LUCRECIA.

ISABELLE.

Nous voila ſeules, ma couſine, voyons, recommencez-moi un peu votre fable.

LUCRECIA.

Ma fable!

ISABELLE.

Quoi! ce n'eſt pas une allégorie?

LUCRECIA

Quelle idée avez-vous?

ISABELLE.

Oui, une allégorie.

LUCRECIA.

Et qui eſt-ce qui vous fait penſer ainſi?

ISABELLE.

Comme si je ne voyois pas que c'est un détour délicat que vous avez pris pour me faire entendre que Floriano étoit ici, & qu'il venoit me demander en mariage à votre pere.

LUCRECIA.

Ecoutez, ma cousine, je ne l'ai point vu; mais on m'a dit qu'il étoit ici avec un bel équipage, & qu'il vouloit en effet vous obtenir pour femme de mon pere.

ISABELLE.

Est-il possible?

LUCRECIA.

Rien n'est si vrai.

ISABELLE.

Et qu'a répondu mon oncle?

LUCRECIA.

Que malheureusement vous étiez engagée ailleurs.....

ISABELLE.

Comment?

LUCRECIA.

Oui, qu'il en avoit un très-grand chagrin.....

ISABELLE.

Eh mais, mon Dieu, c'eſt moi que cette réponſe chagrine.

LUCRECIA.

Au reſte, pour le conſoler, il lui a offert ma main.

ISABELLE.

Et l'a-t-il acceptée.

LUCRECIA.

Quand il conſentiroit à cet échange, croyez-vous que je m'y prêtaſſe ? (*Bas.*) Je t'attraperai, ma chere couſine.

ISABELLE.

Vous m'aimez trop pour me cauſer cette douleur.

LUCRECIA.

C'eſt mon pere qui convoite la bonne mine & le bien de Floriano. Mais pour moi je ſuis fidele à Fabricio; rien ne peut m'en détacher. C'eſt par cette raiſon que je viens vous avertir d'un tour que l'on prétend vous jouer & à Floriano auſſi, pour le dégoûter de vous.

ISABELLE.

Et quel tour, ma bonne amie?

LUCRECIA.

Mon pere va ſe rendre ici avec Roſardo : il vous demandera ſi vous voulez vous marier avec ce dernier : Floriano ſera dans la chambre voiſine, prévenu que c'eſt de ſon propre mariage que l'on doit vous parler ; de ſorte que ſi vous dites à Roſardo que vous ne voulez pas de lui, Floriano ne manquera pas de s'appliquer votre refus. On ſe flatte par-là de le ramener à moi.

ISABELLE.

Oh ! laiſſez-moi faire. Je répondrai oui aux propoſitions de Roſardo ſi intelligiblement, qu'on ne pourra pas s'y méprendre.

LUCRECIA.

Vous n'avez pas d'autre moyen pour épouſer ce que vous aimez. (*A part.*) Il faut me défaire de cette rivale.

ISABELLE.

Je ne ſais comment reconnoître un ſi grand ſervice ?

LUCRECIA.

En vous obligeant, croyez que je m'oblige moi-même. Les voilà, ſongez que Floriano vous écoute.

ISABELLE.

Soyez sûre qu'il n'y aura pas d'équivoque. Vous allez voir s'il pourra croire que je le refuse.

SCENE II.

ISABELLE, LUCRECIA, FULGENTIO, ROSARDO.

FULGENTIO.

Je ne puis encore en revenir. Comment! elle vous manque ainsi de parole?

ROSARDO.

Le vent a tout emporté. La voilà; demandez-le lui à elle-même.

FULGENTIO.

Isabelle, est-il vrai que vous refusez de tenir à Monsieur les promesses qui lui ont été faites?

ISABELLE.

Et quel intérêt, s'il vous plaît, y prenez-vous?

FULGENTIO.

FULGENTIO.

C'eſt que ſi cela eſt vrai, je lui donnerai ma fille, moi.

ISABELLE.

Vous pouvez vous en diſpenſer, Monſieur; je ſuis prête à l'épouſer.

FULGENTIO.

Comment! vous étiez donc bien mal inſtruit, vous?

LUCRECIA, *à part.*

Bon! les choſes tournent à merveilles.

ISABELLE.

On n'a pas toujours la même idée: il fait tantôt beau, tantôt laid: ce que l'on aime aujourd'hui, déplaira demain; & ce qui ennuie un jour peut amuſer l'autre. J'ai réfléchi ſur les propoſitions de Monſieur; je trouve qu'elles me font honneur, & je n'ai garde de m'y refuſer.

FULGENTIO.

Voyez-moi ce que c'eſt que les femmes.

ROSARDO.

C'eſt tout de bon, Mademoiſelle, que vous le voulez?

ISABELLE.

Ah! mon Dieu, oui tout de bon.

ROSARDO.

Vous dérangez tous nos projets.

ISABELLE.

Je ne fais que les rétablir, au contraire.

ROSARDO.

Vous consentez donc à devenir ma femme?

ISABELLE, *haut.*

Et oui, Monsieur, oui, pour la troisieme fois oui.

ROSARDO.

Elle y est déterminée. (*A part.*) J'y perds trente mille ducats : mais qu'y faire, il n'y a pas moyen de reculer.

FULGENTIO.

En vérité, ce n'étoit pas la peine de faire tant la dédaigneuse pour finir par vous résoudre à tout accepter.

ISABELLE.

Je sais ce que je fais, Monsieur, & croyez que ce n'est pas moi qui ai à me reprocher ici le plus d'imprudence. Adieu. (*Elle s'en va.*)

SCENE III.

FULGENTIO, ROSARDO, LUCRECIA.

FULGENTIO.

EH bien! qu'en dites-vous?

ROSARDO.

Elle s'eſt démaſquée à la fin. Il faut bien me réſoudre à ce qu'elle exige.

FULGENTIO.

Allons, tout eſt dit. Il n'y a plus qu'à dreſſer le contrat; je vais faire avertir le Notaire. (*Il s'en va.*)

ROSARDO.

Mademoiſelle, je ne puis vous être bon à rien; je vous ſouhaite le bon ſoir.

LUCRECIA, *à part.*

Tout a reuſſi à merveille. Voilà Iſabelle liée avec Roſardo : elle ne peut plus me diſputer mon cher Floriano. Le voici, il faut lui apprendre le ſuccès de ſes conſeils.

SCENE IV.

LUCRECIA, FLORIANO.

FLORIANO.

Eh bien!

LUCRECIA.

Tout va au mieux.

FLORIANO.

Mon bonheur eſt-il aſſuré?

LUCRECIA.

Ils ſont ſortis pour aller faire dreſſer le contrat d'Iſabelle. Mais ſavez-vous que je ne ſuis pas ſans inquiétude? Elle eſt bien jolie..... &

FLORIANO.

Quelle injuſte défiance! Charmante Lucrecia, vous nous faites affront à tous deux.

LUCRECIA.

Plaiſe au Ciel que vous diſiez vrai!

FLORIANO.

En pouvez-vous douter? Mais au

lieu de nous abandonner ainſi à des ſoupçons injurieux, occupons-nous de quelque choſe de plus agréable & de plus utile. Vous m'avez dit tantôt que vous étiez mécontente de votre écriture. Je me ſuis engagé à vous donner des leçons : travaillons-y tandis que nous ſommes ſeuls.

LUCRECIA.

Volontiers. (*Elle va prendre du papier, des plumes & de l'encre.*)

FLORIANO.

Voyons ; écrivez quelque choſe.

LUCRECIA.

Qu'écrirai-je ?

FLORIANO.

Le mot qui vous ſera le plus agréable.

LUCRECIA.

J'aurai bientôt choiſi. (*Elle écrit.*)

FLORIANO, *épellant derriere elle à meſure qu'elle écrit.*

F. l. o. r. i. a. n. o. (10) (*Il lui baiſe*

(10) Cette ſcene n'eſt pas tout-à-fait ainſi dans l'Eſpagnol ; mais les changemens que j'y ai faits étoient, je crois, néceſſaires pour la rendre ſupportable.

la main.) Vous mettez le comble à mon bonheur. Il eſt bien doux pour moi que ce mot ſoit le premier que votre cœur ait préſenté à votre main. Mais pour remplir mes fonctions de maître, il faut que je vous apprenne à en peindre d'autres. Permettez-moi de vous conduire le bras?

LUCRECIA.

Puiſque vous êtes le maître, il faut bien que vous faſſiez tout ce qui eſt de ſon devoir.

FLORIANO.

Voulez-vous écrire votre nom?

LUCRECIA.

Vous voulez vous acquitter! j'y conſens. (*Il lui mene la main & lui fait écrire ſon nom en nommant chaque lettre: L. u. c. r. e. c. i. a. F. u. l. g. e. n. t. i. a.*

LUCRECIA.

Je ne me fatiguerois pas à écrire ainſi. Mais on vient, cachons ce badinage.

FLORIANO.

Donnez-moi ce papier au nom de mon amour. Ne m'enviez pas le plaiſir de poſſéder les caracteres que votre main vient de tracer ſous la direction de la mienne.

SCENE V.

LUCRECIA, FLORIANO, FULGENTIO, ROSARDO, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

J'ENTENDS; vous êtes ſon tuteur.

FULGENTIO.

C'eſt cela même. Dreſſez bien le contrat : nous prendrons ici des témoins pour le ſigner. En voilà déja un; c'eſt Lucas le Précepteur de ma fille. Holà! Lucas.

FLORIANO.

Monſieur.

FULGENTIO.

Ne conſentez-vous pas à ſigner au mariage de ma niece?

LUCAS.

Je n'ai rien à vous refuſer.

FULGENTIO, *à Lucrecia.*

Allez la chercher, vous.

LUCRECIA.

J'y vais (*Elle ſort.*)

LE NOTAIRE.

Il nous faut encore un témoin.

FULGENTIO.

On le trouvera. (*A Floriano.*) Allez nous chercher mon Intendant. (*Floriano ſort.*)

SCENE VI.

Les mêmes, ISABELLE, *conduite par Lucrecia.*

ISABELLE, *à Lucrecia.*

QUOI! me marier avec Roſardo! & qui donc a fait ce bel arrangement?

LUCRECIA.

Et n'eſt-ce pas vous-même qui l'avez exigé?

ISABELLE, *bas à Lucrecia.*

Oui : mais vous ſavez dans quelle intention. Je ne veux point de cet homme-là.

ROSARDO.

La voilà.

ISABELLE.

Je viens ſavoir ce que l'on me veut ici.

FULGENTIO.

Terminer votre mariage. Vous êtes préſens tous deux ; il n'y a plus qu'à ſigner.

ISABELLE.

Comment ! Eh qui vous a dit que je penſe à épouſer monſieur, quand je ſuis engagée avec Floriano ?

ROSARDO.

En voilà bien d'une autre.

FULGENTIO.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

ROSARDO.

La tête lui tourne.

FULGENTIO.

Et qui eſt ce Floriano ?

ISABELLE.

L'écolier. Vous paroiſſez tout ſurpris. Vous croyez que je ne vous ai pas deviné, que je n'ai pas ſu qu'il étoit tantôt caché dans le voiſinage de la chambre où nous parlions. Vous penſiez mon cher & ruſé tuteur le

conſerver pour ma couſine : mais ſachez qu'elle le refuſeroit quand il n'y en auroit pas d'autre motif que mon amour pour lui. Nous ſommes mariés.

LE NOTAIRE

Voilà un contrat & des nôces bien haſardées. Pourquoi diable m'appeller ſi l'on nous a prévenus ?

FULGENTIO.

Entendons nous, ma niece. Ne m'avez-vous pas dit tout-à-l'heure, ici même, que vous vouliez épouſer Monſieur ?

ISABELLE.

J'oppoſois alors la ruſe à la ruſe. Floriano étoit caché près d'ici : c'étoit à lui, à lui ſeul que je donnois ma parole & que j'engageois mon cœur.

FULGENTIO.

Elle eſt folle.

ROSARDO.

Cela doit-il durer long-tems, Mademoiſelle ; & me croyez-vous fait pour vous ſervir de jouet ?

FULGENTIO.

Lucrecia, elle a perdu l'eſprit.

LUCRECIA.

Je crois qu'il en eſt quelque choſe. Je la vois accablée de triſteſſe & de vapeurs depuis qu'il eſt queſtion de la marier.

FULGENTIO.

Monſieur, faites encore une tentative : je n'y conçois rien.

ROSARDO.

Charmante Iſabelle, avez-vous oublié les douces paroles par leſquelles vous m'avez donné la certitude de mon bonheur ?

ISABELLE.

Encore une fois, Monſieur, je ſuis mariée.

ROSARDO.

A qui ?

ISABELLE.

A Floriano.

ROSARDO.

Je m'y perds.

FULGENTIO.

Elle nous fera auſſi tourner la cervelle à tous.

SCENE VII.

Les mêmes, FLORIANO, DORISTO.

FLORIANO.

VOILA les témoins néceſſaires.

LE NOTAIRE.

Oui, c'eſt bien de cela qu'il s'agit. Monſieur, votre niece eſt folle, faites-la guérir & puis nous verrons à la marier.

FULGENTIO.

Vous avez raiſon. Mais en attendant, je ne prétends pas être tout-à-fait dupe, ni que Monſieur le ſoit. Nos témoins vont nous ſervir & vous auſſi. (*Au Notaire.*) Roſardo, Lucrecia eſt à vous (*A Lucrecia.*) Donnez votre main.

LUCRECIA.

Que dites-vous, mon pere?

FULGENTIO.

Donnez.

LUCRECIA.

Comment! Eſt ce donc à moi à pâtir des ſottiſes d'autrui?

FULGENTIO.

Je ſuis bien las de tant de réſiſtance. Donnez, vous dis-je, ou vive-dieu je vous.....

FLORIANO.

Ah! Monſieur, n'achevez pas.

FULGENTIO.

Et pourquoi n'acheverois-je pas? Je ſuis pere, peut-être, & je veux être obéi.

LUCRECIA.

J'embraſſe vos genoux : par pitié.....

FULGENTIO.

Cela ſera; vous épouſerez Monſieur. Vous, Lucas, & vous Doriſto, vous ſervirez de témoins.

FLORIANO.

Pour moi, Monſieur, je ne puis me prêter à un mariage forcé comme celui-là; c'eſt aller contre la loi de Dieu.....

FULGENTIO.

Et qui vous dit de mettre ici votre

nez, faquin? Eſt-ce-là la reconnoiſſance que vous me marquez de mes bontés.

FLORIANO.

Monſieur, je ne vous ai point manqué.

FULGENTIO.

Et que fais-tu donc bourreau?

FLORIANO.

J'ai étudié; je connois les loix : je vois que ce qui ſe paſſe ici y eſt contraire. En galant homme, en bon chrétien, je ſuis obligé de vous en avertir. Quand vous devriez me tuer, je ne changerois pas de langage.

ROSARDO.

Mais, mon ami Lucas, je voudrois bien ſavoir de quoi vous vous mêlez?

FLORIANO.

Je ſoutiens ici le droit canon.

DORISTO.

Ce jeune homme parle en bon chrétien. Je ſuis d'avis de remettre la nôce.

FULGENTIO.

Taiſez-vous, inſolent. Croyez-vous

que je céderai à des impertinences de cette nature. Çà, la main, & ſur le champ.

FLORIANO.

Eh bien, Meſſieurs, ſachez que vous allez vous rendre complice d'un crime (11). Elle eſt mariée; elle a aujourd'hui épouſé Floriano.

FULGENTIO.

Encore Floriano! mais ſur quelle herbe ont-ils donc marché?

LE NOTAIRE.

Ma foi, & futurs & témoins, il faudroit tout lier.

LUCRECIA, *à part.*

L'occaſion eſt favorable pour me faire croire folle auſſi. (*Haut.*) Et qui vous a donc dit que vous étiez mariée avec Floriano?

ISABELLE.

Vous-même.

LUCRECIA.

Moi!

ISABELLE.

Oui.

---

(11) Le texte dit *heregia*

LUCRECIA.

L'idée eſt bonne. Et comment aurois-je pu vous le dire, puiſque c'eſt avec moi qu'il eſt marié ?

FULGENTIO.

Voilà de quoi m'achever.

FLORIANO.

Oui, & j'en ſuis témoin.

FULGENTIO.

Il faut éclaircir ce que c'eſt que tous ces maris-là.

ROSARDO.

Vous ne me direz pas ce que tout cela veut dire ?

FULGENTIO.

Il faut qu'on les ait enſorcelés.

ROSARDO.

Ce ne peut pas être autre choſe.

ISABELLE.

Il eſt bien ſingulier qu'ils me traitent de folle ; mais c'eſt à eux que la tête a tourné.

FULGENTIO.

Entrez là-dedans toutes deux.

ISABELLE.

Vous aurez beau faire pour ima-

giner des ruſes encore plus adroites, je vous en avertis, Floriano eſt mon époux.

LUCRECIA.

Floriano ! n'en croyez rien, c'eſt moi qu'il a épouſée.

FLORIANO.

Pour moi je ſuis prêt à le certifier.

ROSARDO.

Voilà trois têtes bien accommodées.

FULGENTIO.

Il faut les faire traiter.

LE NOTAIRE.

Quand ils ſeront guéris, faites-moi avertir, & nous procéderons au contrat.

SCENE VIII.

ROSARDO, *ſeul.*

IL faut avouer que ma deſtinée a quelque choſe de bien ſingulier. D'autres reſtent célibataires, parce qu'ils éloignent tous les partis qui leur conviennent; moi qui n'en refuſe aucun,

je ne puis réuſſir à en obtenir un ſeul. Je vais d'Iſabelle à Lucrecia, de Lucrecia à Iſabelle. Je crois être ſucceſſivement ſûr de l'une & de l'autre, & toutes deux m'échappent. Que faire & à quoi me réſoudre?

SCENE IX.

ROSARDO, FABRICIO.

FABRICIO.

Il n'y a plus de fonds à faire ſur l'amitié. Trahi par un perfide, je n'ai plus d'autre deſir que celui de me venger : mais n'apperçois-je pas le traître, ce Roſardo qui n'a pas rougi de m'enlever ma maîtreſſe? Il s'offre à propos. Ne différons pas un inſtant à ſatisfaire mon reſſentiment. Que faites-vous ici? Venez-vous y conſommer votre perfidie & mon outrage? Ingrat ami! tu ne jouiras point du tort que tu m'as fait; tu m'enleves Lucrecia, mais je ſaurai troubler ton bonheur, & ni toi ni la parjure qui ſe prête à tes deſirs, ne vous applau-

direz de mes regrets. Défends-toi. (*Il met l'épée à la main.*)

ROSARDO.

Des propos ſi durs mériteroient une réponſe du même genre ; & il faudra bien en venir là ſi vous perſiſtez à m'inſulter ; mais ma tendre amitié ſouffre de vous voir abuſé. Avant que de recourir au dernier remede, elle veut bien eſſayer de vous guérir par des moyens plus doux. Sachez, Fabricio, que je n'ai point recherché Lucrecia, que je ne l'aime point, que je ne vous l'enleve point. Si j'ai paru me prêter au projet de l'épouſer, c'eſt malgré moi...

FABRICIO.

C'en eſt aſſez : défends-toi.

ROSARDO.

Prenez garde, vous vous en repentirez quand il ne ſera plus tems.

FABRICIO.

Au fait, lâche, & moins de paroles. (*Ils ſe battent.*)

SCENE X.

ROSARDO, FABRICIO, FULGENTIO, FLORIANO, DORISTO.

FULGENTIO.

COMMENT ! des épées à ma porte !

FLORIANO.

Et vîte : deux Cavaliers qui ſe battent.

FULGENTIO.

Arrêtez, Meſſieurs.

FABRICIO.

Il le faut bien, dans un endroit comme celui-ci. Je vous attends ailleurs, ſi vous oſez vous y rendre.

ROSARDO.

Vous m'y trouverez. (*Fabricio s'en va.*)

✻

SCENE XI.

ROSARDO, FULGENTIO, FLORIANO, DORISTO.

FULGENTIO.

Qu'il s'en aille, à la bonne heure: pour vous, Roſardo, vous ne ſortirez pas d'ici. D'où vient donc cette querelle?

ROSARDO.

De mon mariage.

FULGENTIO.

Comment?

ROSARDO.

Il déplaît à Fabricio.

FULGENTIO.

Et que lui importe?

ROSARDO.

Vous le devinez bien ſans que je vous le diſe.

FULGENTIO.

Seroit-ce ſur ma fille qu'il auroit des prétentions?

ROSARDO.

Vous l'avez deviné.

FLORIANO.

Ceci eſt intéreſſant pour moi.

FULGENTIO.

Et ſur quoi fonde-t-il cette extravagance?

ROSARDO.

Je l'ignore.

FULGENTIO.

Ah! je vois clair à préſent. Qu'on me les faſſe venir: voilà d'où procédoient ces folies, ces répugnances pour l'un, pour l'autre.

SCENE XII.

Les mêmes, ISABELLE & LUCRECIA.

FULGENTIO.

QU'Y a-t-il entre Fabricio & vous, malheureuſe? Il faut l'avouer ſur le champ.

LUCRECIA.

Fabricio!

FULGENTIO.

Oui, coquine : parle ſans détour, ou tu auras à faire à moi.

FLORIANO, *à part.*

Cet éclairciſſement ſera heureux pour moi. Je ſaurai à quoi m'en tenir.

FULGENTIO.

L'as-tu vu ſouvent ?

LUCRECIA.

Il penſoit à m'épouſer.....

FLORIANO, *à part.*

Elle paroît troublée.

LUCRECIA.

Et il ne me l'a point caché.

FULGENTIO.

Vous parloit-il ?

LUCRECIA.

Quelquefois.

FULGENTIO.

Où ?

LUCRECIA.

A la fenêtre.

FULGENTIO.

Lui avez-vous permis de baiſer votre main ?

LUCRECIA.

Jamais.

FULGENTIO.

Vous a-t-il écrit?

LUCRECIA.

Il m'a écrit.

FULGENTIO.

Et lui avez-vous répondu?

FLORIANO, *à part.*

Que va-t-elle dire? Je ſuis mort ſi elle prononce que oui.

FULGENTIO.

Vous héſitez.....

LUCRECIA.

Comme il parloit de mariage.....

FLORIANO, *à part,*

Elle va le dire.

LUCRECIA.

J'ai cru pouvoir ſans manquer aux regles de la modeſtie, lui répondre deux fois.

FLORIANO, *à part.*

Je ſuis perdu, c'en eſt fait de moi? Qu'avois-je beſoin d'approfondir ces détails?

FULGENTIO.

Deux fois! le combat étoit fondé. Holà, Doriſto, qu'on m'emmene ces Demoiſelles à ma campagne; qu'elles ne reſtent pas ſeulement une minute ici. Marchez.

FLORIANO, *à part.*

N'étoit-ce pas aſſez, ô ciel! d'avoir à ſouffrir le tourment de la jalouſie; falloit-il y joindre encore celui de l'abſence?

ISABELLE.

Que vous ai-je fait, moi?

FULGENTIO.

Marchez.

ISABELLE.

Et pourquoi?

FULGENTIO.

Vous étiez d'accord avec elle.

ISABELLE.

Ah! je le vois, c'eſt une ſuite de vos artifices. Vous voulez m'ôter les moyens de voir Floriano; mais je vais l'inſtruire de tout.

DORISTO.

Celle-là eſt encore loin de la guériſon.

FULGENTIO.

Partez donc. (*Elles s'en vont.*)

SCENE XIII.

FULGENTIO, ROSARDO, FLORIANO.

FULGENTIO.

POUR vous, Lucas, vous reſterez ici pour garder la maiſon, & veiller ſur mes gens.

FLORIANO.

Ne vous ſerois-je pas plus utile à la campagne? Il y a mille choſes que je pourrois apprendre à vos Bergeres.

FULGENTIO.

J'ai beſoin de vous ici.

FLORIANO, *à part.*

Il faut donc me réſoudre à y mourir de douleur & d'ennui.

FULGENTIO.

Vous, Rosardo, venez avec moi : il faut voir à assoupir cette affaire.

ROSARDO.

Je ne vois pas ce qu'il y a à craindre.

SCENE XIV.

FLORIANO, DECIO.

FLORIANO.

S'IL y a jamais eu un homme à plaindre, je puis bien dire que c'est moi. Que vais-je devenir? Si je reste ici, je périrai de chagrin; si je vais la voir, je périrai peut-être de regret. Mais l'absence est encore pire que le soupçon. Je ne puis résister à l'envie d'aller la rejoindre..... Que vois je? Decio!

DECIO.

Ah! Monsieur, vous voilà donc retrouvé.

FLORIANO.

D'où viens-tu?

DECIO.

De Salamanque.

FLORIANO.

Que fait Alberto?

DECIO.

Il vous attend & vous croit perdu. Il m'a envoyé à la découverte pour apprendre de vos nouvelles.

FLORIANO.

Tu arrives à propos. Va, cours chez moi; j'ai besoin d'un habit, il faut me l'aller chercher. Suis-moi, je te donnerai une lettre & des renseignemens pour te le faire remettre par le maître de la maison où je demeure.

SCENE XV.

FABRICIO, NEBRO, LAVIENO.

NEBRO.

Je crois que vous vous trompez; ce n'est pas là un affront.

FABRICIO.

Et qu'est-ce donc, quand je me vois insulté avec réflexion?

LAVIENO.

Je ſuis du même avis.

FABRICIO.

Rien n'eſt léger dans ces matieres.

NEBRO.

Mais c'eſt de Lucrecia, ſur-tout, que vous avez à vous plaindre.

FABRICIO.

Si elle refuſe Roſardo, quel reproche ai-je à lui faire ?

LAVIENO.

C'eſt donc ſon pere qui lui fait violence ?

FABRICIO.

Oui, & à l'inſtigation de Roſardo qui ne ſe porte à ces extrémités que par un vil eſprit d'intérêt. C'eſt par-là qu'il s'eſt enrichi.

NEBRO.

Au fond, tant pis pour eux. Vous valez mieux que votre rival, en tout ſens.

FABRICIO.

Vous me flattez.

LAVIENO.

Vous nous trouverez toujours.

NEBRO.

Vous pouvez compter ſur notre ſecours envers & contre tous.

FABRICIO.

On n'eſt jamais malheureux avec de tels amis.

SCENE XVI.

FABRICIO, NEBRO, LAVIENO, FULGENTIO.

FULGENTIO.

J'AUROIS voulu vous trouver ſeul; mais puiſque vous avez des amis avec vous, & que ce ſont des eſprits raiſonnables, je ne refuſe point de les prendre pour juges entre vous & moi.

FABRICIO.

Si vous croyez avoir à vous plaindre de moi, il me ſemble que j'ai plus encore droit de me plaindre de vous. Qu'avez-vous à me reprocher? que j'ai rendu des ſoins à votre fille? mais où eſt, Monſieur, en cela l'affront que je vous fais? Ma recherche

eſt-elle honteuſe pour votre maiſon ? Ai-je eſcaladé vos fenêtres, briſé vos portes ? Je ſuis un parti ſortable pour elle, ſans doute, & je n'ai employé, pour parvenir juſqu'à elle, que les voies que l'honneur & le reſpect autoriſent.

FULGENTIO.

Et quelle eſt la loi qui m'oblige de vous la donner ? Si je veux la marier à un autre, qu'ai-je beſoin de vos recherches ?

FABRICIO.

Mais ſi elle m'aime, pourquoi me la refuſer ? Pourquoi me l'ôter pour la donner à un homme avec lequel elle ne ſera pas ſi heureuſe ?

FULGENTIO.

Ce ſont mes affaires & non pas les vôtres. Pour le préſent, il faut me rendre deux lettres de ma fille, que vous avez reçues. Ne vous en faites pas preſſer, ou vous m'obligeriez d'en venir à des extrémités dont je ſerois fâché.

FABRICIO.

Je ne m'en deſſaiſirai jamais; au

contraire, ce ſont des titres que je n'ai pas deſſein de laiſſer inutiles.

FULGENTIO.

Et qu'en ferez-vous?

FABRICIO.

Elles juſtifieront la réclamation judiciaire que je vais faire de mon épouſe.

FULGENTIO.

Et quelle force auront-elles, ſi, avant que vous puiſſiez les produire, ma fille eſt dans les bras de votre rival?

FABRICIO.

C'eſt de quoi la juſtice décidera.

FULGENTIO.

Oh bien, dépêchez-vous donc; car afin de vous prévenir, je vais tout hâter, & tout conſommer dès l'inſtant.

SCENE XVII.

FABRICIO, NEBRO, LAVIENO.

FABRICIO.

Il va le faire comme il le dit. Je ne vois point de reſſources.

NEBRO.

Je n'en vois point non plus.

FABRICIO.

Ces lettres ne ſont pas ſi préciſes qu'elles puiſſent me donner des droits.

LAVIENO.

Si le pere étoit de votre parti, elles ſuffiroient.

NEBRO.

Ne pourroit-on pas trouver quelque témoin complaiſant qui dépoſât qu'elle vous a donné parole formelle?

FABRICIO.

Si je pouvois m'en rapporter à mon rival, il ſait par lui-même ce qui en eſt.

NEBRO.

Il n'aura garde de l'avouer.

FABRICIO.

Je ne vois que ce cuiſtre qui eſt dans la maiſon, cette eſpece de Précepteur. L'intérêt peut tout ſur ces ames-là, & comme étant du logis, il ne ſera pas ſuſpect. Il eſt pauvre : avec quelque argent, je m'aſſurerai de ſon témoignage.

NEBRO.

Je n'en doute pas. Ce ſecret-là a une merveilleuſe efficacité.

FABRICIO.

Je ſuis certain de mon affaire, mon homme eſt à moi.

SCENE XVIII.

Le théatre repréſente la campagne où ſont Iſabelle & Lucrecia.

ISABELLE, LUCRECIA.

LUCRECIA.

DANS quel état ſuis-je, ô ciel!

ISABELLE, *à part.*

Lucrecia ſe promene ſeule, je ſuis

curieuſe de la ſuivre un peu, & de tâcher de ſurprendre ſon ſecret. (*Elle ſe cache.*)

LUCRECIA.

Vallées déſertes, montagnes paiſibles, écoutez mes plaintes & recevez mes ſoupirs. Y a-t-il jamais eu de fille plus malheureuſe que moi? Un pere cruel veut m'arracher à ce que j'aime pour me donner à ce que je hais....

SCENE XIX.

Les mêmes, FLORIANO, *richement habillé.*

FLORIANO.

C'EST elle; j'ai pris le bon chemin. Je ſuis bien heureux de la trouver ſeule.

LUCRECIA.

Ciel! que vois-je!

FLORIANO.

Vous voyez où l'amour m'attire;

ou plutôt l'envie de vous faire de juſtes reproches.

LUCRECIA.

Floriano ici !

FLORIANO.

Vous êtes ſurpriſe de m'y voir ?

LUCRECIA.

Qui vous a inſpiré cette hardieſſe ?

FLORIANO.

Votre légéreté, volage.

ISABELLE, *à part.*

Je ſavois bien, moi, qu'on tenoit Floriano caché.

LUCRECIA.

De quoi vous plaignez-[illegible] ?

FLORIANO.

De quoi ! & ces lettres écrites à Fabricio, & ces ſermens de l'aimer toujours, perfide ! ſont-ce-là des ſujets de plainte ?

LUCRECIA.

Quand je les ai écrites, je ne vous avois pas encore vu ; depuis ce moment mon cœur n'a plus connu que vous.

FLORIANO.

Si vous êtes ſincere, ne retardez

donc pas davantage mon bonheur; acceptez ma foi & donnez-moi la vôtre : mettons-nous en état de ne plus craindre les jaloux.

ISABELLE, *à part.*

Ciel ! eſt-ce pour être témoin de leurs tendreſſes que je ſuis venue ici ?

LUCRECIA.

Je ne vous défends point de venir me voir la nuit ; mais à préſent retirez-vous de peur qu'on ne vous apperçoive.

FLORIANO.

Laiſſez-moi du moins prendre ſur votre belle bouche un gage de mon retour.

LUCRECIA.

Que puis-je vous refuſer ? (*Il veut l'embraſſer.*)

ISABELLE, *ſurvenant.*

Voilà donc pourquoi vous vous dérobiez à tous les yeux ?

LUCRECIA.

Ciel ! c'eſt Iſabelle.

ISABELLE.

Je ſuis de trop ici, ſans d ou

FLORIANO.

Eh quoi ! Madame, ne me reconnoiſſez-vous pas ?

ISABELLE.

Si je te connois, traître ! Je ſais trop pour mon repos que tu es Floriano.

FLORIANO.

Bon ! je ſuis Lucas l'écolier.

ISABELLE.

Tu as ſes traits. Mais qui que tu ſois, ton déguiſement actuel eſt un crime à mes yeux dès que je n'en ſuis point l'objet. Mon oncle eſt ici, je vais l'avertir afin qu'il te faſſe arracher la vie.

FLORIANO.

Arrêtez.

ISABELLE.

Que j'arrête ! tu vas voir. (*Elle crie.*) Ici, Fulgentio, les gens, au ſecours.

LUCRECIA.

Quel fracas ! Cruel vous nous perdez tous. (*Floriano ſe retire.*)

*

SCENE XX.

LUCRECIA, ISABELLE, FULGENTIO, DORISTO.

ISABELLE.

MON oncle, vous arrivez trop tard. Floriano ſort d'ici; je l'ai vu prendre Lucrecia dans ſes bras.

FULGENTIO.

Voilà une bonne chimere qui lui paſſe par la tête.

ISABELLE.

Ce n'eſt point une chimere, je ne l'ai que trop bien vu.

FULGENTIO.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Lucrecia?

LUCRECIA.

Ne le voyez-vous pas? elle joue de ſon reſte.

FULGENTIO.

Ce ſont des vapeurs.

ISABELLE.

Je ne ſuis point folle, je ſais ce que je dis : Floriano ſort d'ici, je vous le répete. Il faiſoit l'amour à ma couſine.

FULGENTIO.

Allons, vous l'avez rêvé.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas aſſez de m'enlever mon mari, il faut encore que l'on m'inſulte. Que je ſuis malheureuſe ! C'eſt donc ainſi que vous me ſacrifiez à l'envie de marier votre fille.

FULGENTIO.

Cela eſt opiniâtre. Et à qui la marier, dis ?

ISABELLE.

A Lucas.

LUCRECIA.

Vous voyez.

FULGENTIO.

Je ne ſais qui me tient que je ne lui donne..... Allons, une voiture, & qu'on me la ramene à la ville.

LUCRECIA.

Eſt-ce qu'il y a quelque choſe de nouveau ?

FULGENTIO.

Oui, Fabricio prétend me faire un procès ſur vos deux lettres, malheureuſe. Il veut me déshonorer pour vous épouſer. Mais je me vengerai de vous deux en vous forçant à recevoir la main de Roſardo.

LUCRECIA.

Vous êtes le maître : vous me trouverez toujours pleine de reſpect pour vos commandemens. (*A part.*) Je compte ſur mon cher Lucas dont l'induſtrie trouvera bien le moyen de me garantir de ce danger.

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

FULGENTIO, LUCRECIA.

FULGENTIO.

COMMENT! tu ne te marieras pas?

LUCRECIA.

Le puis-je? je vous en fais juge vous-même.

FULGENTIO.

Si tu ne donnes ta parole tout-à-l'heure, je ne sais de quoi je ne serai pas capable.

LUCRECIA.

Mon pere, ôtez-moi la vie. Faites-moi passer par les plus affreux supplices; je les redouterai moins que cette horrible alliance.

FULGENTIO.

Quoi! je n'obtiendrai rien de toi,

ni par menaces, ni par prieres. Ma fille, rends-toi.

LUCRECIA.

Vous me demandez une choſe impoſſible.

FULGENTIO.

C'eſt donc me dire que tu veux te donner à Fabricio. Tu ne réſiſtes que pour faire un choix à ton gré.

LUCRECIA.

Si je penſe à Fabricio, puiſſé-je être la plus malheureuſe de toutes les femmes.

FULGENTIO.

Tu es donc décidée.

LUCRECIA.

Je ne puis changer.

FULGENTIO.

Va, fille ingrate, va cœur obſtiné : je ſaurai te punir. Rentrez. (*Il la fait rentrer.*)

SCENE II.

FULGENTIO, FLORIANO, *en écolier.*

FLORIANO.

EH! Monſieur, quels éclats vous faites.

FULGENTIO.

Je ſuis au déſeſpoir : je ne puis vaincre ſon obſtination.

FLORIANO.

Cela eſt triſte : mais à votre place je ſuivrois une autre voie pour la réduire.

FULGENTIO.

Quelle voie ?

FLORIANO.

J'eſſaierois de la prendre du côté de l'honneur.

FULGENTIO.

Comment cela ?

FLORIANO.

Je la menacerois de publier dans toute la ville que vous l'avez ſurpriſe

avec quelque malheureux, tel que moi, par exemple. En allarmant ainſi ſa délicateſſe, vous en feriez tout ce que vous voudriez.

FULGENTIO.

Tu retombes dans ta folie, je crois.

FLORIANO.

Point. Vous ne connoiſſez pas ces cœurs-là.

FULGENTIO.

Et qu'eſt ce que cela produira?

FLORIANO.

Que pour ne ſe point voir déshonorée, elle épouſera Roſardo.

FULGENTIO.

Oui; mais en la déshonorant, ne vais-je pas partager ſa honte?

FLORIANO.

Mais vous n'exécuterez pas votre menace; le projet reſtera entre nous, & elle obéira au premier mot.

FULGENTIO.

Tu as raiſon, il faut eſſayer. (*Il s'en va.*)

*

SCENE III.

FLORIANO, FABRICIO.

FABRICIO.

LUCAS, deux mots.

FLORIANO.

Voilà le rival qui m'a précédé dans le cœur de ma maîtreſſe. Que voulez-vous, Monſieur?

FABRICIO.

Mon cher Lucas, je ſuis perdu.

FLORIANO.

Je m'en doutois bien; vos prétentions ſont mal fondées, apparemment.

FABRICIO.

Tu pourrois me rendre un grand ſervice.

FLORIANO.

Moi! & en quoi?

FABRICIO.

Il dépend de toi de m'aſſurer le bonheur qu'on me refuſe.

FLORIANO.

Comment cela ?

FABRICIO.

Il ne s'agiroit que de dépoſer que tu m'as vu entrer ici la nuit.

FLORIANO.

Vous ! & quand vous ai-je vu ?

FABRICIO, *en lui préſentant de l'argent.*

Tiens, prends ; de la complaiſance & point de réflexions.

FLORIANO.

Je vois bien que vous ne me connoiſſez pas. Non, Monſieur, je ne trempe point dans une pareille noirceur.

FABRICIO.

Il n'y en a pas aſſez, peut-être ; tiens, voilà le double.

FLORIANO.

Gardez, gardez votre argent ; ſachez que je ſuis gentilhomme comme vous, & que je penſe plus noblement que vous. Toutes les richeſſes de la terre ne me feroient pas faire ce que vous exigez. Allez, il faut que vous ayez un bien mauvais droit, puiſque vous

cherchez à ſuborner des témoins.

FABRICIO.

Ah ! c'eſt autre choſe : puiſque vous êtes ſi délicat, je n'ai rien à dire ; mais ne parlez pas de ceci du moins, Monſieur Lucas.

FLORIANO.

Je le veux bien.

FABRICIO.

Gardez cet argent, au moins pour vous indemniſer du ſilence, puiſque vous ne voulez pas l'accepter pour parler.

FLORIANO.

Vous m'inſultez encore plus, Monſieur. L'or n'aura jamais le pouvoir de m'ouvrir la bouche ni de me la fermer.

FABRICIO.

Prenez-le donc, ſans aucune condition.

FLORIANO.

Encore moins. Si je l'avois trouvé, je vous l'offrirois. Mais, écoutons, j'entends Fulgentio qui gronde ſa fille.

FULGENTIO.

FULGENTIO, *qu'on ne voit pas.*

Comment, malheureuſe ! eſt-ce que je ne t'ai pas trouvée la nuit avec ce coquin de Lucas ?

FABRICIO.

Oh ! oh ! qu'entends-je ?

FLORIANO.

Ce n'eſt rien. Cela ne m'eſt arrivé qu'une ſeule fois.

FABRICIO.

Vous, avec Lucrecia !

FLORIANO.

Vous voyez qu'on le dit.

FABRICIO.

Et je veux en faire ma femme ! Pardieu, il eſt bon là.

LUCRECIA, *qu'on ne voit pas.*

Eh bien, laiſſez-moi l'épouſer : je ne veux point d'autre mari.

FABRICIO.

Tout eſt dit. Je ne la regarderai jamais.

FLORIANO.

Vous paroiſſez de mauvaiſe humeur.

FABRICIO.

La miſérable ! avec un valet !

FLORIANO.

Eh bien ! ne ſuis-je pas un homme comme un autre ?

FABRICIO.

Je ne veux plus la voir ni en entendre parler. Je ne veux même rien conſerver qui puiſſe me rappeller le ſouvenir de l'infâme. Voilà ſes lettres, (*il les jette*) & le cas que j'en fais (*Il s'en va.*)

FLORIANO.

L'artifice a mieux réuſſi que je ne le croyois moi même. Ramaſſons ces papiers, j'y ai plus de droit que lui, & je ſaurai en faire meilleur uſage.

SCENE IV.

FLORIANO, DECIO, ALBERTO.

DECIO.

PEUT-ON entrer?

FLORIANO.

Oui, ſi c'eſt Alberto.

ALBERTO.

Soyez le bien retrouvé, mon cher ami.

FLORIANO.

Et vous le bien arrivé.

ALBERTO.

Que ſouhaitez-vous de moi?

FLORIANO.

Je veux vous marier.

ALBERTO.

Où?

FLORIANO.

Ici.

ALBERTO.

Quoi! dans cette maiſon?

FLORIANO.

Vous l'avez deviné.

ALBERTO.

Quels ſont vos projets?

FLORIANO.

Ecoutez en deux mots. Pouvez-vous vous réſoudre à paſſer pour Floriano, & à me rendre par-là le plus grand ſervice dont vous ſerez payé par la poſſeſſion d'une jolie femme?

ALBERTO.

Cela ne ſe refuſe point.

FLORIANO.

Il y a ici une fille qui eſt amoureuſe de ce nom-là; prenez le, vous l'épouſerez. Elle eſt riche, jeune, belle, vous m'en débarraſſerez & nous ſerons contens tous deux.

ALBERTO.

Avec plaiſir. A ce prix je deviens vous. Faites-moi voir la fille.

FLORIANO.

Je l'entends. La voici.

ALBERTO.

Faut-il que je lui parle?

FLORIANO.

Ne vous inquiétez pas, j'engagerai la converſation.

SCENE V.

ALBERTO, FLORIANO, ISABELLE.

ISABELLE.

Eh bien, ingrat ! il faut donc que je te cherche tout le jour ?

FLORIANO.

Je ne me ſuis point caché.

ISABELLE.

Es-tu toujours obſtiné à me tromper ?

FLORIANO.

Je ne vous trompe point, c'eſt vous même qui vous abuſez ; ce n'eſt pas moi qui ſuis Floriano. Ce Floriano déguiſé que vous honorez de vos bontés, le voici. Approchez, Floriano, & éclairciſſez cette charmante perſonne.

ALBERTO.

Permettez que ce baiſer vous prouve ma reconnoiſſance. (*Il lui baiſe les mains.*)

ISABELLE.

Quoi ! vous êtes le vrai Floriano ?

ALBERTO.

Oui, Madame, c'eſt moi-même. N'ai-je pas à craindre que ma vue ne faſſe évanouir les ſentimens favorables où mon ami m'aſſure que vous étiez pour moi ?

ISABELLE.

Vous ne devez point redouter qu'elle produiſe cet effet. Il eſt vrai que je n'étois d'abord flattée que de votre réputation, mais je ſens depuis que je vous ai vu que ce penchant ſe confirme de plus en plus.

ALBERTO.

Je ne puis payer par un trop tendre retour tant de bontés.

ISABELLE.

Je vous offre ma main & vous engage ma foi.

ALBERTO.

Je l'accepte & vous donne la mienne.

FLORIANO.

Moi, je ſuis témoin de vos ſermens & leur donne ma bénédiction.

SCENE VI.

ISABELLE, ALBERTO, FLORIANO, FULGENTIO.

FULGENTIO.

EST-IL poſſible que je n'avance rien par toutes les voies poſſibles ?

ISABELLE.

Laiſſez lui un peu de repos.

FLORIANO.

Tant de perſécution ne peuvent que l'aigrir davantage.

FULGENTIO.

Mais ſon opiniâtreté eſt épouvantable auſſi.

FLORIANO.

Que veut-elle ?

FULGENTIO.

Je n'en ſais rien. Elle ſoutient qu'elle n'aime point Fabricio.

FLORIANO.

Quoi ! ce n'eſt point lui qu'elle veut pour mari ?

FULGENTIO.

A ſon nom ſeul elle tombe dans le déſeſpoir.

FLORIANO.

C'eſt peut-être Roſardo.

FULGENTIO.

Encore moins. Quand on lui en parle elle entre en fureur.

FLORIANO.

Que penſez-vous de tout cela ?

FULGENTIO.

Moi ! rien, ſinon qu'elle eſt folle.

SCENE VII.

ISABELLE, ALBERTO, FLORIANO, FULGENTIO, ROSARDO.

ROSARDO.

LE Ciel n'a pas voulu, Monſieur, que je fuſſe la dupe de vos bontés apparentes. Je ne ſoupçonnois pas d'où pouvoit venir votre empreſſement à m'unir à votre fille ; mais Fabricio

vient de me deſſiller les yeux. Il m'a rendu le ſervice de m'inſtruire de vos motifs ſecrets. C'étoit donc aux dépens de mon honneur que vous vouliez couvrir le vôtre, & vous ne ſongiez à me prendre pour gendre, que dans l'intention de m'accabler d'une ignominie ineffaçable?

FULGENTIO.

Tout le monde devient-il fou aujourd'hui, autour de moi? Et que peut donc, s'il vous plaît, dire Fabricio de moi & de ma fille?

ROSARDO.

Il a entendu les reproches que vous lui faiſiez ſur ſa honteuſe foibleſſe.

FULGENTIO.

Et quelle foibleſſe?

ROSARDO.

Vous feignez de ne rien ſavoir; vous par la bouche de qui tout a été ſu.

FULGENTIO.

Ecoutez: quelque choſe qu'ait dit Fabricio, nous avons un intérêt commun à nous venger de ce traître. Il y a tout à parier qu'il n'a répandu ces bruits ſur le compte de ma fille que pour vous en dégoûter.

FLORIANO.

En effet, l'insulte ne vous regarde pas moins, Monsieur, comme mari, que Monsieur, comme pere.

FULGENTIO.

J'en aurai raison.

ROSARDO.

Il faut l'attaquer en justice réglée; vous dont l'âge enchaîne les transports; mais moi à qui un sang plus vif permet une autre maniere de me venger, je ne veux m'en rapporter qu'à mon bras.

FULGENTIO.

Ne songeons, pour le présent, qu'à une réparation judiciaire; c'est celle qui a le plus d'efficacité aux yeux du public. Un duel ne prouve rien; mais un arrêt! c'est tout autre chose.

ROSARDO.

J'y consens, mais je me réserve d'autres droits, même après que la justice aura décidé des vôtres. (*Ils s'en vont, excepté Floriano.*)

*

SCENE VIII.

FLORIANO, ALBERTO.

FLORIANO.

TOUT me réuſſit à miracle. Je ne comptois pas moi-même ſur un ſuccès auſſi heureux. Mais je vois Alberto : où allez-vous ?

ALBERTO.

J'ai vu ſortir le vieillard & j'accourois m'inſtruire de ce qui s'eſt paſſé.

FLORIANO.

Il y a du fracas.

ALBERTO.

Oh ! oh !

FLORIANO.

J'ai engagé Fulgentio à mettre en œuvre un ſtratagême, qui a produit un effet tout différent de celui que j'en attendois. Je ne voulois gagner que du tems pour écarter un de mes rivaux, & je crois qu'il va me défaire de tous deux. Voilà déja Roſardo qui va rendre plainte avec Fulgentio, con-

tre Fabricio. Ils l'accuſent de décrier Lucrecia, parce qu'on refuſe de la lui donner en mariage Toutes ces brouilleries-là tourneront à mon profit.

ALBERTO.

Comment cela ?

FLORIANO.

J'ai amené Fabricio au point d'être perſuadé que j'ai eu les faveurs de Lucrecia & de le publier. Il faut que je le prouve.

ALBERTO.

C'eſt-là la difficulté, je crois.

FLORIANO.

Point du tout. J'ai-là un papier où Lucrecia a ſigné ſon nom : j'en remplirai le blanc, & j'y mettrai une promeſſe de mariage en bonne forme. Pourra-t-on, après cela, douter du reſte ?

ALBERTO.

Mais ſi elle déſavoue ſa ſignature.

FLORIANO.

Je ſuis bien certain qu'elle ne le fera pas.

ALBERTO.

En ce cas vous pouvez être aſſuré du ſuccès.

FLORIANO.

J'ai encore-là d'autres écrits dont je prétends me ſervir.

ALBERTO.

Qu'eſt ce que c'eſt ?

FLORIANO.

Des lettres de ſa main.

ALBERTO.

Ecrites à vous ?

FLORIANO.

Non, à Fabricio ; mais elles ne portent point d'adreſſe. Je dirai qu'elles m'appartiennent.

ALBERTO.

Vous voilà en fonds.

FLORIANO.

Lucrecia ſera aujourd'hui à moi.

ALBERTO.

Et Iſabelle à moi.

FLORIANO.

Je vais tout diſpoſer. (*Il s'en va.*)

SCENE IX.

LE CORREGIDOR, FULGENTIO, ROSARDO, FABRICIO, NEBRO, LAVIENO.

LE CORREGIDOR.

VOYONS : de quoi vous plaignez-vous ? Je vous rendrai justice à tous.

FULGENTIO.

Je dénonce Fabricio comme un calomniateur qui cherche à déshonorer ma maison, parce que je lui ai refusé ma fille.

FABRICIO.

En quoi suis-je calomniateur, puisque je n'ai fait que répéter vos propres expressions ?

FULGENTIO.

Mes expressions, à moi !

FABRICIO.

A vous-même : je vous ai entendu....

FULGENTIO.

Et où ?

FABRICIO.

Dans votre logis.

FULGENTIO.

Et qu'y veniez-vous faire ?

FABRICIO.

J'y allois chercher Lucas, cette eſpece de Précepteur dont vous avez fait une eſpece d'intendant, & il a entendu, comme moi, les reproches dont vous accabliez votre fille. Je demande qu'il ſoit interrogé ſur ce fait.

FULGENTIO.

Et moi auſſi. Je paſſe condamnation s'il déclare qu'il ait rien entendu de ſemblable.

FABRICIO.

Quand il le nieroit, ce ne ſeroit pas encore une preuve que j'en impoſe, puiſque la crainte ou la reconnoiſſance peuvent le faire agir.

ROSARDO.

S'il en ſait quelque choſe, il le dira ſans crainte. Il eſt trop honnête homme pour mentir. Je lui ai vu prendre votre parti contre moi-même, le jour

qu'on vouloit me donner Lucrecia. Il faut l'entendre, & je vais le faire appeller.

LE CORREGIDOR.

Il n'en eſt pas beſoin. Je l'apperçois.

SCENE X.

Les mêmes, FLORIANO.

FULGENTIO.

Tu arrives à propos.

LE CORREGIDOR.

Laiſſez-moi lui parler. Lucas, mon ami, quelque obligation que vous ayez à Fulgentio, votre bienfaiteur, je ne crois pas que ce ſoit pour vous une raiſon de trahir la vérité. Songez que le Ciel eſt le meilleur de tous les amis, & que qui l'offenſe....

FLORIANO.

Que ſignifie tout ce préambule? Dites-moi, ſans tant de détour, de quoi il s'agit. Je ſais bien ce que ma conſcience exige de moi.

LE CORREGIDOR.

Eh bien, répondez-moi donc en homme d'honneur. Fabricio eſt-il entré aujourd'hui chez vous?

FLORIANO.

Il eſt venu pour m'y chercher.

LE CORREGIDOR.

Vous a-t-il parlé?

FLORIANO.

Il m'a parlé.

LE CORREGIDOR.

Fulgentio, dans ce moment, s'eſt il emporté contre ſa fille? Et que lui a t il dit?

FLORIANO.

Il lui a reproché en colere qu'il l'avoit trouvée la nuit avec moi.

LE CORREGIDOR.

Certainement.

FLORIANO.

Certainement.

LE CORREGIDOR, *à Fulgentio.*

Que répondez-vous à cela?

FULGENTIO.

Que cela eſt vrai.

FABRICIO.

Et pourquoi donc vous plaignez-vous de moi?

FULGENTIO.

Mais, écoutez, Meſſieurs, tout ceci eſt une ruſe diabolique de ce

même Lucas, que Dieu confonde. C'eſt lui qui m'a conſeillé de tenir ces diſcours à Lucrecia, pour la forcer, par la crainte de ſe voir déshonorée, à épouſer Monſieur (*En montrant Roſſardo.*)

LE CORREGIDOR.

Eſt-ce vous qui avez donné ce conſeil ?

FLORIANO.

C'eſt moi.

LE CORREGIDOR.

Quoi! un étudiant, un homme inſtruit, eſt capable d'une pareille ſupercherie!

FLORIANO.

Oui, je ſuis étudiant & licencié de Salamanque, qui plus eſt.

LE CORREGIDOR.

Vous!

FLORIANO.

Moi-même.

LE CORREGIDOR.

Et comment pouvez-vous vous réſoudre à mener une vie comme celle-

ci, à remplir des fonctions ſi baſſes, à mendier.....

FLORIANO.

Monſieur, je ne me ſuis avili à mendier & à remplir ces fonctions qui vous paroiſſent ſi déshonorantes, que dans la maiſon de Fulgentio, & vous ne devez pas en être étonné, puiſqu'il eſt mon beau-pere.

ROSARDO.

Son beau-pere!

FLORIANO.

N'en eſt-il pas convenu lui-même?

FULGENTIO.

Moi! j'en ſuis convenu, infâme. Il faut que je l'aſſomme.

LE CORREGIDOR.

Arrêtez.

FULGENTIO.

Laiſſez-moi lui paſſer mon épée au travers du corps.

LE CORREGIDOR.

Prenez garde à ce que vous allez faire?

FABRICIO.

Que perſonne ne ſoit aſſez hardi

pour le toucher, ou il aura affaire à moi & à mes amis.

FULGENTIO.

En ce cas, ce n'eſt plus de lui que je me plains, c'eſt de vous tous, qui, au lieu de vous comporter en gens d'honneur, affectez d'ajouter foi aux propos d'un fou pour me couvrir de honte.

FLORIANO.

C'eſt ce qu'il s'agit d'examiner, ſi je ſuis un fou ou un homme en état de prouver ce qu'il avance.

FULGENTIO.

Et quelle preuve as-tu à nous donner, ſcélérat?

FLORIANO.

Une promeſſe de mariage de la main de votre fille, & deux de ſes lettres.

FULGENTIO.

Une promeſſe!

FLORIANO.

La voilà. Je la remets entre les mains du Juge qui nous écoute.

LE CORREGIDOR.

Il faut la lire. (*Il lit.*)

„ Moi, Lucrecia Fulgentia, pro-
„ mets d'épouſer en légitime mariage,
„ quand j'en ſerai requiſe, Lucas de
„ Madrid, écolier de Salamanque,
„ auquel j'ai, de ma propre volonté,
„ fait la préſente promeſſe. *Signé*,

LUCRECIA.

FULGENTIO.

Je m'inſcris en faux contre une abomination de cette nature. Eſt-il poſſible que des gens éclairés en ſoient les dupes? C'eſt une ſupercherie puniſſable d'un bout à l'autre. Je vous ſomme d'arrêter Monſieur, (*en montrant Fabricio.*)

FABRICIO.

Et pourquoi donc m'arrêter?

FULGENTIO.

Parce que c'eſt vous qui êtes l'auteur de tout ceci. C'eſt vous qui avez mis ce fou en œuvre, & aidé à contrefaire cette promeſſe.

LE CORREGIDOR.

Je ne puis l'arrêter ſans preuve du fait dont vous l'accuſez.

FULGENTIO.

Eh bien! arrêtez donc ce coquin de Lucas : il faut lui arracher la vérité par les tourmens.

FLORIANO.

Il y a un moyen plus ſimple de s'en aſſurer : c'eſt d'interroger votre fille. Si elle me dément d'un mot, je conſens à être empalé ou à périr d'une mort encore plus cruelle.

LE CORREGIDOR.

Il a raiſon. Qu'on la faſſe venir.

FULGENTIO.

Qu'on le lie donc du moins en attendant, car il va nous échapper.

LE CORREGIDOR.

Non, non, je ſuis ſa caution.

FULGENTIO.

Ah! vieillard infortuné!

SCENE XI.

Les mêmes, LUCRECIA.

FULGENTIO.

APPROCHEZ, malheureuſe. Eh bien! que dites-vous?

LUCRECIA.

Que Lucas eſt mon mari.

ROSARDO.

Cela eſt clair.

FULGENTIO.

Je ſuffoque.

LE CORREGIDOR.

Il n'y a rien de plus précis.

LUCRECIA.

Je le répete; c'eſt la vérité pure.

FLORIANO.

Je ne la fais pas parler comme vous voyez.

FULGENTIO.

Je croyois avoir une fille honnête & bien née; mais puiſque c'eſt une infâme,

fâme, une miſérable qui me déshonore, je l'abandonne.

ROSARDO.

Pour moi je crois que j'ai été joué d'un bout à l'autre. Si la préſence de ces Meſſieurs n'arrêtoit mon bras, je t'apprendrois, faquin, à me reſpecter.

LE CORREGIDOR.

Doucement.

ROSARDO.

Je lui couperois les oreilles.

FLORIANO.

Ah! vous m'en laiſſeriez au moins une.

ROSARDO.

Je t'arracherois la vie, ſcélérat.

FLORIANO.

Un inſtant, Monſieur le raiſonneur: ſi j'avois une épée & que nous fuſſions ailleurs, vous changeriez bientôt de langage.

ROSARDO.

Je ſors; mais je ſaurai châtier ton inſolence. (*Il s'en va.*)

LE CORREGIDOR, *à Fulgentio.*

Allons, Monsieur, il faut faire honneur à votre gendre.

FULGENTIO.

Mon gendre! il ne le sera de ma vie, de mon consentement du moins.

LE CORREGIDOR.

Venez, Monsieur, avec le tems, il entendra raison.

FLORIANO.

Quand il me connoîtra, il n'aura point de peine à me pardonner.

FIN.

LES

VAPEURS,

OU

LA FILLE DÉLICATE,

En Eſpagnol,

LA DAMA MELINDROSA,

COMÉDIE

DE LOPES DE VÉGA CARPIO.

PERSONNAGES.

TIBERIO, *frere d'Iſabelle.*
ISABELLE.
ELISO.
FABIO, *Valet d'Eliſo.*
BELISE, *fille d'Iſabelle.*
CELIA.
DOM JUAN, *frere de Beliſe.*
FLORA, *Suivante de Beliſe.*
PRUDENTIO.
FELISARDO.
CARILLO, *Valet de Dom Juan.*
Un ALGUASIL.
Un NOTAIRE.
Des LAQUAIS.

LES VAPEURS, COMÉDIE.

PREMIERE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

TIBERIO, ISABELLE.

TIBERIO.

Vous avez donc enfin quitté le deuil ?

ISABELLE.

Oui, il y a plus d'un an que mon mari eſt mort.

TIBERIO.

Anſi on peut dire ici que le plaiſir eſt le fruit de la triſteſſe.

ISABELLE.

Cela ne ſera jamais vrai de moi, qui regretterai toujours un auſſi bon époux.

TIBERIO.

Bon, bon, tous ces regrets-là ſont inutiles.

ISABELLE.

Quoi! vous blâmez le tendre ſouvenir que conſervè une femme de l'aſſocié qu'elle a perdu? Ne voyez-vous pas les animaux mêmes vous donner l'exemple de ce louable ſentiment? Une tourterelle qui a une fois perdu ſa compagne, ne chante plus, ne forme plus de nouveaux liens, ne ſe perche plus ſur les verts arbriſſeaux.

TIBERIO.

Et où ſe perche-t-elle donc?

ISABELLE.

Sur des épines, ſur des rameaux deſſéchés.

TIBERIO.

Oh, pour cela on diroit bien que toutes les veuves en font autant. Dieu

me pardonne, à voir les inquiétudes qui les agitent, on pourroit les ſoupçonner d'être auſſi ſur des épines.

ISABELLE.

Cette plaiſanterie ne tombe pas ſur moi : j'ai fait vœu de ne me jamais remarier.

TIBERIO.

On ne pourroit pourtant pas vous en blâmer. Vous êtes reſtée veuve ſi jeune, & puis, avec votre bien, vous feriez mille conquêtes pour une ſi vous vouliez.

ISABELLE.

Vous ne ſongez pas que j'ai deux enfans !

TIBERIO.

Quand vous en auriez douze.

ISABELLE.

Vous ne me connoiſſez pas.

TIBERIO.

Ah ! ah ! on parle quelquefois tout autrement qu'on ne penſe.

ISABELLE.

Je ne penſe qu'à marier mes enfans : enſuite je me retirerai à la cam-

pagne, avec une ſeule eſclave & un écuyer.

TIBERIO.

Vous avez raiſon au moins de vous occuper de l'établiſſement de Beliſe; elle eſt d'âge d'être mariée, & ſon frere auſſi.

ISABELLE.

Pour Beliſe, elle me déſole : où lui trouver un mari aſſez accompli pour lui plaire ?

TIBERIO.

Quoi ! conſerve-t-elle toujours les mêmes caprices ?

ISABELLE.

Ils ſont plus forts que jamais. Il y a comme cela des filles *inmariables* (1) qui paſſent leur vie à examiner avant que de faire un choix, & qui finiſſent après avoir rebuté tout le monde, par en être rebutées à leur tour.

TIBERIO.

Vous croyez qu'elle ne ſe corrigera pas ?

---

(1) *Incaſables.*

ISABELLE.

Je le crains bien; on n'a jamais rien vu d'auſſi extravagant : il n'y a pas un homme qui ait le bonheur de lui plaire. Je lui ai déja fait voir des Portugais, des Américains, des Italiens, des Français, des gens de robe, des militaires, des vieillards riches, des jeunes-gens bien faits; aucun ne lui convient; elle leur a trouvé à tous des défauts.

TIBERIO.

Elle a tort; quoiqu'elle ſoit jeune & jolie, il ne faut pas être ſi difficile.

ISABELLE.

Vous feriez bien de lui parler un peu, & d'eſſayer à la remettre dans de meilleurs ſentimens.

TIBERIO.

Pardieu, il faudra qu'elle ſe marie de ma main, ou je l'abandonne pour toujours.

ISABELLE.

J'attends aujourd'hui quatre concurrens qu'on doit lui faire voir; je ne ſais ſi quelqu'un d'eux aura le bonheur de lui plaire.

TIBERIO.

Il y aura bien du malheur, ſi de quatre elle n'en choiſit pas un.

ISABELLE.

Vous verrez qu'elle les écartera tous.

TIBERIO.

En ce cas, qu'elle ſe mette donc dans un couvent. (*Ils s'en vont.*)

SCENE II.

Le théatre repréſente l'appartement de Eliſe.

BELISE, FLORA.

FLORA.

Ces jalouſies vous gênent la vue Voulez-vous que je les ouvre ?

BELISE.

Garde-t-en bien.

FLORA.

Et pourquoi ?

BELISE.

Le grand jour me creveroit les yeux.

FLORA.

Bon ! il ne fait pas de ſoleil.

BELISE.

Flora.

FLORA.

Madame.

BELISE.

Ces jalouſies m'ont briſé les prunelles (2).

FLORA.

Quel enfantillage ! je n'y ai pas

(2) Le genre de délicateſſe, d'extravagance de Beliſe, n'eſt point dans la nature. C'eſt une folie ridicule & déſagréable : j'en ai adouci les traits. Elle dit ici, par exemple, qu'elle a poignardé ces jalouſies avec ſes ciſeaux. Parce qu'on ſoutient que la vue d'un marchand d'huile ne lui a pas taché ſa robe, la fievre lui prend, &c. Cela n'auroit en François aucune eſpece de grace, & je doute même que cela en ait en Eſpagnol. Auſſi n'eſt-ce pas ce caractere qui m'a engagé à traduire la piece : c'eſt le fond même qui m'en a paru théatral, au moins dans les deux premieres journées.

touché ſeulement. Voulez-vous vous occuper ?

BELISE.

Oui : donnez-moi de la dentelle.

FLORA.

Je vais vous chercher le couſſin.

BELISE.

Ah ! arrête, arrête, un de ces fuſeaux m'a caſſé le bras.

FLORA.

Vous vous moquez ; vous n'y avez ſeulement pas encore touché.

BELISE.

Ah ! ne me contredis point ; tu ſais que cela me rend malade.

FLORA.

Tenez, tenez, Madame, voilà de l'occupation qui vous arrive ; c'eſt votre mere avec votre oncle.

SCENE III.

BELISE, FLORA, ISABELLE, TIBERIO.

ISABELLE.

Vous n'en viendrez pas à bout.

TIBERIO.

Il faut voir. Bonjour ma niece.

BELISE.

Mon oncle, je vous ſalue.

TIBERIO.

Vous voilà jolie comme un ange : les robes de couleur vous vont mieux que ce vilain noir.

ISABELLE.

Des ſieges.

FLORA.

En voilà.

BELISE.

Mon oncle, je ſoupçonne que vous venez ici pour me chapitrer.

TIBERIO.

Mais il pourroit bien en être quelque choſe.

BELISE, *à Flora.*

Donnez-moi de la tapiſſerie.

TIBERIO.

Ma chere niece, je vous tiens lieu de pere.

BELISE, *à Flora.*

Mais ſur-tout qu'il n'y ait point de verd. J'ai encore mal à l'eſtomac pour m'être hier aſſiſe ſur une chaiſe où il y en avoit.

ISABELLE.

Comment ?

BELISE.

Oui, ce verd là me refroidit à en périr.

FLORA.

Voilà de la tapiſſerie, & il n'y a point de verd.

TIBERIO.

Eh bien, mon enfant, à quand la noce ?

BELISE.

Je ne ſais, mon oncle ; je ne trouve

perſonne qui me touche le cœur.

TIBERIO.

Mais dans tant de partis tu peux choiſir.

BELISE.

Ils ſont tous inſupportables.

TIBERIO.

Comment ! tous ?

BELISE.

Oui, tenez, cet homme de robe....

TIBERIO.

Eh bien !

BELISE.

Il étoit chauve.

ISABELLE.

Qu'importe.

BELISE.

Comment ! qu'importe ? J'aimerois autant coucher avec une citrouille, qu'avec une tête ſans cheveux.

TIBERIO.

Mais il avoit du bien.

BELISE.

Je ne m'en ſoucie guere : je n'épouſerai jamais un homme ſans toupet.

ISABELLE.

A la bonne heure : mais pourquoi avoir refuſé ce colonel? il avoit un toupet celui-là.

BELISE.

Oui, & il étoit borgne.

ISABELLE.

On ne s'en appercevoit point : il portoit un œil d'émail.

BELISE.

Ah! fi donc : vous ne voyez pas qu'il m'auroit fait à tous moment des affronts

TIBERIO.

Comment cela?

BELISE.

Le voici. Il m'auroit ſouvent juré qu'il m'aimoit comme ſes yeux; & ſi ſon œil d'émail ne lui coûtoit qu'une piſtole, voyez à quel prix je me ſerois trouvée eſtimée.

TIBERIO.

Ma chere niece, ces petites idées là ſont impertinentes.

ISABELLE.

Et ce Portugais?

BELISE.

Ne m'en parlez point ; on ne ſauroit baiſer un viſage comme celui-là : c'eſt une forêt que ſa barbe ; & elle eſt ſi noire, ſi noire.... fi !

ISABELLE.

Et cet Eſpagnol ſi opulent ?

BELISE.

Il a des pieds qui ne finiſſent point ; il m'auroit écraſée quelque jour en marchant : d'ailleurs il a les mains mal-propres.

ISABELLE.

Ptenez donc ce gentilhomme Français : il a les mains blanches, lui.

BELISE.

Encore moins, je ne veux pas m'appeller *Madame*, ni appeller mon mari *Monſieur* (3).

ISABELLE.

Mais, mon enfant, qu'as-tu à reprocher au moins à Dom Louis, à ce cavalier ſi bien fait, qui a la poi-

(3) Dans l'Eſpagnol ces deux mots ſont une plaiſanterie, *Madama* & *Moſieur*, que l'on prononce *Moſiour*.

trine décorée d'un cordon de S. Jacques.

BELISE.

Quoi ! ce cordon auquel pend un grand vilain léſard ; vous me faites trembler, rien que d'y penſer (4).

TIBERIO.

Ecoutez, Mademoiſelle : avec toutes ces belles façons-là, le tems ſe paſſe, la beauté s'enfuit, & il ne reſte plus que le repentir.

ISABELLE.

On frappe.

FLORA.

Je crois que oui.

ISABELLE.

Voyez qui c'eſt.

---

(4) Au bas du cordon de cet ordre eſt un léſard qui ſoutient la croix.

SCENE IV.

Les mêmes, UN ALGUAZIL.

L'ALGUAZIL.

POUVONS-NOUS entrer ?

TIBERIO.

Vous êtes le maître.

L'ALGUAZIL.

Madame, les termes ſont échus; voyez ſi vous ſouhaitez que l'on ſaiſiſſe chez Eliſo, & que l'on vous apporte ſes meubles pour le reſte de votre dû ?

TIBERIO.

Quoi ! eſt-ce que ous plaidez avec Eliſo ?

ISABELLE.

Il me doit deux mille ducats, & il n'y a pas moyen de les lui arracher.

TIBERIO.

Voilà comme on abuſe de la foibleſſe des veuves.

ISABELLE.

Il y a un an qu'il me mene ſans que je puiſſe en tirer d'argent; je ne l'au-

rois pas tant ménagé ſans l'amitié que mon fils a pour lui.

TIBERIO.

Allons, allons, il faut qu'il paie : allez le ſaiſir.

L'ALGUAZIL.

J'y cours ; la maiſon n'eſt pas loin.

SCENE V.

ISABELLE, TIBERIO, BELISE, FLORA.

ISABELLE.

EH ! mais Beliſe eſt évanouïe.

TIBERIO.

Qu'a-t-elle donc ?

BELISE.

Ah ! pardonnez : quand j'ai apperçu cet homme avec ſa bagüette, j'ai cru qu'il alloit me crever les yeux.

TIBERIO.

Toujours le même ton.

FLORA.

Il y a là-bas deux Meſſieurs.

ISABELLE.

Qui ?

FLORA.

Fabricio.

BELISE.

Je l'ai vu, je l'ai vu ; qu'il s'en aille.

TIBERIO.

En quoi a-t-il le malheur de vous déplaire ?

BELISE.

Il a la barbe & les cheveux blancs, & quand il y a tant de neiges ſur les montagnes, c'eſt une marque que l'hiver s'approche.

FLORA.

L'autre eſt un médecin.

BELISE.

Jéſus ! renvoyez-le ; moi me marier avec un médecin ! moi coucher avec la fievre ! ah, ah, j'ai le friſſon.

TIBERIO.

J'aurois bien du plaiſir à ſouffleter à mon aiſe cette extravangante.

ISABELLE.

Ne parlez pas si haut, mon frere; si elle vous entendoit elle en seroit malade huit jours. Allons à la messe, ma fille, & qu'on renvoie ces Messieurs.

TIBERIO.

Et où irez-vous à l'heure qu'il est?

ISABELLE.

Aux Hiéronimites.

BELISE.

Non, ma mere, je vous en prie.

ISABELLE.

Et pourquoi?

BELISE.

Il y a dans le tableau du Saint un grand vilain lion, qui me menace toujours de m'étrangler.

TIBERIO.

Je n'y tiens plus; adieu folle, je ne te reverrai de ma vie. (*Ils s'en vont tous.*)

SCENE VI.

Le théatre repréſente l'appartement d'Eliſo.

ELISO, FABIO.

FABIO.

QUE ne vous préſentez-vous pour l'épouſer ? morbleu, elle eſt riche, jeune & belle.

ELISO.

Cela eſt vrai ; mais Beliſe eſt une étrange créature, ſes caprices donnent lieu tous les jours à de nouveaux contes, qui réjouiſſent la cour & la ville. Elle en eſt devenue la fable, & d'ailleurs il n'y a pas un homme qui puiſſe trouver grace à ſes yeux : elle les éloigne tous.

FABIO.

Elle ſe corrigera.

ELISO.

Un grand homme l'effraie parce que c'eſt un géant ; un petit, elle le mépriſe parce que c'eſt un nain.

FABIO.

Elle eſt difficile.

ELISO.

Elle a refuſé des partis, tantôt parce que le Cavalier avoit un ſigne ſur le viſage, tantôt parce qu'il étoit blond, enfin il n'y a pas d'inſtant où elle n'apprête à rire par ſes biſarreries.

SCENE VII.

ELISO, FABIO, FELISARDO; *l'épée à la main.*

FELISARDO.

ELISO eſt-il ici!

ELISO.

Me voilà moi-même, mon ami.

FELISARDO.

Depêchons; je viens de me battre.

ELISO.

Comment?

FELISARDO.

Oui, je viens de tuer, à ce que je

je crois, un Cavalier Navarrois. J'accompagnois Célia qui étoit allée au parc avec Aurélie, ſa parente. Cet homme s'eſt opiniâtré à les ſuivre : j'ai voulu l'en détourner : il m'a inſulté ; je l'ai chargé, bleſſé, tué en moins de rien. J'ai là Célia plus morte que vive....

ELISO.

Et où eſt-elle ?

FELISARDO.

A votre porte.

ELISO.

Eh ! mon Dieu ! qu'elle entre donc.

FELISARDO.

Celia, Celia. (*Elle entre*) Vous ſerez ici en ſûreté & inconnue.

CELIA.

Eſt-ce que vous me quittez ?

FELISARDO.

Je me retire chez les Carmes.

CELIA.

Je m'en vais donc auſſi. Ne vous imaginez pas que je puiſſe reſter ici ſans vous : s'il y a du danger à y demeurer, pourquoi m'y laiſſer ? & s'il n'y en a pas, pourquoi vous en aller ?

ELISO.

Elle a raiſon. Fabio fermez toutes les portes. Vous ne pouvez, ſans vous expoſer beaucoup, paroître à l'heure qu'il eſt dans les rues.

FABIO.

Ah! Monſieur, tout eſt perdu!

ELISO.

Quoi! qu'y a-t-il?

FABIO.

La Juſtice eſt à la porte : ils frappent ; je me ſuis bien gardé d'ouvrir, mais ils vont enfoncer tout.

FELISARDO.

Que devenir?

ELISO.

Il n'y a ici ni recoin, ni porte de derriere ; & en pareil cas ces gens-là ſont des furets qui fouillent par-tout ; ils feront d'autant plus exacts à chercher, que le refus d'ouvrir confirmera leurs ſoupçons.

CELIA.

Que je ſuis malheureuſe!

ELISO.

Ne vous affligez pas, Madame ; inventons quelque artifice pour vous dé-

guiſer. Voyons un peu : j'avois, il y a quelques jours, deux eſclaves, Pedro, un palfrenier, & Zara, une grenadine qui faiſoit la cuiſine : perſonne ne ſait que je m'en ſois défait ; conſentez à paſſer pour eux : vous, Feliſardo, allez à l'écurie, vous y trouverez des habits convenables & mettez-vous à panſer les chevaux : vous, Célia, deſcendez à la cuiſine, faites-y quelque choſe d'analogue au rôle de Zara, par ce moyen il ſera impoſſible de vous reconnoître.

FELISARDO.

J'y vais.

CELIA.

Et moi auſſi.

FABIO.

Depêchons ; car ils vont tout rompre.

ELISO.

Au contraire, je ſuis ſurpris de la douceur avec laquelle ils ſe conduiſent ; ce n'eſt pas leur uſage quand il s'agit d'un duel : deſcends, dis-leur que j'étois occupé dans mon cabinet ; que perſonne ne les a entendus : amuſe-les le plus que tu pourras, afin de

donner le tems à Feliſardo & à Celia de ſe déguiſer.

FABIO.

J'y cours, & je ſouhaite que tous les levriers des bourreaux puiſſent y être pris.

SCENE VIII.

ELISO, *ſeul.*

VOILA une terrible ſituation pour le pauvre Feliſardo ; mais nous l'en tirerons : & ſa maîtreſſe, les larmes couloient de ſes yeux ; c'eſt en effet un étrange accident pour elle.

SCENE IX.

ELISO, FABIO, L'ALGUAZIL, UN GREFFIER.

L'ALGUAZIL.

IL eſt bien étonnant, Monſieur, qu'il faille attendre ſi long-tems à votre porte.

ELISO.

Je n'en ſavois rien, & d'ailleurs je ne ſuis pas fait pour ouvrir la porte chez moi.

L'ALGUAZIL.

Vos gens au moins pourroient être plus honnêtes. Au bout de deux heures il arrive un laquais à moitié endormi, & qui nous fait des contes extravagans.

ÉLISO.

C'eſt un butor qui dort ſans ceſſe: au reſte cela n'empêche pas que je ne vous rende tous les égards qui vous ſont dûs. Que ſouhaitez-vous?

L'ALGUAZIL.

Le voici. Vous ſouvient-il des commandemens de payer qui vous ont été faits de la part de Madame Iſabelle?

ELISO.

Ah! oui, je m'en ſouviens. Mais eſt-ce qu'il n'y a point de conciliation avec elle?

L'ALGUAZIL.

Elle a eu, comme vous voyez, tous les ménagemens poſſibles; mais il n'y

a point de fin avec vous : j'ai ordre de vous exécuter.

ELISO.

Je ne puis l'empêcher ; Iſabelle eſt la maîtreſſe.

LE GREFFIER.

Nous pouvons donc entrer ?

ELISO.

Il ne tient qu'à vous ; Fabio va vous livrer ma vaiſſelle, mes meubles ; & ſi cela ne ſuffit pas, vous enleverez tout ce qu'il vous plaira.

LE GREFFIER.

Cela eſt bon ; entrons.

SCENE X.

ELISO, *ſeul.*

Nous nous trompions bien. Feliſardo croyoit être l'objet de leurs recherches, & c'eſt ſur moi ſeul qu'elles devoient tomber ; mais cela m'inquiete peu. Je retirerai tous mes effets avec l'argent que je dois toucher dans un mois d'ici : je me ſerois peut-

être épargné tous ces embarras, si j'avois pu vaincre ma répugnance, & me résoudre à faire ma cour à Belise. Toute bisarre qu'elle est, j'aurois pu espérer de réussir auprès d'elle & m'acquitter avec sa propre dot. C'est à la vérité une situation bien pénible, que celle d'avoir perpétuellement à ses côtés une femme de cette humeur; mais enfin, la fortune fait passer par dessus bien des choses. Il faut prendre un parti, & celui-là est sans doute le meilleur. (*Il s'en va*)

SCENE XI.

ISABELLE, BELISE, FLORA.

ISABELLE.

Cet homme est une mignature: pourquoi ne vous revient-il pas?

BELISE.

Quand vous voudrez vous remarier, ma mere, vous ferez la maîtresse de prendre un mari comme celui-là; pour moi il ne me convient pas.

ISABELLE.

Pourquoi ?

BELISE.

Il a un poignet poſtiche.

ISABELLE.

Mais encore une fois, que vous importe ?

BELISE.

Comment ! que m'importe ? je ne veux pas que mon mari ait rien de manque, ni de ſuppoſé : je veux un homme complet. Vous me donnez-là des bons avis ; épouſer un manchot !

ISABELLE.

En vérité, ma fille, ces travers-là me fatiguent ſérieuſement : déterminez-vous donc du moins en faveur de ce gentilhomme de Tolede, qui eſt ſi riche, ſi bien fait ?

BELISE.

Celui-là a les yeux trop grands. N'avez vous pas examiné comment il me regardoit ? S'il a cette vue-là quand il eſt amoureux, comment donc ſeront-ils quand ils ſe trouveront en colere ? il me dévoreroit toute vive ; & puis, avez-vous pris garde qu'il

reſſemble, comme deux gouttes d'eau, à Pierre-le-Cruel, qui eſt à Saint-Dominique.

ISABELLE.

Vous me pouſſez à bout; craignez de vous en repentir.

SCENE XII.

ISABELLE, BELISE, L'ALGUAZIL, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

CELA a aſſez bien été.

L'ALGUAZIL.

Oui, pas mal.

ISABELLE.

Que voulez-vous dire?

L'ALGUAZIL.

Votre dette eſt à couvert, Madame; je vous amene des ſûretés vivantes.

ISABELLE.

Des ſûretés vivantes!

L'ALGUAZIL.

De ma vie je n'ai vu d'eſclaves auſſi bien tournés.

ISABELLE.

J'en ſuis bien aiſe.

L'ALGUAZIL.

Il y a une fille.

ISABELLE.

Eſt-elle eſtampée (5)?

L'ALGUAZIL.

Pas encore : mais elle le ſera quand vous voudrez. Holà, Pedro, Zara, ici.

---

(5) On a vu dans la premiere piece de Lopes de Véga ce que ſignifie ce mot.

SCENE XIII.

Les mêmes, FELISARDO, CELIA, *en eſclaves.*

L'ALGUAZIL.

JE m'en ſuis emparé dans l'idée que je vous ferois plaiſir.

ISABELLE.

J'en ſuis ſi ſatisfaite, que je conſens volontiers à quitter Eliſo de tout ce qu'il me doit s'il veut me les laiſſer.

L'ALGUAZIL.

Ce ſeroit les payer cher, & aſſurément il ſera trop heureux de ſe prêter à cet accord.

ISABELLE.

Je donnerois encore davantage pour les conſerver.

L'ALGUAZIL.

En ce cas les choſes ſeront bientôt terminées : je ſaurai vous en rendre réponſe. (*Il s'en va.*)

SCENE XIV.

ISABELLE, BELISE, FELISARDO, CELIA.

FELISARDO, *à part.*

QUEL cruel enchaînement d'infortunes, & qu'il va m'en coûter cher pour me dérober aux pourſuites que je dois redouter! Je ſuis, il eſt vrai, bien en ſûreté contre toutes les recherches; mais à quelle humiliation vais-je en être redevable? Moi, eſclave, moi, vendu, enlevé au milieu de Madrid avec Celia, comme le plus vil des animaux! Moi, paſſer d'un moment à l'autre de la liberté à la ſervitude, & même d'un premier eſclavage à un ſecond! O ſort! voilà de tes jeux.

CELIA, *à part.*

Je ne ſais que faire ni que dire, ni même que penſer dans l'horrible embarras où je me trouve; mais diſſimulons. Tout ce qui peut m'arriver de

pis, c'eſt de reſter dans cet état une huitaine de jours.

BELISE, *qui eſt cenſée pendant ces monologues avoir cauſé avec ſa mere.*

Vous avez raiſon; il faut lui en parler.

ISABELLE.

Je l'y amenerai à force d'argent. Eſclave.

FELISARDO.

Madame.

ISABELLE.

Approche.

FELISARDO.

Me voilà.

ISABELLE.

Ton nom?

FELISARDO.

Pedro.

ISABELLE.

Es-tu Chrétien?

FELISARDO.

Oui, par la grace de Dieu.

ISABELLE.

Es-tu fâché de te trouver ici?

FELISARDO.

Non : puiſqu'il faut que je paie pour les dettes d'un autre, j'aime encore mieux que ce ſoit ici que dans la priſon.

ISABELLE.

De quel pays es-tu?

FELISARDO.

De Grenade, quoique je ſois né à Madrid d'une eſclave qui auroit pu être Reine ſi elle avoit eu moins de malheur. Ma mere a été priſe par Dom Juan d'Autriche, (6) ſans cela je ſerois né dans les Alpucharres où j'avois été conçu, & j'y jouirois d'un rang diſtingué dans la nobleſſe du pays.

ISABELLE.

Voilà qui eſt terrible; j'en ai le cœur tout attendri. Et toi, eſclave? (*A Celia.*)

---

(6) Les Maures du Royaume de Grenade s'étoient revoltés. On les avoit mis à la chaîne pour les punir. C'eſt à ce traitement que Feliſardo fait ici alluſion.

CELIA.

Je me nomme Zara ; je ſuis d'Oran ; je veux être baptiſée, & je le ſerai d'ici à un mois ſi je puis avoir le bonheur de retourner au pouvoir de mon maître.

BELISE.

Tu le ſeras tout auſſi-bien ici. En vérité, il y a de jolies filles à Oran.

ISABELLE, *à Flora.*

Elle eſt bien en effet : montre-lui la cuiſine & ce qu'elle a à faire. Toi, Pedro, je te ferai indiquer ton emploi.

BELISE.

Quel dommage ! (*Iſabelle & Beliſe s'en vont.*)

SCENE XV.

FLORA, CELIA, FELISARDO.

FLORA.

ALLONS, Zara, ſuis-moi. Pour toi, Pedro, tu n'as qu'à aller à l'écurie.

FELISARDO.

Y a-t-il encore ici d'autres eſclaves?

FLORA.

Non; il n'y a d'autres domeſtiques que moi & un cocher.

FELISARDO.

Madame a-t-elle un fils?

FLORA.

Oui, & un très-bien fait.

FELISARDO.

Tant pis.

FLORA.

Il eſt encore couché. Dom Juan n'eſt pas matinal : il fait ſa cour à une Dame toute la nuit, & il dort le jour. Tu auras en lui un bon maître : j'aurai ſoin de t'adoucir ta condition.

Va, laiſſe-moi faire; j'ai les clefs de tout. Bois tu du vin? (7)

FELISARDO.

Mais quand j'en trouve.

FLORA.

Tu n'en manqueras pas. Comme il a l'air frais!

CELIA.

Vous avez là trouvé une heureuſe condition, Pedro.

FELISARDO.

Que dites-vous, ma chere Celia?

CELIA.

Allez, allez, on vous fait déja des avances.

FELISARDO.

Ah! mon cher cœur, nous ſommes déja aſſez malheureux : n'aggravons pas notre ſituation par des querelles ſans objet. (*Ils s'en vont.*)

---

(7) Elle lui demande s'il mange du cochon. Cette demande en Eſpagne a quelque ſel, ſur-tout étant adreſſée à un eſclave ſuppoſé More, &, par conſéquent de race Mahométane.

SCENE XVI.

Le Théatre repréſente l'Appartement de Dom Juan.

DOM JUAN, *en robe-de-chambre*, CARILLO.

DOM JUAN.

LES chevaux ſont-ils mis?

CARILLO.

Oui, Monſieur, mais il eſt tems de dîner.

DOM JUAN.

Trouverons-nous encore des meſſes?

CARILLO.

Bon! ſans doute vous en trouverez; il n'eſt que midi.

DOM JUAN.

J'étois bien las hier.

CARILLO.

Gageons que ce n'étoit pas le chemin qui vous avoit le plus fatigué.

DOM JUAN.

Tu as raiſon. C'étoit ce faquin de

créancier. Il prend bien ſon tems pour venir me demander de l'argent. Quand j'entends ce mot, je meurs, j'expire.

CARILLO.

Vous n'êtes pas le ſeul à votre âge pour qui cette épreuve ſoit embarraſſante. Voulez-vous vous laver le viſage?

DOM JUAN.

Oui : appelle Flora.

CARILLO.

J'y vais. (*Il va l'appeller.*)

SCENE XVII.

DOM JUAN, CARILLO, FLORA, CELIA *avec une aiguiere & une ſerviette.*

CELIA.

Voici l'aiguiere & le baſſin.

FLORA.

Et un linge.

DOM JUAN.

Flora.

FLORA.

Que ſouhaitez-vous ?

DOM JUAN.

Qu'eſt ce que cette fille-là ? Je ne l'ai pas encore vue ici.

FLORA.

C'eſt une eſclave qui n'y eſt que d'aujourd'hui.

DOM JUAN.

Une eſclave !

FLORA.

Elle ſort de chez votre ami Eliſo. Ne l'y avez-vous pas vue ?

DOM JUAN.

Jamais.

FLORA.

On l'a ſaiſie avec le reſte des effets d'Eliſo, pour ce qu'il doit à Madame votre mere.

DOM JUAN.

Qu'elle eſt jolie !

CELIA.

Dites plutôt malheureuſe. Il n'y a pas d'autre nom qui me convienne dans l'état où je ſuis.

DOM JUAN.

Ma foi, Eliſo eſt bien quitte avec nous. Verſez-moi de l'eau, Mademoiſelle.

FLORA.

Il paroît que l'eſclave vous plaît ?

DOM JUAN.

Je n'ai encore de ma vie rien vu de plus beau. Venez, venez, il n'y aura jamais aſſez d'eau pour éteindre les feux que vos charmes font naître..... Quels yeux !

CELIA.

Mais il n'y a plus d'eau.

DOM JUAN.

Donne le linge, Flora. Elle eſt adorable. Va me chercher un col, Flora. (*Flora ſort*). Elle ne paroiſſoit point chez Eliſo. Il me la cachoit, ſans doute, par la crainte des ſentimens que ſa vue ne pouvoit manquer d'exciter dans mon cœur. Ah ! s'il l'aime, qu'il doit être déſeſpéré de ſa perte ! (8) Qu'on ſeroit

(8) Je retranche ici beaucoup de choſes qui ſont inſipides même en Eſpagnol. Il n'y a d'intéreſſant que la ſituation.

heureux, charmante Eſclave, ſi l'on pouvoit ou vous faire aimer vos fers, ou en recevoir de vous.

CELIA.

Vous inſultez à ma miſere, Monſieur.

DOM JUAN.

Ne m'en ſoupçonnez pas. Rien n'égale mon reſpect pour vous, & s'il m'étoit permis de me livrer à des ſentimens plus vifs, avec quels tranſports.....

SCENE XVIII.

Les mêmes, FELISARDO.

FELISARDO.

QUE vois-je?

DOM JUAN.

Qui eſt-là?

FELISARDO.

Moi, Monſieur.

DOM. JUAN.

Et qui, vous?

FELISARDO.

Un eſclave que le haſard vous donne, & qui vient vous rendre ſes hommages. J'étois à Eliſo ; je ſuis à vous, ou plutôt ſon empire ſur moi eſt ſuſpendu pour quelques jours ; car n'étant ici que par forme de nantiſſement, je n'en appartiens pas moins à mon vrai maître. Il aime paſſionnément cette eſclave : je la trouve ici tête à tête avec vous, & je ne puis m'empêcher de lui repréſenter que cela n'eſt pas bien.

DOM JUAN.

Tu es un excellent eſclave, à ce qu'il me paroît.

FELISARDO.

Zara, qu'avez-vous fait ?

CELIA.

Vous me grondez, je crois.

FELISARDO.

N'en ai-je pas le droit ? Le dernier ordre que notre maître commun m'a donné, étoit de veiller ſur vous.

DOM JUAN.

Doucement, l'ami, ta fidélité va trop loin : tu en es quitte au reſte.

Cette fille n'eſt plus à Eliſo ; elle m'appartient.

FELISARDO.

Et moi ?

DOM JUAN.

Et toi auſſi.

FELISARDO.

Je ne le nie pas : mais enfin je ne puis oublier ce que je dois au premier homme dont j'ai reconnu le pouvoir. Allez, Zara, vous ſerez mieux là-bas qu'ici.

CELIA.

Et vous, que n'allez-vous à votre écurie ? vous y trouverez Flora, la généreuſe Flora peut-être.

DOM JUAN.

En voilà aſſez : vous me paroiſſez une couple d'excellens domeſtiques. Je ſaurai reconnoître votre zele : adieu la belle ; il eſt tard, je vais à la meſſe.

SCENE

SCENE XIX.

FELISARDO, CELIA.

FELISARDO.

AH! infidele ! quel plaiſir prenez-vous à me déchirer le cœur ?

CELIA.

Vous êtes donc ſenſible à cette conduite ?

FELISARDO.

Et qui ne le ſeroit, cruelle ? Quoi ! tête à tête dans la chambre d'un jeune homme que vous alliez rechercher ! & ma vue ne vous émeut pas ? Vous y reſtez ſans changer de couleur ? vous ſupportez ſans rougir mes reproches ? Non, il n'y a plus de fidélité dans le monde, & chez les femmes ſur-tout ; adieu.

CELIA.

Quoi ! adieu !

FELISARDO.

Laiſſez-moi ; je ſuccombe à mon déſeſpoir.

CELIA.

C'eſt pouſſer trop loin un badinage. Raſſure-toi, mon cher amant, il n'y a rien de criminel dans ma conduite. Flora m'a menée ici ſans que je ſuſſe où nous allions. Ce jeune homme m'a tenu quelques propos galans, que j'ai à peine entendus & qui ſont de ſon âge : mais crois-tu qu'ils puiſſent faire quelque impreſſion ſur le cœur de ta Celia ? & ſi je reſte ici, pour qui, dis-le moi, pour qui y ſuis-je ? N'en ſortirois-je pas à l'inſtant ſi je pouvois me réſoudre à te quitter ?

FELISARDO.

Vous me rendez la vie. N'en parlons donc plus : mais qu'allons-nous faire ? que devenir ? Ne devrions-nous pas, dès la nuit prochaine, nous ſouſtraire aux bizarreries de la fortune, & aux humiliations dont elle nous accable ? Voulez-vous que je vous enleve d'ici ?

CELIA.

Dieu ſait ſi ce n'eſt pas là le plus ardent de mes ſouhaits ; mais il faudroit en prévenir Eliſo. Comme nous paſſons ici pour ſes eſclaves, & que nous répondons pour l'argent qu'il

doit, nous ne pouvons diſparoître ſans l'expoſer aux pourſuites les plus déſagréables. Le mieux, je crois, eſt de reſter ici juſqu'à ce que votre affaire ſoit aſſoupie. Il n'y a pas d'endroit au monde où vous puiſſiez être plus ſûrement caché, ainſi que moi; & ſi l'amour peut adoucir une priſon, celle-ci ne doit pas nous ſembler trop rude.

FELISARDO.

Je crois que vous avez raiſon. Mais j'apperçois des domeſtiques qui viennent mettre le couvert. Allez, Celia, deſcendez dans ce lieu ſi indigne de vos charmes; allez les enſevelir dans cette trop heureuſe cuiſine qui eſt ſi peu faite pour vous.

CELIA.

J'y aurai ſoin de Feliſardo. Je me charge d'être ſa pourvoyeuſe, à moins que la prévenante Flora ne me diſpute cet emploi.

FELISARDO.

Méchante! pourquoi vous venger ainſi?

CELIA.

Ecoutez: on craint aiſément quand on aime.

FELISARDO.

On doit croire encore plus aiſément.....

CELIA.

Et que croire?

FELISARDO.

Que je t'adore, ma divine Celia, & que nos malheurs ne peuvent qu'affermir notre union.

SECONDE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

BELISE, FLORA.

FLORA.

ET d'où vient donc tant de triſteſſe, tant de déſeſpoir?

BELISE.

Ah! Flora, je ſuis perdue! mes plaiſirs ſe ſont changés en douleurs: mes caprices ſont évanouis: mon orgueil eſt humilié; le ciel m'a punie; les hommes que j'ai tant dédaignés ſont vengés; je ſuis deſolée à en mourir.

FLORA.

Fi donc! que dites-vous-là?

BELISE.

Ma chere amie, la vie va déſormais m'être inſupportable; plutôt que de faire l'aveu de ma folie, j'aime

mieux renoncer au jour, & je n'ai que trop tardé.

FLORA.

Eh! mon Dieu, qu'eſt ce donc que vous avez fait ?

BELISE.

Oui, oui, je ſuis fille à me tuer moi-même, à m'étrangler, à me poignarder.....

FLORA.

Madame, ſi ma fidélité, ſi mes longs ſervices ont pu me donner quelques droits à votre confiance, ne me cachez point la cauſe d'un déſeſpoir ſi violent.

BELISE.

Je ne puis te l'apprendre.

FLORA.

Vous voulez donc que je meure auſſi ?

BELISE.

Tu me fais violence : écoute donc ce que j'ai à te dire.

FLORA.

Je vous écoute.

BELISE.

Ma fortune, quelque beauté dont on me loue, m'ont renverſé l'eſprit. Tu m'as vue fiere, dédaigneuſe, inconſéquente, me livrer aux travers les plus inconſéquens, aux biſarreries les plus ridicules : l'eſprit, la nobleſſe, l'opulence, n'ont garanti de mes cruels mépris aucun de ceux qui ont prétendu à ma main. Eh bien, Flora, ce cœur ſi ſuperbe, cette ame ſi indomptable, un eſclave l'a domptée.

FLORA.

Un eſclave !

BELISE.

J'en meurs de honte : mais il eſt trop vrai, je brûle, je me conſume pour un miſérable, qui n'aura pas même aſſez de délicateſſe pour s'appercevoir de ſon triomphe : pour prix de cette hauteur, qui a révolté tout Madrid, il faut que je meure malheureuſe & déshonorée.

FLORA.

Je vous avoue que je ſuis confondue. Les réflexions que je pourrois vous préſenter, je vois que vous les avez faites ; mais je ne puis m'empê-

cher de vous redire que voilà un étrange accident.

BELISE.

Flora, cependant un bel objet ceſſe-t-il d'être beau parce qu'il eſt déplacé? un diamant dans la boue en eſt-il moins la plus précieuſe des pierres? mais, que dis-je, lâche, veux-je me juſtifier ma baſſeſſe? non, non, il faut périr, il n'y a point d'autre reſſource.

FLORA.

Pardonnez-moi, il y en a d'autres?

BELISE.

En connois-tu?

FLORA.

La plus efficace ſeroit de le mettre à la porte ſur-le-champ.

BELISE.

Ma mere paroît s'y attacher, & puis je ne le verrois plus: mais l'en aimerois-je moins?

FLORA.

Eh bien, il faut le faire marquer, le faire battre, le défigurer de maniere qu'il vous devienne à vous-même un objet d'horreur.

BELISE.

Qu'as-tu dit ? l'amour n'embellit-il pas la laideur même ?

FLORA.

Tâchez au moins de ſuppoſer qu'il aime cette belle eſclave, avec laquelle il eſt ſi ſouvent : la jalouſie eſt le poiſon de l'amour.

BELISE.

Elle en eſt bien plutôt l'aliment.

FLORA.

Je ne vois donc qu'un moyen.

BELISE.

Eſt-ce la mort ?

FLORA.

Non : c'eſt de rentrer en vous même ; c'eſt de ſonger bien ſérieuſement aux ſuites affreuſes d'une paſſion de cette nature .....

BELISE.

Oui, tu as raiſon : il faut un remede violent ; employons-le ; briſons cet indigne lien avec le fer & le feu : qu'on le marque, qu'on l'eſtampe, qu'on détruiſe ces traits redoutables qui agiſſent avec tant de force ſur les cœurs.

FLORA.

Je vois votte mere.

BELISE.

Eloignons-nous. (*Elles s'en vont*).

SCENE II.

ELISO, ISABELLE.

ISABELLE.

NON, Monſieur, je n'en démordrai point, les eſclaves ſont à moi; fixez-en le prix qu'il vous plaira; mais ſoyez ſûr que je ne les rendrai point.

ELISO.

Quoi! après m'avoir fait l'affront de me faire exécuter dans mes meubles, vous avez encore la cruauté de m'enlever ce que j'ai de plus cher au monde?

ISABELLE.

Vous êtes gentilhomme: je ſuis femme; voilà deux titres qui vous font un devoir de céder à mes deſirs.

ELISO.

Ah ! Madame, demandez-moi mon ſang, prenez-moi moi-même pour eſclave, mais rendez-moi ceux-là.

ISABELLE.

Cela ne ſe peut pas ; je vous le répete. Mettez-y un prix, quel qu'il ſoit, & je conſens à tout, quand vous devriez ſonger à la main de Beliſe : vous avez eu quelques vues autrefois.....

ELISO.

Cette témérité ne m'eſt pas permiſe ; ſi pourtant.....

ISABELLE.

Pedro & Zara ſont à moi. Je vais chercher ma fille. (*Elle s'en va*)

SCENE III.

ELISO, FELISARDO.

ELISO.

Ce mariage rendroit la liberté à mon ami ſans me compromettre ; mais il faudroit m'attendre à de cruels momens.....

FELISARDO.

Eliſo, mon cher ami.

ELISO.

Mon cher Feliſardo, comment vous trouvez-vous ?

FELISARDO.

Votre vue jette quelque douceur dans l'amertume de ma priſon.

ELISO.

Appellez-vous une priſon un lieu où vous êtes avec Celia ?

FELISARDO.

Que m'importe d'être auprès d'elle, ſi je n'ai pas la liberté de lui dire un mot ? Mais à quoi en ſont mes affaires ? que dit-on du bleſſé ? quand

pourrai-je ſortir d'ici? a-t-on fait quelques tentatives pour me trouver?

ELISO.

Votre ennemi eſt encore en vie; mais il n'eſt pas hors de danger, & vous en courriez un grand ſi vous ſortiez d'ici.

FELISARDO.

Quel horrible état! Cherche-t-on Celia?

ELISO.

Oui. Comment va-t-elle?

FELISARDO.

Bien; mais elle me tourmente par les travers qu'elle prend à l'occaſion de l'empreſſement d'une femme-de-chambre qui montre quelques égards pour moi.

ELISO.

Elle eſt jalouſe?

FELISARDO.

A l'excès: mais on vient; retirez-vous; ſi l'on nous voyoit enſemble, cela pourroit donner des ſoupçons.

(*Eliſo s'en va*)

SCENE IV.

ISABELLE, FELISARDO.

ISABELLE, *à part.*

OH, oh, Beliſe, ſi le mot de mariage eſt ſi inſupportable pour vous, n'ayez pas peur que je vous en reparle jamais. (*Haut*) Pedro.

FELISARDO.

Madame.

ISABELLE.

Tu dois voir combien je te diſtingue ; du moins tu ne te plaindras pas, j'eſpere, de ce que je t'ai acheté.

FELISARDO.

Vous m'avez acheté !

ISABELLE.

Oui, Eliſo vient de conclure le marché ; de ce moment tu m'appartiens : ne te l'a-t-il pas dit ?

FELISARDO.

Non, il a craint ſans doute de m'affliger.

ISABELLE.

Eſt-ce que tu ne te plais pas auprès de moi ?

FELISARDO.

Rien ne peut me flatter davantage, que d'avoir le bonheur de vous ſervir ; mais enfin, Eliſo eſt mon premier maître.

ISABELLE.

Tu reconnois mal mes bontés !

FELISARDO.

Pardonnez-moi, on ne peut y être plus ſenſible.

ISABELLE.

Tu m'es plus redevable que tu ne le crois.

FELISARDO.

Je ne vois que des motifs de reconnoiſſance.

ISABELLE.

En vérité, je t'aime comme moi-même.

FELISARDO.

Ah ! Madame, j'embraſſe vos genoux.

SCENE V.

ISABELLE, FELISARDO, CELIA.

ISABELLE.

N'EST-CE pas Zara?

FELISARDO.

C'eſt elle-même.

ISABELLE.

Zara, que viens-tu faire ici?

CELIA.

Je viens chercher Pedro, Dom Juan le demande.

ISABELLE.

Vas-y vîte.

CELIA, *bas à Feliſardo.*

Vous êtes heureux. Il ſemble que la maîtreſſe même commence à s'humaniſer en votre faveur.

FELISARDO, *bas.*

Encore de la jalouſie!

CELIA, *bas.*

Et qui n'en auroit pas? Il ſemble

que vous cherchiez les occaſions de m'alarmer.

ISABELLE.

Plaît-il ? Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette converſation ?

FELISARDO, *bas.*

Oh ! Celia, que votre humeur eſt étrange ! (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Que dites-vous-là ?

CELIA.

Je demandois à Pedro, s'il veut m'apprendre une priere que je voudrois ſavoir.

ISABELLE.

Une priere ! c'eſt bien-là le moment ; allez, peronelle, allez à la cuiſine, Flora vous l'apprendra.

CELIA.

Elle ſe fâche ! elle me le payera.

SCENE VI.

ISABELLE, *ſeule.*

QU'EST-CE donc que les idées qui me paſſent dans la tête ? Qu'eſt-ce que mon cœur me veut dire en faveur de cet eſclave ? Sa bonne mine, ſa taille, ſes graces ſont toujours préſentes à mes yeux ; défions-nous de ce penchant : ah ! amour, amour, m'aurois-tu réſervée à cet affront !

SCENE VII.

ISABELLE, BELISE.

BELISE.

MA mere, depuis que je ſais que Pedro eſt à vous, & que vous en avez traité avec Eliſo, je crois devoir vous donner un avis.

ISABELLE.

Eſt-ce encore quelqu'une de vos extravagances ?

BELISE.

Non assurément. On m'a assuré qu'il étoit sujet à s'enfuir. Il faut dès aujourd'hui le faire estamper.

ISABELLE.

Que dites-vous? Estamper un garçon bâti comme celui-là!

BELISE.

Qu'importe comme il est fait, si l'on ne peut s'en assurer autrement?

ISABELLE.

J'aurois du scrupule à faire défigurer un visage comme le sien.

BELISE.

Il vous paroît donc bien beau!

ISABELLE.

(*Bas.*) Que trop. (*Haut.*) Mais il n'est pas mal, comme peut être un esclave après tout.

BELISE.

Ma mere, je vous en prie, consentez à ce que je vous demande.

ISABELLE

Mais songez donc qu'ils ne sont plus de défaite quand une fois ils por-

tent ainſi des armes qu'on ne peut plus effacer.

BELISE.

Mais il y a encore plus de riſque à le perdre tout-à-fait

ISABELLE.

Cela ſeroit moins fâcheux que de le défigurer. C'eſt encore un de vos anciens travers que de vouloir gâter des traits comme ceux-là

BELISE.

Eh bien! puiſque vous me refuſez cette ſatisfaction-là, vous allez voir de quoi je ſuis capable. Je vais me jetter dans mon lit, Madame, & je n'en releverai point. Nous verrons ſi vous ſerez plus jalouſe de la beauté de votre eſclave, que de la vie de votre fille.

(*Elle s'en va.*)

SCENE VIII.

ISABELLE, *seule.*

QU'EST-CE donc que cet entêtement-là? on n'a jamais rien vu de pareil. Quoi ! s'acharner à vouloir déshonorer pour toujours la plus belle figure d'eſclave qui ait jamais exiſté? Il faut qu'elle y prenne un intérêt ſecret. Une folie, une cruauté de cette force, ne ſont ni naturelles, ni croyables.

SCENE IX

ISABELLE, TIBERIO.

TIBERIO.

QUOIQUE ces évanouiſſemens-là ne ſignifient rien de ſa part, ils font pourtant de la peine. Qu'eſt-ce, ma ſœur? Je n'ai jamais vu Beliſe ſi vivement affectée. Qu'a-t elle donc?

ISABELLE.

Elle a la plus haute extravagance

qui lui ſoit encore entrée dans la tête : elle veut abſolument faire eſtamper ce pauvre Pedro.

TIBERIO.

Qui ! votre eſclave ?

ISABELLE.

A peine viens-je de l'acheter, & on veut me forcer à commettre ſur lui une inhumanité auſſi affreuſe !

TIBERIO.

Dans le fond il eſt fait pour cela ; mais enfin il y a un moyen de vous concilier toutes deux. Il n'y a qu'à lui appliquer une marque feinte, & perſonne n'en ſouffrira.

ISABELLE.

Mais cela peut-il ſe contrefaire aſſez bien pour tromper l'œil ?

TIBERIO.

Avec la plus grande facilité.

ISABELLE.

A la bonne heure, j'y conſens, quoiqu'il me ſemble dur de faire à ce pauvre garçon même l'apparence d'un affront quand il ne l'a point mérité. Chargez-vous donc de cette opération.

(*Elle s'en va.*)

TIBERIO.

Je le veux bien. Par-là on ôtera à cette folle tout prétexte de nous faire quelque ſottiſe. J'apperçois Pedro.

SCENE X.

TIBERIO, FELISARDO.

FELISARDO.

MONSIEUR.

TIBERIO.

Eh bien, comment te trouves-tu de ton nouveau ſéjour ?

FELISARDO.

Bien, grace à Dieu. Tout le monde m'aime ici.

TIBERIO.

De la part d'Iſabelle, cela peut être ; mais quant à Beliſe, il s'en faut bien. Sais-tu qu'elle exige abſolument que tu ſois eſtampé, & pour la ſatisfaire, j'y donne les mains, quelque chagrin que cela me faſſe.

FELISARDO.

Comment, m'eſtamper, morbleu ?

J'étranglerai le premier qui oſera ſeulement me toucher.

TIBERIO.

On en fera autant à la belle eſclave.

FELISARDO, *avec agitation.*

En ce cas, tout eſt dit. Paroiſſent ici les Archers, la Juſtice. C'eſt moi qui ai tué ce Cavalier Navarrois; c'eſt moi, venez tous; je me ſuis déguiſé pour me ſauver.

TIBERIO.

Eh! que dis-tu là?

FELISARDO.

Oui, c'eſt moi qui ai tué ce gentilhomme que l'on a trouvé mourant au Prado.

TIBERIO.

La frayeur lui renverſe la cervelle: là, là, appaiſe-toi, on ne veut pas t'eſtamper.

FELISARDO.

Non, non, j'aime mieux tout riſquer & ſortir.

TIBERIO.

Mais écoutes-moi donc. Pour ſatisfaire Beliſe & ne point paroître la heurter de front, on vous marquera ſeulement pour la forme. Je vous deſſinerai avec de la couleur

leur quelques lettres qui s'ôteront quand on voudra.

FELISARDO.

Ah! c'eſt autre choſe : en ce cas je ſuis à vos ordres. Mais prenez une couleur qui s'efface au moins.

TIBERIO.

Tu peux compter ſur ma parole.

(*Il s'en va.*)

SCENE XI.

FELISARDO, CELIA.

CELIA.

TIBERIO eſt déja parti!

FELISARDO.

Oui.

CELIA.

Et Iſabelle, qu'en dites-vous?

FELISARDO.

Par égard pour vous, je l'évite

CELIA.

Et Beliſe, que fait-elle?

FELISARDO.

Elle a la plus ſinguliere, la plus revoltante idée.

CELIA.

Et c'eſt ?

FELISARDO.

De nous faire eſtamper tous deux.

CELIA.

D'où vient donc cette extravagance ?

FELISARDO.

C'eſt une envie qui lui a paſſé dans la tête.

CELIA.

Mais il faut déclarer qui nous ſommes.

FELISARDO.

Il n'en ſera pas beſoin. L'empreinte ne ſera qu'apparente, & ce mal deviendra un bien ; nous n'en ſerons que mieux déguiſés.

SCENE XII.

FELISARDO, CELIA, DOM JUAN, CARILLO.

DOM JUAN.

QUOI! ces deux eſclaves ſeront toujours enſemble?

CARILLO.

Ils ne ſe quittent point.

DOM JUAN.

Il a bonne mine.

CARILLO.

Et il paroît ſpirituel.

DOM JUAN.

Je ſuis curieux d'entendre un peu ce qu'ils peuvent ſe dire.

FELISARDO.

Perſonne ne nous voit, ma chere Célia; accordez-moi un baiſer pour me conſoler dans l'affreux état où nous ſommes réduits.

CELIA.

Vous ſavez quel pouvoir vous avez ſur moi. (*Ils s'embraſſent.*)

DOM JUAN.

Eh! qu'ai-je vu?

CARILLO.

Mais c'eſt là ce qui s'appelle ſe baiſer, en bon Eſpagnol.

DOM JUAN.

Pourquoi te donnes-tu les airs de l'embraſſer, inſolent?

CELIA.

Ah, ciel! Dom Juan nous a vus!

DOM JUAN.

Quoi! chez moi, faquin?

FELISARDO.

Monſieur, ſi vous croyez qu'il y ait quelque choſe de malhonnête, vous vous trompez bien. Zara me faiſoit part de ſon futur baptême, & dans le tranſport de ma joie je l'embraſſois pour lui en faire compliment (9).

---

(9) On voit par tout ce morceau que l'Inquiſition entend raillerie. Je ne rends pas toute la force de l'Eſpagnol.

DOM JUAN.

Va-t-en à l'écurie, miſérable.

FELISARDO.

Eſt-ce donc qu'il y a du mal à féliciter les Chrétiens?

CARILLO.

Ce drôle-là l'entend. Holà, Pedro.

FELISARDO.

Plaît-il?

CARILLO.

Apprends de moi qu'il eſt très-bon d'être Chrétien : mais c'eſt un chriſtianiſme trop chaud que celui qui fait ainſi baiſer les filles (10). Va-t-en, & ſonge qu'il faut être plus circonſpect auprès des jolies eſclaves.

FELISARDO.

Et eſt-ce l'uſage que les maîtres & les valets leur comptent fleurette (11)?

---

(10) *Ser Chriſtiano es gran bondad! pero es mucha chriſtianidad abraſar à las mugeres.*

(11) Le texte dit bien autre choſe. *Gozarlas.*

CARILLO.

Oui, ſans doute.

FELISARDO.

Oui! oh bien, attendez un moment. (*Il s'en va.*)

SCENE XIII.

DOM JUAN, CELIA, CARILLO.

CARILLO.

Ce gredin-là fera un mauvais coup.

DOM JUAN.

Belle Zara, ſongez qu'il eſt douloureux pour moi d'être ainſi le témoin d'une préférence qui m'outrage & me déchire.

CELIA.

Puis-je faire quelque choſe pour vous?

DOM JUAN.

En doutez-vous?

CELIA.

Je ne vois qu'un ſeul moyen de vous ſatisfaire.

DOM JUAN.

Quel eſt-il?

CELIA.

C'eſt de m'épouſer.

DOM JUAN.

Ah, ah, un Gentilhomme! je me déshonorerois.

CELIA.

Et m'honorerai-je, moi, en cédant à un autre titre?

DOM JUAN.

Mais vous êtes eſclave.

CELIA.

Que ſeriez-vous à Alger?

DOM JUAN.

Reſpectueux & ſoumis comme je le ſuis auprès de vous.

CELIA.

Ceſſez donc d'attenter à ma gloire, & voyez que dans la baſſeſſe de mon état j'ai peut-être plus de fierté que vous n'en auriez ſi vous y étiez réduit.

(*Elle s'en va.*)

DOM JUAN.

Au fonds je ne puis pas la déſap-

prouver. Le changement de condition peut ne mettre pas de différence dans les ſentimens; & pour être dans un état ſi vil, le cœur peut n'en être pas moins noble.

SCENE XIV.

DOM JUAN, CARILLO, ISABELLE.

CARILLO.

VOTRE mere.

ISABELLE.

Quoiqu'il n'y ait rien de ſérieux, l'idée de cette opération me chagrine. Eſt-ce vous, Dom Juan?

DOM JUAN.

Oui, Madame, c'eſt moi-même.

ISABELLE.

Qu'avez-vous fait aujourd'hui?

DOM JUAN.

Je me ſuis promené un inſtant au Prado; mais j'ai à vous parler. Laiſſez-nous, Carillo.

CARILLO.

Volontiers, Monſieur.

DOM JUAN.

Madame, vous avez chez vous un eſclave trop bien bâti pour un homme de ſa ſorte. Ces drôles-là ſont dangereux, quand à la figure ils joignent de l'eſprit comme celui-ci. Je crois qu'il ſeroit ſage à vous de vous en défaire.

ISABELLE.

M'en défaire, Dom Juan!

DOM JUAN.

Oui; vendez-le, ou du moins reſtituez-le à Eliſo. Ne gardez que la fille dont le prix équivaut à peu près à ce qui vous eſt dû, & avec laquelle on n'a pas les mêmes inconvéniens à redouter.

ISABELLE.

Si je prends le parti de m'en défaire de quelque façon que ce ſoit, je n'entends pas les ſéparer. Je veux ou les renvoyer tous deux, ou les garder tous deux.

DOM JUAN.

Avec la fille, vous ne riſquez ni votre honneur, ni votre bien.

ISABELLE.

Et quel mal, s'il vous plaît, peut me faire le garçon?

DOM JUAN.

Le moins eſt de ſéduire votre eſclave.

ISABELLE.

Comment! la ſéduire!

DOM JUAN.

Oui, l'embraſſer, la.....

ISABELLE.

Et l'avez-vous vu?

DOM JUAN.

Carillo & moi nous les avons vu s'embraſſer là tout-à-l'heure très-tendrement.

ISABELLE.

(*Bas.*) Dom Juan eſt jaloux, à ce qu'il me ſemble. (*Haut.*) Allez, mon fils, laiſſons-là ces vétilles qui ne ſont pas faites pour nous occuper. Qu'ils s'aiment, qu'ils s'embraſſent, ce ſont des miſeres auxquelles on peut aiſément

mettre ordre avec quelques coups de fouet. (*Elle s'en va.*)

DOM JUAN.

Ouais! ma mere y eſt bien attachée; mais qu'eſt-ce que je vois?

SCENE XV.

DOM JUAN, CELIA, *avec une marque ſur le viſage*, CARILLO.

CELIA.

CIEL! ô ciel, entends mes plaintes; venge-moi de la plus atroce barbarie. Hélas! il n'y a donc plus ſur la terre ni pitié, ni juſtice.

DOM JUAN.

Cela eſt horrible. Vive-dieu, c'eſt à moi que ma mere a prétendu jouer un tour: elle a ſoupçonné que j'aimois cette pauvre fille; elle l'a fait ainſi accommoder pour m'en dégoûter. Cela n'eſt-il pas vrai?

CELIA.

Hélas! oui.

DOM JUAN.

Consolez vous, ma chere Zara, je vous vengerai; & si cette cruauté ne peut pas être réparée, du moins ne restera-t-elle pas impunie.

CARILLO.

Et qu'allez-vous faire?

DOM JUAN.

Moi! l'épouser.

CARILLO.

Fi donc!

DOM JUAN.

Elle étoit charmante avant cet accident; mais à présent elle est divine à mes yeux.

CARILLO.

Mais elle n'est pas chrétienne: vous ne sauriez l'épouser.

DOM JUAN.

Je pourrai faire dépit à ma mere.

CARILLO.

Quoi! la honte ne vous arrête point?

DOM JUAN.

Il n'y en a qu'à traiter ainsi ce que le ciel a jamais vu de plus beau.

CARILLO.

Arrêtez un moment.

DOM JUAN.

La colere & l'amour ne réfléchiſſent point. (*Ils s'en vont.*)

SCENE XVI.

CELIA, FELISARDO, *auſſi marqué.*

FELISARDO.

VOUS voilà donc?

CELIA.

Vous voyez. Comment vous êtes-vous gliſſé ici?

FELISARDO.

Y a-t-il rien d'impénétrable à l'amour?

CELIA.

Savez-vous que notre marque va exciter ici du tapage?

FELISARDO.

Comment?

CELIA.

Dom Juan s'y eſt trompé. Il croit qu'il n'y a rien de plus effectif. Il eſt ſorti d'ici furieux & dans un état à faire tout craindre, ſi non pour ſa mere, au moins pour lui.

FELISARDO.

La paſſion de cet extravagant nous prépare bien des traverſes; mais le tems nous donnera peut-être le moyen de nous en garantir, comme il nous a procuré celui de préſerver votre beau viſage de l'inſulte qu'on lui préparoit. Vous ne m'en paroiſſez que plus aimable avec ces preuves de votre tendreſſe pour moi. Il me ſemble que ce ſoit l'amour lui-même qui les ait gravées; mes yeux l'y découvrent, permettez que mes levres aillent l'y chercher.

(*Ils s'embraſſent.*)

SCENE XVII.

FELISARDO, CELIA. BELISE, FLORA.

BELISE.

CIEL! nous arrivons à tems. Quoi! malheureux, ne t'a-t-on pas défendu d'entrer ici?

FELISARDO.

J'y avois beſoin : il me falloit des choſes que je ne pouvois pas trouver ailleurs.

BELISE.

Et ces choſes ſont-elles des baiſers, miſérable?

FELISARDO.

Et quel mal y a-t-il à embraſſer ma femme?

BELISE.

Sa femme! & depuis quand?

FELISARDO.

Du moment que l'on a jugé à propos de nous marquer : ces caracteres ſont la chaîne avec laquelle l'amour nous a unis.

BELISE.

Un chrétien peut-il ſe marier avec une More?

FELISARDO.

Elle ſera chrétienne quand elle le voudra. Elle peut recevoir le même jour les deux ſacremens, qui aſſureront ſon ſalut, & mon bonheur.

BELISE.

Y conſentez-vous?

CELIA.

De grand cœur. Pedro me convient : je conviens à Pedro, &....

BELISE.

Je ſuffoque : allez, infâme, ſortez par-là ; & toi, gredin, deſcends à ton écurie.

CELIA.

Pourquoi vous fâcher?

BELISE.

Sors, te-dis-je ; faut-il te le répéter?

CELIA.

J'obéis. (*Elle s'en va.*)

*

SCENE XVIII.

BELISE, FELISARDO, FLORA.

BELISE.

Et toi, qu'attends tu ici ?

FELISARDO.

J'attends que votre colere ſe calme.

BELISE, *à Flora.*

Hélas ! je la ſens mourir dans mon cœur en le regardant : viens ici ; mon pauvre Pedro.

FELISARDO.

Madame ?

BELISE.

L'opération de la marque, t'a-t-elle paru douloureuſe ?

FELISARDO.

Elle m'a plus vivement affecté l'eſprit que le corps. Il eſt bien dur de ſe voir ainſi déshonorer ſans reſſource !

BELISE.

Tu m'en accuſes peut-être ?

FELISARDO.

Vous l'avez dit.

BELISE.

Tu te trompes ; c'eſt à Dom Juan qu'il faut t'en prendre.

FELISARDO.

C'eſt donc par jalouſie.

BELISE, *à Flora.*

Comme ces marques mêmes lui ſient bien ! l'amour plus adroit que moi a fait de ce ſecret, que je croyois propre à guérir ma bleſſure, des traits pour la rouvrir.

FLORA.

Prenez garde, vous vous perdez.

BELISE, *à Flora.*

Que veux-tu? je n'en ſuis pas la maîtreſſe : j'expie par un cruel retour mes anciens caprices. Les plus honnêtes gens me paroiſſoient à peine dignes de mon mépris, & aujourd'hui il faut que ce ſoient des eſclaves qui deviennent les objets de mon amour ou de ma jalouſie. (*bas*) Il faut que j'éprouve ſon cœur & que je ſonde ſes diſpoſitions à mon égard. (*haut*) Je ſuccombe à ce ſentiment cruel ; je

meurs. (*Elle fait ſemblant de ſe trouver mal.*)

FLORA.

Pedro, aidez-moi à la ſoutenir : je vais chercher du ſecours. (*Flora ſort, & Celia entre dans le moment où Beliſe tombe dans les bras de Feliſardo.*)

SCENE XIX.

BELISE *qui paroît évanouie*, CELIA, FELISARDO.

CELIA.

L'ATTITUDE eſt tendre.

FELISARDO.

Elle s'eſt évanouie ; il a bien fallu me prêter à la ſecourir.

CELIA.

Vous vous y prêtez avec plaiſir.

FELISARDO.

Puis-je m'y refuſer, Celia ? vous voyez l'état où elle eſt.

CELIA.

Ah ! cruel Feliſardo, tu ne manques aucune occaſion de m'inquiéter.

Que ne laiſſiez-vous à Flora le ſoin de la ſoutenir pour prendre celui d'appeller ? Ne ſavez-vous pas que cette extravagante s'évanouit à chaque inſtant, & que ſes ſyncopes ſont preſque toujours affectées ? Laiſſez-la, ſes gens ne tarderont pas à venir ; & ſi elle a beſoin de ſoulagement, elle en trouvera ſans peine. Mais moi, de qui puis-je en attendre que de vous ? & dans quel état ſerai-je, tant que je verrai dans vos bras une femme que j'ai tant de ſujet de hair ?

FELISARDO.

Il faut céder ; quelque répugnance que j'aie, je vous ſuis. (*Il porte Beliſe ſur un ſiege & s'en va avec Celia.*)

SCENE XX.

BELISE, FLORA, *revenant.*

FLORA.

A-T-ON jamais rien vu de ſi terrible ! Il vaudroit encore mieux pour elle faire ſoupirer tout le monde par ſa

fierté, que de vivre dans l'humiliation dont elle eſt menacée.

BELISE, *en ſe levant.*

Ah! tu ne connois encore que la moitié de mes maux : Flora, je n'étois évanouie qu'en apparence; mais que je vais payer cher le ſecours que l'ingrat m'a prêté. Zara eſt ſurvenue; que dis-je, Zara! c'eſt ſa maîtreſſe, c'eſt une femme de condition; il l'appelloit Celia, & lui n'eſt point un vil eſclave, c'eſt un gentilhomme qui ſe nomme Feliſardo.

FLORA.

Quelle idée!

BELISE.

Je les ai vus, te dis-je; je les ai entendus : ils nous en impoſent; ils me trompent. Mais infortunée que je ſuis! l'erreur me deviendra auſſi funeſte qu'auroit pû l'être la vérité.

FLORA.

S'ils ne ſont pas eſclaves, comment ſe ſeroient-ils laiſſé marquer?

BELISE.

Je n'en ſais rien; mais le témoignage de mes oreilles eſt trop ſûr. Je ſuis perdue, te dis-je, & ils ne

ſont rien moins que ce qu'ils paroiſſent. Que faire ?

FLORA.

Diſſimulez.

BELISE.

Comment le puis-je ? Ils vont m'échapper. Si Pédro a pu me réſiſter, quel pouvoir aurai-je ſur Feliſardo ?

FLORA.

Je ne ſais quels conſeils vous donner.

BELISE.

Moi, je ſais quel parti je dois prendre. Fais-moi venir Carillo.

SCENE XXI.

BELISE, FLORA, CARILLO.

FLORA.

LE voilà lui-même. Il ſemble qu'il ait prévu vos ordres.

CARILLO.

O funeſte effet du pouvoir de l'amour ! triſte preuve de ſes égaremens !

FLORA.

Que veut-il dire ?

CARILLO.

Quel ſpectacle donnent la mere & le fils ? Iſabelle en fureur menace, pour punir ſon fils, d'épouſer un eſclave, & celui-ci parle d'en faire autant par la même vue.

FLORA.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

CARILLO.

Je ne parle plus : ce que je diſois-là ne vous ſeroit pas agréable. S'il vous plaiſoit m'honorer de vos commiſſions, vous verriez par mon zele à vous obéir.....

BELISE.

Fais-moi un plaiſir.

CARILLO.

Mille, s'il le faut.

BELISE.

Je ſuis inſtruite, mon cher Carillo, que Pedro ſonge à s'enfuir : d'ailleurs il eſt perpétuellement dans la chambre de Zara, & c'eſt une inſolence qu'il ne faut pas ſouffrir. Cours chez un Serrurier, commandes-y un carcan.

CARILLO.

Laiſſez-moi faire ; j'ai ce qu'il faut. Le Corrégidor d'auprès de chez nous en a fait ôter un hier à l'un de ſes eſclaves ; j'irai l'emprunter.

BELISE.

Il faudra prendre du monde avec toi pour l'attacher.

CARILLO.

Soyez tranquille encore : j'aurai des bras aſſez, & avec cette tête ils vous ſerviront à votre ſatisfaction.

BELISE.

Hâte-toi. Je ſaurai bientôt par-là ce que j'en dois penſer, & ſi mon vainqueur eſt un vil eſclave ou un gentilhomme.

TROISIEME

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

ELISO, ISABELLE.

ISABELLE.

APPAISSEZ-VOUS, Monsieur.

ELISO.

Qu'entendez-vous, Madame, que je m'appaise? Et quel droit, s'il vous plaît, avez-vous sur lui? Comment! un carcan à un esclave honnête, plein de sentimens, qui même ne vous appartient pas! Et de quelle façon le traîteriez-vous donc s'il étoit à vous?

ISABELLE.

C'est la faute de ma fille. Elle s'est mise dans la tête qu'il pourroit s'enfuir, & qu'il falloit l'arrêter par là.

Vous êtes le maître de la gronder tant qu'il vous plaira.

ELISO.

En vérité, Madame, ce pauvre eſclave a trouvé là une belle condition. Vous en ſerez vous même quelque jour au déſeſpoir, quand vous ſaurez qui il eſt.

ISABELLE.

Mais je vous répete que je n'ai aucune part à cette inhumanité : la faute en eſt toute entiere à Béliſe.

ELISO.

C'eſt une horreur en général que d'eſtamper ainſi un homme, même du commun ; mais pour celui-là, ſi vous ſaviez ſon nom, vous en ſeriez bien autrement émue.

ISABELLE.

Mais qui eſt-il ? Que voulez-vous dire ?

ELISO.

Je ne puis encore parler ; mais avant peu vous apprendrez d'étranges métamorphoſes.

ISABELLE, *à part.*

O amour ! ſi ce que je ſoupçonne

pouvoit être vrai, avec quel plaiſir j'irois préſenter à cet eſclave prétendu mon cœur & ma foi. (*Elle s'en va.*)

SCENE II.

ELISO, CARILLO.

CARILLO.

Je ne ſais en vérité comment on peut ſouffrir de pareilles diſparates.

ELISO.

Qu'eſt-ce, Carillo? te voilà bien échauffé.

CARILLO.

Ce n'eſt rien, ou preſque rien, quoique toute la maiſon en ſoit troublée; car des caprices, des folies ne ſont rien.

ELISO.

Que veux-tu dire?

CARILLO.

Eh! c'eſt notre vaporeuſe qui a dans la cervelle un bien autre genre de délire. Si je n'avois pas beſoin de cou-

rir vîte chercher Monſieur Tiberio ; je vous conterois de belles choſes.

ELISO.

Dis-moi, dis-moi toujours. J'y prends quelque intérêt.....

CARILLO.

Ma foi, tant pis pour vous. Vous ſavez toutes les impertinences que cette folle nous faiſoit ci devant le jour & la nuit. C'eſt bien pis aujourd'hui vraiment. La démence eſt au comble : elle eſt dans le tranſport ; elle s'évanouit à chaque inſtant, & quand elle revient, c'eſt pour appeller le bel eſclave par ſon nom. Elle croit être avec lui, lui tenir la main, lui.... C'eſt une pitié enfin.....

ELISO.

Pedro eſt bien heureux de ſe trouver ainſi aimé de Beliſe. Cette paſſion eſt ſans doute un châtiment du ciel.

CARILLO.

Le proverbe a bien raiſon de dire que, qui choiſit prend le pire, & qu'une fille dédaigneuſe finit par une ſottiſe. Mais j'oublie ma commiſſion ; adieu. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

ELISO, *ſeul.*

FELISARDO auroit-il part à l'aveuglement de cette pauvre fille ? Puis-je le ſoupçonner d'avoir été capable d'une pareille perfidie ? Auroit-il pû me manquer à ce point, ainſi qu'à ſa maîtreſſe ? non cela n'eſt pas poſſible &.....

SCENE IV.

ELISO, DOM JUAN.

DOM JUAN.

AH ! vous voilà, mon ami.

ELISO.

J'avois à vous parler. Vous avez le cœur noble & l'ame bien faite....

DOM JUAN.

Mon cher Eliſo, pardonnez ; mais.

apprenez-moi qui eſt cette eſclave que l'on a priſe chez vous ?

ELISO.

Elle eſt jolie, n'eſt-ce pas?

DOM JUAN.

Il faut me la donner, ou me la vendre.

ELISO.

(*Bas.*) Voici un moyen de punir Feliſardo, s'il eſt infidele. (*Haut.*) Vous l'aimez apparemment ?

DOM JUAN.

A la fureur, quoique je riſque de me couvrir d'une ignominie ineffaçable. Il faut que l'épouſe, ou que je meure de regret.

ELISO.

Ecoutez : il faut y réfléchir ; mais après tout, je dois vous avertir qu'elle eſt de très-bonne famille ; aſſurément du côté de la naiſſance, elle ne vous cede en rien.

DOM JUAN.

D'où eſt-elle ?

ELISO.

Excuſez ſi je garde le ſilence ſur cet article : tout ce que je puis vous

dire, c'eſt qu'en vous alliant à elle, vous ne vous meſallierez point.

DOM JUAN.

Quoi ! je puis l'épouſer ſans déshonneur ?

ELISO.

Je vous en ai aſſez dit ; de peur que le reſte de mon ſecret ne m'échappe, je vous quitte. (*Il s'en va.*)

SCENE V.

DOM JUAN, *ſeul.*

IL me laiſſe ; mais, après tout, il juſtifie trop bien le penchant de mon cœur. J'avois un preſſentiment ſecret de ce qu'il vient de m'apprendre. Oui, ma flamme étoit trop vive pour n'être pas légitime. Objet cheri, j'en ſais aſſez pour ne plus rougir de ma paſſion. Quel plaiſir ! quel bonheur !

*

SCENE VI.

DOM JUAN, ISABELLE.

ISABELLE.

De quel bonheur parlez-vous?

DOM JUAN.

Ah! Madame, je ſuis au comble de mes vœux. Je ſuis marié, ma mere; mais marié comme je ne pouvois pas m'attendre à l'être; Beliſe ne me trompe point. Préparez pour votre bru des bijoux, des préſens comme vous en pourriez faire à une Reine. Ne me demandez pas à l'heure qu'il eſt, qui c'eſt, ni où je l'ai vue, ni pouquoi je l'aime? vous ſaurez tout cela, & vous juſtifierez mon amour par les éloges que vous ne pourrez refuſer à celle qui en eſt l'objet.

SCENE VII.

ISABELLE, *ſeule.*

QUE veut-il dire ? que ſignifient ces tranſports, ces éclats ? J'en ſerai éclaircie ſans doute par la ſuite. Pour le préſent, ce qui m'intéreſſe le plus, c'eſt de ſavoir qui ſont ces eſclaves. Il eſt trop clair qu'il y a du déguiſement & du myſtere dans tout ce qui les concerne.

SCENE VIII.

ISABELLE, BELISE, CELIA, FLORA.

BELISE, *avec emportement.*

Qu'on l'appelle ce cruel, ce barbare eſclave, qui me fait périr! Qu'il vienne, qu'il ſe hâte, ou je vais expirer!

ISABELLE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

CELIA.

Ce ſont ſes vapeurs qui la ſuffoquent.

BELISE.

Me ferez-vous voir Pedro, malheureuſe!

ISABELLE.

Ma fille, pourquoi donc ces éclats? y penſez-vous?

BELISE, *en pleurant.*

Hélas! ne voyez-vous pas bien vous-

même ce que c'eſt ? Ne devinez-vous pas ce que je n'oſe avouer ?

CELIA.

Je vais chercher Pedro.

BELISE.

Non, non, Flora peut y aller.

FLORA.

Moi ! à la bonne heure. (*Elle ſort.*)

CELIA, *à part.*

C'en eſt fait ; Feliſardo ne peut reſter ici. Je vais l'en avertir. (*Elle ſort, ſans être apperçue de Beliſe.*)

BELISE.

Ma mere, plaignez-moi !

ISABELLE.

Qu'as-tu, ma fille ?

BELISE.

Je n'attends plus que la mort !

ISABELLE.

Quel eſt ton mal ?

BELISE, *en montrant ſon cœur.*

Il eſt là. Ah ! ma mere, ma chere mere, je ſuis perdue !

ISABELLE.

Allons, il ne faut pas te déſeſpérer, tu as de la raiſon, du courage : il eſt tems de s'en ſervir. (*A part*) Toutes ces extravagances me ſont bien à charge (12).

---

(12) Je retranche ici pluſieurs ſcenes très-indécentes, une entr'autres où Celia eſt accuſée par Beliſe de l'avoir volée. En conſéquence on la livre au Laquais Carillo pour la fouetter. Celui-ci eſt prêt à lui lever les jupes, quand Dom Juan arrive qui le chaſſe. On ne me ſaura pas mauvais gré, ſans doute, d'avoir purgé la piece de ces vilenies qui la défigurent.

SCENE IX.

Les mêmes, DOM JUAN, TIBERIO.

TIBERIO.

QUE dites-vous là, mon neveu ?

DOM JUAN.

Ce qui eſt, mon oncle : je ſuis bien aiſe de vous trouver tous deux réunis, ma mere & vous, pour vous déclarer mon mariage.

ISABELLE.

Que voulez-vous dire ?

TIBERIO.

Quoi ! épouſer une eſclave ?

DOM JUAN.

Oui, Celia ſera ma femme.

BELISE.

Celia ! (*A part.*) Cette alliance juſtifieroit bien mon penchant pour Pedro.

ISABELLE.

Qu'entends-je !

TIBERIO, *à Dom Juan.*

Vou êtes fou, Dom Juan.

DOM JUAN.

Non, Tiberio, non, je ne ſuis pas fou.

TIBERIO.

Un homme de cœur peut-il tenir de ſemblables propos, & s'arrêter à de pareils projets.

DOM JUAN.

Vous ne m'ébranlez point.

TIBERIO.

Comment, malheureux, impertinent, tu t'obſtines à te déshonorer, toi & ta famille!

DOM JUAN.

Je vous ai dit, Monſieur, ce qui eſt, & ce qui ſera. Si vous n'étiez pas mon oncle, ventrebleu, vous vous repentiriez de me parler ainſi. (*Il s'en va.*)

BELISE, *à part*

Si je l'imite, qu'aura-t-il à dire? Il faut le joindre pour nous concerter enſemble. (*Elle s'en va.*)

SCENE X.

TIBERIO, ISABELLE.

TIBERIO, *voulant ſuivre Dom Juan.*

SI je vais après toi....

ISABELLE.

Laiſſez, laiſſez-le, je ſaurai le punir d'une maniere aſſez ſenſible. Il veut abſolument épouſer une eſclave: eh bien, moi, je vais épouſer auſſi un eſclave.

TIBERIO.

Plaît-il? Comment?

ISABELLE.

Je ſuis révoltée de l'inſolence de Dom Juan, & des extravagances de Beliſe. Je veux m'en venger, & je le ferai en donnant, dès aujourd'hui, tout mon bien à Pedro, dont je vais faire mon mari.

TIBERIO.

Ah! bon Dieu! voilà une famille bien raiſonnable. Mais vous êtes donc

enſorcelés. Ecoutez-moi, ma ſœur; il y a, pour les tenir en bride & leur en impoſer, un moyen plus ſûr & moins déshonorant.

ISABELLE.

Quel eſt-il?

TIBERIO.

J'ai autrefois connu à la Cour un gentilhomme appellé Feliſardo, à qui Pedro reſſemble comme deux gouttes d'eau. Faiſons paſſer celui-ci pour le courtiſan. Il n'y a qu'à lui ôter ſon carcan & ſa marque, qui n'eſt pas réelle, comme vous ſavez; l'habiller richement, le préſenter ici comme le veritable Feliſardo: on parlera de votre mariage avec lui; on dreſſera le contrat, s'il le faut, & vous verrez que cette alliance donnera à penſer à vos enfans.

ISABELLE.

Cet avis me ſemble aſſez bon. Mais s'ils venoient à reconnoître Pedro?

TIBERIO.

Tant mieux; ils n'en ſeront que plus perſuadés que vous êtes déterminée à leur ôter votre bien, puiſ-

que vous vous préparez à en avantager un eſclave.

ISABELLE.

A la bonne heure : prévenez-donc Pedro de tout ceci.

TIBERIO.

C'eſt ce que je veux faire. (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Il ſera duppe de ſa politique, & je prétends en profiter. Je ſoupçonne que cet eſclave ſuppoſé n'eſt pas en effet autre choſe que le vrai Feliſardo : au reſte je l'épouſerai toujours, & je veux, quoi qu'il en ſoit, poſſéder mon cher Pedro.

Depuis ce moment juſqu'à la fin, le reſte de cette piece n'eſt plus qu'une ſuite de diſparates révoltans & qu'on ne ſauroit traduire. Le ſujet prêtoit cependant. Il ne falloit que faire inſtruire Tiberio de la condition de Feliſardo & de Celia, l'engager par ce moyen, à ſe prêter à leur bonheur pour ſauver ſa ſœur & ſon neveu de leurs extravagances. Il falloit faire auſſi concourir Eliſo, dont le rôle alors ſeroit devenu intéreſſant. C'eſt ce que n'a point exécuté

Lopes de Véga. Il a horriblement négligé la fin de ſa piece. Les deux premieres journées ſont, à mon avis, les plus intéreſſantes de ſon théatre, & la derniere en eſt une des plus inſipides. On me pardonnera, ſans doute, de ne l'avoir pas traduite. Au reſte, je répete, que ſi j'ai donné du Lopes de Véga, c'eſt uniquement par égard pour ſa réputation. Je paſſe à Calderon qui n'aura pas ſouvent beſoin d'indulgence, & où j'eſpere que les Lecteurs trouveront, comme moi, un homme auſſi ſupérieur à Lopes de Véga, que Corneille l'eſt à Mairet, & Racine à Triſtan.

FIN.

IL Y A DU MIEUX,

En Eſpagnol,

MEJOR ESTA QUE ESTAVA,

COMÉDIE

DE DOM PEDRO CALDERON DE LA BARCA.

PERSONNAGES.

DOM CESAR.

FLORA, *sa fille.*

DOM FABIO.

LAURA, *sa sœur.*

DOM CARLOS.

CELIO, *Gouverneur du Château.*

DOM ARNAULD, *Amant de Laura.*

SILVIA, *Suivante de Flora.*

NISE, *Suivante de Laura.*

DINERO, *Valet de Dom Carlos.*

IL Y A DU MIEUX,

COMÉDIE.

PREMIERE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

FLORA SILVIA.

Flora paroît troublée, elle ôte ſon mantelet avec précipitation.

FLORA.

DONNE-MOI vîte une autre robe; tire auſſi tout cet équipage.

SILVIA.

Qu'avez-vous donc, Madame? qu'eſt-ce que c'eſt? que vous eſt-il arrivé?

FLORA.

Je me trouble, rien que d'y penſer : juge ſi j'aurai la force de le raconter.

SILVIA.

Voilà une robe.

FLORA.

J'ai peine à me perſuader que je ſois encore en ſûreté.

SILVIA.

Ne craignez rien, vous êtes bien chez vous.

FLORA.

A préſent je crois pouvoir te dire ce qui m'eſt arrivé. Tu ſais combien le mariage de la Reine occaſionne de rejouiſſances ? Ce ſoir, Laura, mon intime amie, dont les jardins touchent aux nôtres, m'a envoyé demander ſi je voulois venir voir avec elle celles que l'on fait ſur le bord du Danube. Elle m'a propoſé de nous déguiſer toutes deux en Eſpagnoles, & de nous amuſer ainſi la ſoirée ſur le bord de la riviere. J'ai accepté avec une imprudence de femme, puiſqu'il faut l'avouer, ſans ſonger à tous les inconvéniens qui pourroient arriver ſi j'étois reconnue de tous ceux qui ſe ſont

attachés à nous ſuivre. Les plus ardens ont été un Arnauld, à qui Laura, ſans ſe découvrir, faiſoit beaucoup d'avances; & Licio, ce triſte couſin avec qui mon pere veut abſolument me marier, voyant ſon ami bien reçu de ma compagne, il s'en eſt promis autant de moi. Moi, pour ne point haſarder de me faire reconnoître à la voix, je me ſuis retirée : il m'a ſuivie. Alors, ſoit par frayeur, ſoit par une fatalité inévitable, appercevant un étranger qui ſe promenoit avec ſon valet..... (*On entend des cris ; on dit en dehors :*) Qu'il meure, qu'on le tue.

FLORA.

Quel bruit! quels cris!.....

SCENE II.

FLORA, SILVIA, DOM CARLOS, *l'épée à la main.*

DOM CARLOS.

MADAME, ſi la beauté & la pitié peuvent aller enſemble, ne me refuſez pas votre compaſſion. Sauvez une

vie contre laquelle les deſtins paroiſſent aujourd'hui conjurés.

(*On dit en dehors.*)

Entrez; n'importe à qui ſoit la maiſon.

FLORA, *à Carlos.*

N'en dites pas davantage : je me charge volontiers de vous ſauver. Cachez-vous derriere ce rideau. (*Elle le met ſous un rideau, de façon qu'il puiſſe être vu des ſpectateurs, ſans l'être des acteurs*).

SCENE III.

FLORA, SILVIA, DOM CARLOS *caché*, DOM ARNAULD, CELIO, DINERO, *valet de Carlos.*

FLORA, *à Arnauld.*

QUE cherchez-vous donc, Monſieur ?

DOM ARNAULD.

Quoiqu'à votre aſpect, la colere & la rage duſſent faire place à des ſentimens

mens plus doux, cependant aujourd'hui cela ne m'eſt pas poſſible. Vous-même êtes intéreſſée à la vengeance que je pourſuis. Je cherche un traître qui vient d'aſſaſſiner votre couſin mon ami (1).

FLORA.

Ah! Ciel!

DOM ARNAULD.

Il eſt entré ici apparemment ſans ſavoir que c'eſt la maiſon du Podeſtat, & il s'eſt ainſi remis de lui-même entre les mains de la Juſtice. Dites-moi donc où il s'eſt caché afin que d'un ſeul coup nous ſoyons vengés tous deux?

DOM CARLOS, *bas.*

J'ai choiſi un bon aſyle.

---

(1) Cette ſituation eſt admirable : elle a été replacée je ne ſais dans quel Roman que j'ai lu dans ma jeuneſſe, & dont l'idée ne s'eſt jamais effacée de ma mémoire. Je ſuis perſuadé qu'elle produiroit le plus grand effet au théâtre, ſi elle y étoit employée avec art. C'eſt ſur-tout dans ce genre de beautés qu'excelle Calderon. Je ne puis me laſſer de le dire; ce Poëte eſt à cet égard le plus grand génie qui ait jamais exiſté.

FLORA.

Vous avez bien raiſon de croire que je deſire la vengeance. Oui, cet homme eſt entré ici.

DOM CARLOS.

Qu'entends je ? Malheur à qui oſe ſe fier à une femme !

FLORA.

Il fuyoit, & à peine a-t-il entendu la voix de ceux qui le ſuivoient, qu'il s'eſt jetté avec précipitation par cette fenêtre dans le jardin : hâtez-vous de le ſuivre & vengez-nous impitoyablement.

DOM ARNAUD.

J'y vole. A moins que le Ciel lui-même ne me l'arrache, comptez qu'il ne m'échappera pas. Que perſonne ne me ſuive : c'eſt aſſez de moi ſeul pour le punir. (*Il ſort avec fureur.*)

CELIO.

Je ne le quitte pas, il eſt mon ami ; & quoique ma place de Gouverneur de la Forteresſe ne me permette pas d'en être long-tems abſent, mon amitié pour lui me défend auſſi de l'abandonner. (*Il ſort.*)

DINERO.

Moi, je ſuis venu chercher ici mon maître ; il faut que je ſache ce qu'il devient. Je vais le ſuivre. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

FLORA, SILVIA, DOM CARLOS.

FLORA.

SONT-ILS tous partis?

SILVIA.

Oui.

FLORA.

Eh bien, Silvia, ferme les portes.

DOM CARLOS.

Quelle généroſité ! Trop heureux qui ſe fie à la ſageſſe d'une femme.

FLORA.

Vous voyez, Monſieur, combien je manque en votre faveur aux droits du ſang, & à ceux de l'amour en conſentant à vous délivrer. J'ai bien à craindre d'avoir à me reprocher de

partager votre crime, puiſque je vous en épargne la punition.

DOM CARLOS.

Mon crime eſt l'effet du malheur, Madame, ma volonté n'y a point eu de part. Je ſuis étranger : je me promenois ſur le bord du Danube : une femme voilée m'a fait ſigne d'aller la joindre. J'y ai été : elle m'a dit, rendez-moi le ſervice d'arrêter cet homme qui me ſuit. Elle achevoit à peine, que le même homme m'a crié : » Cette Dame m'a refuſé la faveur de » lui parler, qu'elle vous accorde ; je » veux m'en venger ſur vous, ſi je ne » puis autrement.» Nous avons tous deux mis l'épée à la main ; il eſt tombé d'un coup que je lui ai porté, & moi en voyant la Juſtice accourir, je me ſuis ſauvé ici, où, par une bonté bien rare, vous me donnez la vie (2).

FLORA.

J'entends avec plaiſir votre juſtification, Monſieur ; puiſque c'eſt une femme qui vous a mis en péril, il eſt

(2) Ce court récit contient dans l'original cent huit vers.

juſte que ce ſoit une femme qui vous en tire : entrez dans ce cabinet ; reſtez-y caché juſqu'à la nuit, qui vous permettra de ſortir.

DOM CARLOS.

Souffrez.....

FLORA.

Non, laiſſez-moi, vous ne pouvez me rien dire qui me plaiſe.

SILVIA.

J'entends du monde.

FLORA.

Vîte, entrez, entrez, qu'on ne vous voie pas.

SCENE V.

FLORA, SILVIA, DOM CESAR, LE PODESTAT, *pere de Flora.*

DOM CESAR.

Je penſe, ma fille, que tu ſais déja tous nos malheurs?

FLORA.

Oui, mon pere, je ſais qu'un traî-

tre a tué Licio pour une méprisable femme..... Savez-vous qu'il est entré ici ?

DOM CESAR.

Je le sais ; mais il n'échappera pas. J'ai mis des gardes par-tout, & il n'y aura pas un coin que je ne fasse visiter. Retire-toi, il me semble que j'entends du bruit.

FLORA, *à part.*

Je suis morte ! Ciel, protege-moi ! (*Elle s'en va avec Silvia.*)

SCENE VI.

DOM CESAR, CELIO *qui rentre & amene Dinero lié.*

CELIO.

VOICI, Monsieur, un valet du criminel ; nous l'avons reconnu, & il en convient lui-même.

DINERO.

Oui, oui, je dirai la vérité ; je suis son valet : mais ce n'est pas ma faute ; je ne suis pas coupable : dès que je

lui ai vu tirer ſon épée, je me ſuis mis à courir d'un autre côté.

DOM CESAR.

Pourquoi ?

DINERO.

Parce que je ne ſuis pas brave.

DOM CESAR.

Prends garde que tu es devant le Podeſtat.

DINERO.

A la bonne heure. Mais que m'importe, puiſque je ſuis réſolu à tout dire.

DOM CESAR.

Ton nom ?

DINERO.

Dinero.

DOM CESAR.

Celui de ton maître ?

DINERO.

Carlos Colomna, fils du gouverneur de Brandebourg.

DOM CESAR.

Ah, malheureux ! eſt-il poſſible que mon plus cruel ennemi ſe trouve fils

du meilleur de mes amis ? Et qu'eſt-il venu faire ici ?

DINERO.

Tuer des couſins de Podeſtats apparemment.

DOM CARLOS.

Sais-tu que ce n'eſt pas ici qu'il faut plaiſanter ? Qu'on l'emmene en priſon.

DINERO.

En priſon, ah, je ſuis perdu ! je n'en ſortirai jamais : on va m'y voler juſqu'à mon nom (3).

SCENE VII.

DOM CESAR, *ſeul.*

DANS quel embarras me trouvé-je aujourd'hui ! ſi ce que dit ce valet eſt vrai, quel parti dois-je prendre ? Cruel Dom Carlos ! tu maſſacres mes

(3) Dinero en Eſpagnol ſignifie argent : voilà ſur quoi roule l'équivoque.

parens, tu m'ôtes l'honneur & la vie : cependant je dois l'un & l'autre à ton pere. En te puniſſant, je manque à la reconnoiſſance; en ne te puniſſant pas, je manque à mon ſang & plus encoreà mon devoir : ma ſituation eſt déſeſpérante; mais n'importe, tâchons d'accorder tout. Commençons par le trouver, & nous verrons enſuite ſi nous devons le défendre.

SCENE VIII.

LAURA, NISE, DOM ARNAULD *qui raconte ce qui lui eſt arrivé depuis la mort de Licio.*

LAURA.

ENFIN, qu'eſt-il arrivé ?

DOM ARNAULD.

Je me ſuis précipité après lui; mais il eſt arrivé une foule de monde, & entr'autres Dom Ceſar, qui le cherchoit. Moi, voyant que quand même

on le trouveroit, je ne ſerois pas maître de ſatisfaire mon reſſentiment ; je me ſuis retiré en priant le ciel d'empêcher qu'on ne le découvrît, afin de me réſerver le plaiſir de venger de ma main, dans ſon ſang, la mort de mon ami.

LAURA.

Ne ſaviez-vous pas que j'allois quelquefois me promener ainſi voilée au bord de la riviere ? Mais qui peut s'oppoſer aux arrêts du ſort ?

DOM ARNAULD.

Il n'en faut accuſer que votre imprudente amie.

LAURA.

Accuſez-en plutôt ſa malheureuſe étoile. Cet accident a aſſez de quoi l'affliger.

DOM ARNAULD.

Qui l'obligeoit à appeller ainſi un étranger ?

LAURA.

La crainte d'être reconnue de ſon couſin.

DOM ARNAULD.

C'étoit donc Flora ?

LAURA.

Elle-même.

DOM ARNAULD.

Cela me donne autre choſe à penſer. Comment, en le voyant ſe battre, ne s'eſt-elle point découverte ? comment n'a-t-elle point arrêté ſon couſin ?

LAURA.

Parce qu'elle eſt femme, & qu'à la vue des épées, la tête lui a tourné

NISE.

Madame, voilà votre frere.

LAURA.

Il ne faut pas qu'il nous voie enſemble ; il n'a déja que trop de ſoupçons contre vous. Trouvez une excuſe pour colorer votre entrée ici. (*Elle s'en va.*)

SCENE IX.

DOM ARNAULD, FABIO.

DOM FABIO.

MONSIEUR, puis-je ſavoir ce que vous deſirez ?

DOM ARNAULD.

Que vous me faſſiez un grand plaiſir. J'ai beſoin d'un cheval pour pourſuivre un homme que j'ai toutes ſortes de raiſons de tâcher d'atteindre.

DOM FABIO.

Vous pouvez commander chez moi. (*à part.*) Je n'en ſuis pas duppe ; mais il faut attendre un autre moment pour me venger. (*Haut.*) J'en ai là-bas un tout prêt ; ſi vous voulez même j'en ferai ſceller un autre pour vous accompagner ?

DOM ARNAULD.

Non, non, il faut que j'aille ſeul.

DOM FABIO.

A la bonne heure ; mais avant que vous ſortiez, je ſuis bien aiſe de vous

dire que c'eſt ici l'appartement de ma ſœur ; voilà le mien là-bas. Quand vous aurez dorénavant quelque choſe à me dire, c'eſt-là qu'il faudra vous adreſſer.

DOM ARNAULD.

Je n'y ſuis monté que parce que j'y ai vu des domeſtiques.

DOM FABIO.

Cela ſuffit, adieu. (*A part.*) Que nous diſſimulons mal tous deux ce que nous penſons ! j'ai eu tort de lui laiſſer entrevoir mes craintes ; en pareil cas, il faut paroître tout ignorer, ou ſe venger ſur le champ.

SCENE X.

FABIO, LAURA.

LAURA, *à Dom Fabio.*

A QUI parliez-vous ici ?

DOM FABIO.

A perſonne.

LAURA.

Vous paroiſſez chagrin ?

DOM FABIO.

J'en ai ſujet.

LAURA, *à part.*

Que vais-je devenir !

DOM FABIO.

Ne ſavez-vous pas ce qui s'eſt paſſé aujourd'hui ?

LAURA.

Comment le ſaurais-je ? enfermée comme je ſuis, vous me permettez à peine de voir le ſoleil : ce n'eſt pas le moyen de me trouver inſtruite des nouvelles.

DOM FABIO.

Eh bien, ſachez qu'on a aſſaſſiné Licio, l'amant de Flora, votre grande amie, à propos d'une femme voilée à qui il vouloit parler aujourd'hui.

LAURA.

Si d'ailleurs l'événement n'étoit pas ſi triſte, je vous dirois que je m'en rejouis. Puiſqu'il aimoit Flora, qu'il étoit prêt à l'épouſer, qu'avoit-il beſoin d'aller parler à cette femme voilée ? Voilà ce qui nous arrive à nous autres femmes ; tandis que la pauvre Flora étoit ſeule, bien enfermée dans

ſa maiſon, peut-être plongée dans la triſteſſe & baignée de larmes, il s'en alloit, lui, courir au riſque de ſa vie après des miſérables. Ah ! cruels hommes, que vous êtes trompeurs !

DOM FABIO.

S'il a donné des ſujets de plainte à Flora, il en eſt bien puni ; mais ce malheur eſt pour moi la ſource d'un très-grand bonheur.

LAURA.

Comment ?

DOM FABIO.

J'aimois votre amie : il y auroit eu de la folie à me déclarer, tandis que Dom Ceſar avoit des engagemens avec Licio ; mais aujourd'hui cette raiſon ne ſubſiſte plus.....

LAURA.

Non, vous auriez grand tort de ne pas vous livrer à une ſi belle paſſion. Ah ! que je voudrois vous voir bien amoureux.

DOM FABIO.

Quoi ! vous me ſouhaitez tant de mal ?

LAURA.

Non, je ſouhaite votre bonheur. (*A part.*) Ce ſeroit bien auſſi le mien. (*Ils s'en vont.*)

SCENE XI.

La Scene change, elle repréſente les appartemens de Flora.

FLORA, SILVIA.

SILVIA

VOILA l'heure, ce me ſemble; voulez-vous Madame, que nous le faſſions ſortir avant qu'on allume les lumieres?

FLORA.

Tu as raiſon: ouvre la porte. (*Silvia l'ouvre, Dom Carlos en ſort.*) Il fait nuit, Monſieur, retirez-vous.

DOM CARLOS.

Ma reconnoiſſance ſera éternelle: mon ſeul regret eſt de ne pouvoir expoſer pour vous, la vie que vous me ſauvez ſi généreuſement.

SILVIA.

Suivez-moi. (*Comme ils veulent ſortir, on entend Dom Ceſar.*) Quoi ! les lanternes ne ſont pas encore allumées dans toute la maiſon !

FLORA.

Ah ! malheureuſe ! c'eſt mon pere.

SILVIA.

C'eſt Monſieur qui rentre.

FLORA.

Retirez-vous, Monſieur ; fermez la porte, & ôtez la clef.

DOM CARLOS.

Je tombe toujours dans de nouveaux embarras. (*Il s'enferme.*)

SCENE XII.

DOM CESAR, *ſuivi d'un domeſtique avec des bougies*, FLORA, SILVIA.

DOM CESAR.

Tu étois là, ma fille ?

FLORA.

Je ſuis ſortie à votre voix : je ſuis inquiete de vous voir ſi agité.

DOM CESAR.

J'ai deux devoirs à remplir avec le même homme ; l'un de juge, l'autre d'ami ; mais celui de juge eſt le plus preſſant. Quoique je ne croie pas qu'il puiſſe échapper de la maiſon, entourée comme elle eſt, je vais encore écrire ſur toutes les frontieres, afin qu'on ne laiſſe partir perſonne. Silvia ?

SILVIA.

Monſieur.

DOM CESAR.

Porte-moi là-dedans des bougies ;

une écritoire & du papier ; j'y vais entrer pour écrire.

FLORA.

Qu'eſt-ce que j'entends ! Pourquoi là-dedans, mon pere ?

DOM CESAR.

Afin que ceux qui auront à me parler aient l'autre piece pour attendre. Où eſt la clef ?

FLORA.

Cette fille doit l'avoir.

SILVIA.

Moi ! je ne l'ai point.

DOM CESAR.

Où donc eſt-elle ?

SILVIA.

Je l'ai poſée ſur cette table.

DOM CESAR.

Elle n'y eſt point.

FLORA.

Vous avez toujours des négligences pareilles ; il ſuffit que vous touchiez une choſe pour qu'elle ſe perde. (*Bas*) Laiſſe-toi gronder, ma chere Silvia, je t'en prie.

DOM CESAR.

Elle ne ſe trouve point?

SILVIA.

Non, Monſieur:

DOM CESAR.

Le paſſe-par-tout doit être dans mon ſecrétaire; je vais le chercher. (*Il prend une bougie, & ſort.*)

SCENE XIII.

FLORA, SILVIA.

FLORA.

JE ne ſais où j'en ſuis.

SILVIA.

Que ferons-nous?

FLORA.

Il faut riſquer tout. Fais-le ſortir, nous aurons peut-être le tems de le conduire dehors avant que mon pere ſoit revenu. (*Silvia entre, elle prend Dom Carlos par la main, & au*

moment où elle veut ſortir avec lui, Fabio paroît.)

FLORA.

Arrête, Silvia; voilà quelqu'un.

SCENE XIV.

FLORA, SILVIA, FABIO.

DOM FABIO

PERMETTEZ que je vienne partager vos chagrins, moi qui donnerois tout au monde pour ne vous voir que des ſujets de joie. Ma ſœur Laura m'a chargé de vous marquer combien elle eſt ſenſible à l'accident de tantôt.

FLORA.

Je vous ſuis obligée. (*Bas*) Que ferai-je? ſi je fais ſortir Dom Carlos devant Dom Fabio, je me déshonore; ſi je ne le fais pas, mon prere le verra. Eſſayons d'un artifice. (*Haut*) Monſieur, je ſuis perdue! vous êtes ſage & prudent; vous ſavez qu'un malheur ne va point ſeul; qu'ils renaiſſent perpétuellement les uns

des autres. Il y a ici un homme qui eſt venu donner avis à mon pere que ſon frere avoit été tué dans une bataille au ſervice de l'Empereur. Vous ſentez combien cette nouvelle arrive mal à propos. Je voudrois qu'il ne fût pas vu de mon pere qui va rentrer. Faites-moi, je vous en conjure, le plaiſir de l'écarter pour un moment, afin que j'aye le tems de lire les lettres, & d'y répondre un mot.

DOM FABIO.

Volontiers, Mademoiſelle. Amour inſpire-moi.

SCENE XV.

Les mêmes, DOM CESAR,

DOM FABIO.

MONSIEUR, vous connoiſſez mon zele pour votre ſervice : je viens vous en donner une forte preuve ; je ſais où eſt le coupable que vous cherchez.

FLORA.

Qu'eſt-ce que j'entends ?

DOM CESAR.

Où, où eſt-il, Fabio ?

DOM FABIO.

Dans un endroit tout près d'ici.

FLORA.

Je ſuis morte !

SILVIA.

Il l'aura vu.

DOM CESAR.

Que dites-vous, Fabio ?

DOM FABIO.

Quoique ce que je fais là ne ſoit pas tout-à-fait la fonction d'un gentilhomme, cependant je vous ſuis ſi dévoué, que je paſſe par-deſſus tout : ſuivez-moi.

SILVIA.

A la bonne heure, cela.

FLORA.

J'étois cruellement effrayée.

DOM CESAR

J'étois ſurpris qu'il eût pu réuſſir à ſe cacher ſi long-tems : allons, & pour que rien ne puiſſe l'avertir de notre marche, prenons peu de monde avec nous.

DOM FABIO, *à Flora.*

Je le vais mener à la premiere maiſon ici autour, & j'en ſerai quitte pour dire, qu'apparemment il ſe ſera ſauvé. (*Ils s'en vont.*)

SCENE XVI.

FLORA, SILVIA.

FLORA.

POUR le coup, il y a du mieux, (*A Carlos.*) Monſieur, ouvrez, vous pouvez ſortir.

SILVIA.

Ouvrez-donc.

FLORA.

Monſieur, je ne vous connois pas : mais vous ſentez combien vous me coûtez de peine & d'inquiétude. Voyez ce que je pourrois faire pour quelqu'un qui mériteroit de moi d'autres ſentimens, puiſque je ſuis capable de faire tant pour un ennemi : allez, laiſſez-moi dans les chagrins cruels qui m'accablent de tous côtés.

Tandis

Tandis que mon pere va vous chercher ailleurs, vous avez bien le tems de vous mettre en ſûreté.

DOM CARLOS.

Accablé, confondu de tant de bonté, comment pourrai-je jamais...

FLORA.

Sortez, Monſieur, ne perdez pas un moment....

SILVIA. (*Quand il veut ſortir.*)

Arrêtez, ne ſortez pas.

FLORA.

Qu'eſt-ce qu'il y a, Silvia?

SILVIA.

Il y a ſur la porte une foule de monde qui attend le retour de votre pere.

FLORA.

Il ne peut donc pas ſortir ſans être vu?

SILVIA.

Non.

FLORA.

Il n'eſt pas poſſible non plus qu'il reſte dans mon cabinet, parce que ſi

mon pere rentre & qu'il veuille écrire.....

DOM CARLOS.

S'il y a pour moi autant de danger à me cacher qu'à ſortir, eſſayons du ſecond, peut-être la fortune.....

FLORA.

Gardez-vous-en bien. Que deviendrois-je ſi l'on venoit à ſavoir que vous êtes ici ?

SILVIA.

Laiſſez-moi faire, j'ai trouvé moyen de parer à tout.

FLORA.

Comment ?

SILVIA.

Je vais le mener, par la porte du fond, dans cette vieille tour du château qui ſert de priſon aux gentilshommes ; il n'y a perſonne, il y attendra la nuit.

FLORA.

Ne ſais-tu pas que le Gouverneur a auſſi une porte qui y donne ?

SILVIA.

Il y auroit bien du malheur s'il ve-

noit à y entrer préciſément cette nuit.

FLORA.

Enfin, de deux maux il faut choiſir le moindre.

SILVIA.

Suivez-moi. (*Elle l'emmene.*)

SECONDE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, *seule.*

MA maîtreſſe a des idées ſingulieres, tantôt pour ne pas laiſſer voir que ſa fierté eſt vaincue..... Mais que m'importe à moi ? je n'ai pas autre choſe à faire ici que de lui obéir. Voilà la porte de l'endroit où eſt Carlos : ouvrez, c'eſt moi.

SCENE II.

DOM CARLOS, SILVIA.

SILVIA.

EH bien! comment vous trouvez-vous de la ſolitude ?

DOM CARLOS.

Un malheureux eſt-il jamais ſeul ? va, ſes chagrins ne lui font que trop bonne compagnie.

SILVIA.

Ecoutez-moi : il y a à la porte une Dame voilée qui vous demande. J'ai voulu ſavoir qui elle étoit : elle a refuſé de le dire. Il paroît ſeulement qu'elle eſt bien inſtruite que vous êtes ici, & qu'elle s'y intéreſſe vivement.

DOM CARLOS.

Cela eſt ſingulier.

SILVIA.

J'ai fait ſemblant d'entendre ma maîtreſſe qui m'appelloit, & je ſuis vîte accourue ici pour ſavoir ſi vous

voulez que je lui diſe que vous y êtes ou non ; elle attend la réponſe.

DOM CARLOS.

Je ne ſais qui ce peut être ; je ne connois aucune femme dans Vienne ; mais n'importe, il ne peut m'arriver rien de pire que ce que j'éprouve : dis-lui que je ſuis ici, & qu'elle peut entrer.

SILVIA.

Vous ſemble-t-il qu'il ne tient qu'à lui dire cela ? Et ſi ma maîtreſſe ſait que quelqu'un eſt entré ici, ſur-tout une femme.....

DOM CARLOS.

Comment le ſauroit-elle ? je vais ſortir d'ici à la nuit : il ne ſera pas poſſible que perſonne en ſache rien.

SILVIA.

A la bonne heure, je veux bien riſquer quelque choſe pour l'amour de vous : attendez-moi.

DOM CARLOS, *ſeul.*

Une femme me chercher ! en vérité les femmes ſont ſingulieres à Vienne. A peine arrivé, j'en trouve une qui

m'appelle & me met dans le plus grand riſque ; une autre qui m'en tire ; une troiſieme qui me cherche & paroît avoir des vues : je ne ſais que penſer de tout cela

SCENE III

FLORA, *voilée*, SILVIA, DOM CARLOS.

SILVIA.

VOILA l'endroit, Madame ; ce n'eſt pas un petit bonheur d'y être arrivé ſans que perſonne s'en ſoit apperçu. J'aurois tout à craindre ſi l'on en découvroit quelque choſe, & je vais me mettre en ſentinelle pour veiller aux ſurpriſes.

DOM CARLOS.

Secourable beauté, dont les charmes percent l'étoffe envieuſe qui veut me les dérober ; ſi vous venez ici pour y apporter quelques rayons d'eſpérance, pourquoi me cachez-vous les traits de l'objet qui la produit ?

FLORA.

Brave étranger, la premiere choſe que j'exige de vous, c'eſt de ne pas inſiſter pour que je me dévoile ; la connoiſſance que j'ai de votre procédé envers mon ſexe, me perſuade que vous ne manquerez pas à une complaiſance ſans laquelle je ne puis reſter ici un inſtant.

DOM CARLOS.

Quelle cruelle condition vous mettez à vos bontés pour moi !. comment puis-je m'y ſoumettre ?

FLORA.

Il le faut bien pourtant : ſi vous me voyez, il ne me ſera plus poſſible de vous parler, & il eſt très-important pour vous que je vous parle.

DOM CARLOS.

De ſorte que ſi je vous vois, je ne vous entendrai point ; & par la même raiſon, ſi je vous entends, je ne vous verrai point. Etrange alternative ! je ne ſatisferai donc un de mes ſens qu'aux dépens de l'autre, puiſqu'il me ſuffit ici de voir pour

ne point entendre, ou d'entendre pour ne point voir (4).

FLORA.

Je ſuis cette même femme voilée, qui ai la premiere occaſionné votre malheur. Je ne croyois pas, quand je vous ai appellé, que les choſes duſſent aller ſi loin ; mais puiſque je vous ai conduit ici, c'eſt à moi de vous en tirer. Vous êtes étranger, vous n'avez peut-être pas d'amis ici, & vous pouvez n'être pas riche. Pour vous tirer des mains de la Juſtice recevez ce bijou : il ſervira à corrompre vos gardes & à vous donner moyen de vous ſauver. Je ne veux pas que vous emportiez d'ici une mauvaiſe idée des femmes de Vienne : vous direz un jour, lors même que

(4) Cette réponſe eſt un peu ſingulieré. Je la traduis pour faire voir le goût du dialogue Eſpagnol. Ce n'eſt pas le nôtre : & le nôtre, je crois, eſt celui de la nature : mais comme on aura encore ailleurs l'occaſion de le remarquer, ces défauts de juſteſſe, de convenance dans les expreſſions, n'empêchent pas les ſituations de la piece d'être ſinguliérement intéreſſantes. On voit que Calderon avoit peu de goût & une prodigieuſe imagination.

vous vous plaindrez d'elles, qu'elles ſavent diſſiper les chagrins auſſi-bien que les cauſer : adieu.

DOM CARLOS.

Quoi ! vous me quittez : ah ! reprenez ce préſent, dont la richeſſe me tente peu, & qui ne pourroit m'être précieux que par la main de qui je le tiendrois : mais ſi je ne la connois pas, qu'ai-je beſoin de le garder ?

On entend du bruit dans la chambre voiſine. Il faut ſe rappeller que la tour où eſt Dom Carlos, touche à l'appartement de Flora, & qu'il y a une iſſue de l'une dans l'autre.

FLORA.

J'entends du bruit, quittons-nous : quant à ce bijoux, je me croirois mépriſée par vous ſi vous me le refuſiez. Je ne vous en dis pas davantage.

Elle quitte Dom Carlos, & le théatre repréſente ſon appartement, ou bien il eſt diſpoſé de façon à repréſenter à la fois une partie de la tour, & une partie de la chambre de Flora ; ce qui arrive ſouvent, comme on le verra ailleurs, dans la diſtribution des ſcenes Eſpagnoles.

SCENE IV.

FLORA, SILVIA, DINERO.

FLORA.

QU'Y a-t il donc ici, Silvia?

SILVIA.

C'eſt ce valet de Carlos qui a été pris ici tantôt, & que l'on vient de mettre hors de la priſon. Il a voulu abſolument pénétrer juſqu'ici pour ſavoir ce qu'eſt devenu ſon maître.

FLORA.

Débarraſſez-moi de cet homme-là au plus vîte.

DINERO.

Madame, par pitié, où eſt mon pauvre maître? Le bruit court dans la ville, qu'étant trop preſſé de ſortir d'une maiſon, il n'a pas eu le tems d'en chercher les eſcaliers, & qu'il a trouvé un chemin plus court par la fenêtre. Cela eſt-il poſſible, en verité?

SILVIA.

Je vous ai déja dit, mon ami, de vous

en aller ; que l'on ne ſavoit rien ici de ce qui peut lui être arrivé : ſi vous n'entendez pas ce langage, je vais appeller quelqu'un pour vous l'expliquer à coups de bâton.

DINERO.

Non, Madame, ce commentaire-là eſt ſuperflu : bon ſoir. (*Il veut s'en aller, mais Dom Ceſar arrive qui l'en empêche*).

SCENE V.

Les mêmes, DOM CESAR.

DOM CESAR.

QUE faites-vous ici en manteau à cette heure ?

FLORA.

Voilà le tailleur qui me le rapporte, & je l'ai mis devant Silvia, afin qu'elle vît s'il va bien.

DINERO.

(*A part.*) Il faut appuyer la fourberie. (*Haut.*) Voyez, Monſieur, comme il tourne ; il va à peindre.

FLORA.

Cela eſt bon ; tiens, Silvia, plie-le, ſerre-le juſqu'à ce que j'aie occaſion de le mettre.

DOM CESAR.

Mais n'eſt-ce pas là le valet qui étoit au ſervice de Carlos Colomna ?

DINERO.

Cela eſt vrai, Monſieur.

FLORA, *à part.*

Je ne ſavois pas que mon pere le connût.

DINERO.

Mais avant que d'entrer à ſon ſervice, j'avois travaillé chez un tailleur : je l'ai quitté au commencement d'un Carême par délicateſſe de conſcience. Aujourd'hui, en ſortant de priſon, me voyant ſans maître, graces à vous, j'ai été retrouver le tailleur chez qui j'ai fait mon apprentiſſage. Il m'a chargé de rapporter ici ce mantelet qui étoit achevé. Voilà la vérité ſur mon Dieu ; je ne dis pas ſur ma conſcience ; car vous ſavez bien que les tailleurs n'en ont point, & vous vous en appercevrez bien en voyant le mémoire. (*Il s'en va.*)

DOM CESAR.

Cet homme eſt bouffon. Qu'on porte des lumieres chez moi, & qu'on diſe à mes gens de ſe tenir prêts, parce qu'il faut que je reſſorte ſur le champ.

FLORA.

Quoi ! à l'heure qu'il eſt ?

DOM CESAR.

Oui, à l'heure qu'il eſt.

FLORA.

Vous ne voyez pas qu'il fait nuit.

DOM CESAR.

Cela n'y fait rien : je ne puis m'en diſpenſer (*Il s'en va.*)

SCENE VI.

FLORA, SILVIA.

FLORA.

ENFIN, je puis donc reſpirer un moment.

SILVIA.

Madame, il vous arrive, ce qui

eſt rare; que pour vous le mal ſe change en bien, & que tout prend la tournure que vous pouvez le plus ſouhaiter: mais prenez garde cependant d'abuſer de votre bonheur: permettez-moi de vous faire quelques remontrances. Que prétendez-vous faire, dites-moi, de ce déguiſement? Que vous promettez-vous de cette idée d'avoir été parler, à Carlos ſans en être connue?

FLORA.

Puis-je lui avouer qui je ſuis, & lui marquer de la tendreſſe ſans m'expoſer à mériter ſon mépris après ce qui s'eſt paſſé?

SILVIA.

Mais que voulez-vous qu'il devienne?

FLORA.

Je veux le mettre en liberté. Quelque dure que puiſſe me paroître la vie quand je l'aurai perdu, qu'il s'en aille, qu'il parte; fais-le entrer ici afin qu'il reçoive mon dernier adieu. Mon unique conſolation eſt qu'au moyen du bijoux que je lui ai donné, il pourra du moins conſerver de moi quelque tendre ſouvenir; & quoique

ce ne ſoit pas à moi qu'il le rapporte ; ma délicateſſe ſera cependant agréablement flattée de l'idée que j'occuperai quelquefois ſon eſprit.

Silvia va ouvrir la porte qui donne ſur la priſon. Elle amene Dom Carlos

SCENE VII.

FLORA, DOM CARLOS, SILVIA.

FLORA.

MONSIEUR, voici enfin le moment de ſortir d'ici ; & ſi vous avez quelque lieu de vous louer de mon procédé...

DOM CARLOS.

Ah ! Madame, comptez ſur la reconnoiſſance la plus vive.

FLORA.

Je n'en exige qu'une marque.

DOM CARLOS.

Quelle eſt-elle ?

FLORA.

C'eſt de ne dire à perſonne au monde que vous avez trouvé ici un aſyle.

DOM CARLOS.

Quand vous n'auriez pas exigé de moi cet égard, avez-vous pu me croire capable de m'en diſpenſer ? Non, Madame, le ſilence eſt un devoir pour moi, & je ne ſuis pas aſſez lâche pour y manquer : mais puis-je à mon tour exiger de votre part une complaiſance ? c'eſt d'accepter ce bijou, moins comme une marque de ma reconnoiſſance, que comme un moyen de vous rappeller quelquefois l'infortuné qui vous a tant d'obligations. Hélas ! ſi je pouvois, ſi j'oſois parler..... Mais, non, le reſpect me ferme la bouche : adieu. (*Il s'en va.*)

FLORA.

Je ne ſais où j'en ſuis ! Quel eſt ſon deſſein ? dédaigne-t-il le préſent qu'il tient de l'inconnue, ou me donne-t-il la préférence ſur elle ? Allons : au reſte, quel que ſoit ſon motif, je ſuis toujours sûre que c'eſt à moi-même qu'il me ſacrifie.

SCENE VIII.

Le théatre change, il repréſente les jardins de Laura. Il fait nuit.

DOM ARNAULD, NISE.

NISE.

CACHEZ-VOUS dans ce boſquet, & attendez-y, ſans faire de bruit, que Fabio ſoit couché.

DOM ARNAULD.

Je ne ſouffllerai pas.

NISE.

Dès que Laura croira ſon frere endormi, elle deſcendra ici, & elle ne tardera pas.

DOM ARNAULD, *ſeul.*

Il s'adreſſe à la nuit; il l'appelle un manteau d'épouvante, Impératrice du ſommeil, couronnée de ciprès, dont les noirs ſoldats triomphent de la belle armée du jour. Si elle lui laiſſe voir ſans lumiere la beauté de Laura, il lui promet un temple noir d'ebene, de

bronze & de jaſpe. Elle y ſera repréſentée avec des étoiles à ſes pieds au lieu de fleurs, & cela ſera très-convenable ; car, ajoute-t-il, *ſi les fleurs ſont les étoiles du jour, les étoiles doivent être les fleurs de la nuit. Après ce monologue ſingulier arrive Laura. Cela ne peut pas ſe traduire ; mais j'en donne ici une idée, afin de faire connoître le ſtyle des comiques Eſpagnols, en obſervant toujours que ce langage ridicule n'eſt point incompatible avec la force des idées.*

SCENE IX.

LAURA, NISE, DOM ARNAULD.

LAURA,

NISE, tiens-toi à la porte de Fabio, & avertis-nous s'il s'éveille.

NISE.

Vous trouverez-là Arnauld qui vous attend.

DOM ARNAULD.

J'ai peine à concevoir mon bonheur, belle Laura.

LAURA.

Remerciez-en les ſoins jaloux de mon frere ; s'il ne m'avoit ôté l'eſpérance de vous voir le jour, je ne ſerois point ici à préſent ; mais qu'entends-je ?

DOM ARNAULD.

C'eſt un homme qui s'eſt précipité par-deſſus la muraille du jardin. *Cet homme eſt Carlos qui s'enfuit encore.*

LAURA.

Seroit-ce mon frere ?

DOM ARNAULD.

Je vais le ſavoir. Qui eſt-ce ? Qui va-là ?

DOM CARLOS.

Monſieur, c'eſt une foible occaſion pour montrer votre courage ; vous ne voudriez pas achever d'accabler un malheureux. Si vous êtes le maître de la maiſon, excuſez la hardieſſe qui m'y fait entrer : elle étoit néceſſaire ; je fuis de maiſon en maiſon le reſſentiment d'un mari qui veut venger ſur moi ſon déshonneur. Permettez-moi ſeulement de paſſer au travers de la vôtre, & de chercher ailleurs ma ſûreté.

DOM ARNAULD.

Qui que vous ſoyez je ne puis vous aider, & je ne veux pas vous nuire. Cette maiſon, qui eſt près d'ici, appartient au Podeſtat ; ce ſeroit chercher une priſon que de vous y gliſſer : la mienne n'eſt pas faite pour vous ſervir d'aſyle ; ainſi le mieux que vous puiſſiez faire, eſt de retourner ſur vos pas.

DOM CARLOS.

Non, laiſſez-moi paſſer dans les jardins du Podeſtat ; je le connois, & je m'en tirerai peut-être ſans accident. (*Bas*) Flora, je ſuis encore contraint d'aller chercher un aſyle auprès de vous.

DOM ARNAULD.

Soit ; je vais vous aider. (*Il l'aide à monter par-deſſus la muraille. On entend du bruit à la porte. Dom Ceſar crie* :

Ouvrez, ouvrez promptement.

LAURA.

Que vais-je devenir ? D'où viennent ces cris ?

DOM FABIO, *de ſa chambre.*

Holà, de la lumiere : on frappe à ma porte. Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

DOM CESAR.

Ouvrez donc.

DOM ARNAULD.

Quel parti prendre?

LAURA.

Paſſez auſſi par-deſſus la muraille.

DOM ARNAULD.

Je ne ſaurois ſeul.

LAURA.

Voilà de la lumiere; entrez dans cette chambre; cachez vous-y.

FABIO, *avec de la lumiere & des domeſtiques.*

Je ſaurai d'où vient le tapage. Ouvrez : voyons qui oſe.....

SCENE X.

LAURA, FABIO, CESAR *& ſa ſuite.*

DOM CESAR.

NE vous allarmez point, Monſieur : cet homme que vous aviez tantôt ſi grande envie de me faire trouver....

DOM FABIO.

Eh bien !

DOM CESAR.

Il eſt chez vous, dans votre jardin.

DOM FABIO.

S'il y eſt entré, il n'en ſortira pas : il n'y a point de porte & les murs ſont trop hauts.

DOM CESAR.

Voyez donc, viſitez tout. (*On entre*).

LAURA.

O ciel ! que je ſuis malheureuſe ! Si on trouve Arnauld, j'aurai tout à craindre de la fureur de mon frere.

Un homme de la ſuite.

Il y a quelqu'un ici qui ſe cache le viſage. (*Arnauld ſort le manteau ſur le viſage*).

DOM FABIO.

Découvrez-vous.

DOM ARNAULD.

Je mourrai plutôt mille fois.

DOM CESAR.

Laiſſez-le. (*A Dom Carlos, bas.*) Ecoutez-moi, Dom Carlos Colonna.

DOM ARNAULD.

Qu'entends-je ? Celui que l'on pourſuit étoit mon ennemi.

DOM CESAR.

Quelque ſujet que j'aie de vouloir me venger de vous, je veux bien vous épargner l'affront d'être vu. Rendez-vous.

DOM ARNAULD, *à part.*

Me rendre, c'eſt perdre l'occaſion de me venger de mon ennemi : me découvrir, c'eſt expoſer Laura. Allons, je préfere ſa ſûreté à ma vengeance. Seigneur Dom Ceſar, c'eſt à vous ſeul que je me rends. (*Il remet ſon épée ſans ſe découvrir le viſage*).

DOM

DOM CESAR.

Celio, conduiſez Dom Carlos à la Tour.

CELIO, *qui le reconnoît.*

Que vois-je? c'eſt vous?

DOM ARNAULD.

Taiſez-vous, morbleu, Celio, taiſez-vous; il y va de tout pour moi.

(*On l'emmene.*)

SCENE XI.

DOM CESAR, DOM FABIO, LAURA.

DOM CESAR.

ADIEU, Fabio : pardonnez, Madame, le trouble que nous venons de vous cauſer.

LAURA.

Je ne puis vous en blâmer; vos raiſons étoient trop bonnes.

DOM FABIO.

Je ſuis toujours à vos ordres.

DOM CESAR.

Vous êtes trop bon. (*Bas.* Que vais je faire, hélas! Voilà mon ennemi en mon pouvoir. Je flotte entre ce que je dois à mon rang & ce que l'amitié exige de moi. La vengeance & la tendreſſe me dominent tour-à-tour. O ciel! conſeille-moi dans ce cruel embarras. (*Il s'en va.*)

SCENE XII.

DOM FABIO, LAURA.

LAURA, *à part.*

QUOI! on vient ici enlever Arnauld ſur le prétexte d'un meurtre dont perſonne n'eſt plus affligé que lui! & par une autre bizarrerie encore plus étrange, il ſe trouve que c'eſt de ſa main propre que ſon ennemi a reçu la vie. Que penſer, que croire de tant d'incidens ſinguliers?

DOM FABIO, *à part.*

Laura habillée à l'heure qu'il eſt! Laura dans le jardin, tandis que cet

aſſaſſin s'y trouve auſſi ! Que ſignifie ſon affectation à ſe couvrir le viſage ? Dieu ! que tout cela m'inquiete.

LAURA, *à part.*

Mais au reſte, il n'y a rien à craindre pour lui ; il n'a qu'à ſe nommer, & les portes de la priſon lui ſeront ouvertes.

DOM FABIO, *à part.*

Il n'y a point de doute que ce ne ſoit lui, puiſque Dom Ceſar étoit à ſa pourſuite.

LAURA, *à part.*

Cependant que dira mon frere s'il apprend demain quel eſt le priſonnier que l'on a arrêté ici ?

DOM FABIO, *à part.*

Je n'ai qu'à le voir demain matin, & je ſaurai avec certitude à quoi m'en tenir.

LAURA, *à part.*

Cette derniere idée me glace le cœur. Non, il n'y a point de remede à mes maux.

DOM FABIO, *à part*

Il n'y a pas d'autre moyen pour me mettre l'eſprit en repos. (*Haut.*) Laura.

LAURA.

Fabio.

DOM FABIO.

Il eſt tard, retirez-vous dans votre appartement.

LAURA.

Volontiers. Que ne m'eſt-il auſſi aiſé d'y cacher mes craintes. O honneur, que tu es timide!

DOM FABIO.

Qu'on eſt ingénieux dans ma ſituation à ſe tourmenter.

SCENE XIII.

Le théatre repréſente la même tour où Dom Carlos a déja été caché par Silvia : elle l'y ramene encore ; ils y entrent par la porte qui donne dans l'appartement de Flora.

SILVIA, DOM CARLOS.

DOM CARLOS.

Je ſuis bienheureux qu'à une telle heure vous ayez pu vous trouver dans

le jardin où je traînois mon déſeſpoir.

SILVIA.

Je ſuis très aiſe moi même de m'y être rencontrée. Je ne ſais pourtant ſi je ne vais pas me compromettre auprès de ma maîtreſſe; mais dans la ſituation où vous êtes, il y auroit de la cruauté à vous abandonner, & elle-même ne pourra déſapprouver la retraite que je vous procure. Reſtez ici & je vais l'en avertir.

DOM CARLOS.

Dites-lui qu'à peine je l'ai eu quittée, que j'ai rencontré ſon pere qui m'a reconnu. J'ai tout haſardé pour lui échapper; & au milieu de mon trouble, je me ſuis trouvé dans ſon jardin, ſans ſavoir comment.

SILVIA.

Je lui dirai tout cela : mais, adieu. Monſieur va rentrer, je vous quitte : ſoyez ſans inquiétude; je reviendrai dès que je le pourrai. (*Elle s'en va*).

SCENE XIV.

On voit s'ouvrir une porte du fond & entrer deux hommes avec de la lumiere : ce ſont Celio & Arnauld qui poſent leur lumiere ſur une table, & s'amuſent à cauſer fort tranquillement, de maniere que Carlos ne peut entendre ce qu'ils diſent.

DOM CARLOS, *d'un côté ſans être vu des Acteurs.*

CELIO, DOM ARNAULD,

DOM CARLOS, *à part.*

QUE vois-je? deux hommes ici avec de la lumiere! C'eſt moi qu'ils cherchent, ſans doute. Il me ſemble que j'en reconnois un, & que c'eſt le compagnon de ce malheureux qui m'a forcé de le tuer. C'eſt à moi qu'ils en veulent, cela eſt clair. C'eſt la vie qu'ils veulent m'arracher ; retirons-nous dans ce coin ; je la leur vendrai cher du moins : s'il faut qu'ils remportent l'avantage, ce ne ſera pas ſans danger.

CELIO.

Cette chambre eſt la plus belle piece du château.

DOM ARNAULD.

Mon ſort a quelque choſe de bien étrange.

CELIO.

Je ne puis m'empêcher d'en admirer la bizarrerie.

DOM ARNAULD.

J'étois dans ce jardin avec Laura.

DOM CARLOS, *à part.*

S'ils venoient ici pour me chercher, ils ne ſeroient pas ſi tranquilles; mais auſſi ſi ce n'eſt pas moi qu'ils cherchent, que viennent-ils faire? Si je pouvois du moins entendre ce qu'ils diſent! mais, non, il vaut mieux reculer encore. S'ils ne ſongent point à moi, pourquoi irois-je m'offrir à eux?

CELIO.

Tout cela eſt inconcevable; mais au reſte, du moment que Ceſar ſaura qui vous êtes, vous ſerez libre.

DOM ARNAULD.

Ah! ce n'eſt point ce qui m'in-

quiete : mon malheur me touche peu. Ce qui m'affecte, ce qui me déchire l'ame ; c'eſt la ſituation de Laura, c'eſt le riſque que court ſon honneur. S'il faut une fois que cet accident éclate, je ne m'en conſolerai de ma vie.

CELIO.

Je voudrois bien trouver un moyen pour calmer vos inquiétudes.

DOM ARNAULD.

Je n'en vois qu'un.

CELIO.

Quel eſt-il ?

DOM ARNAULD.

C'eſt de me laiſſer ſortir pour concerter avec Laura ce que nous avons réciproquement à dire & à faire, & je reviendrai ſur le champ : je vous en donne ma parole d'honneur.

CELIO.

Ce parti n'eſt pas ſans riſque ; mais il faut bien que je faſſe quelque choſe pour vous : au reſte, vous voyez que je vous confie mon honneur & mon état.

DOM ARNAULD.

Je ſerai dans la priſon avant le lever du ſoleil.

CELIO.

Vous êtes le maître de ſortir.

DOM ARNAULD.

Votre généroſité eſt pour moi une nouvelle chaîne, & bien plus difficile à rompre que les portes qu'elle conſent à m'ouvrir. (*Ils s'en vont en laiſſant leur bougie.*)

SCENE XV.

DOM CARLOS, *ſeul.*

LES voilà partis. Que ſont-ils venus faire? Quel étoit leur objet? je n'en ſais rien. Si j'avois pu du moins les entendre! Je ne crois pas qu'il ſoit jamais arrivé à perſonne rien de plus étonnant. Au reſte, il ne faudroit pas que cela recommençât. Eſſayons de nous tirer d'ici : mais on ouvre encore : qui ſeroit-ce? De ce côté ce ne peut être que Silvia; elle m'apporte, ſans doute, des éclairciſſemens favorables.

SCENE XVI.

DOM CARLOS, DOM CESAR.

DOM CARLOS.

CIEL! que vois-je?

DOM CESAR.

C'eſt moi, c'eſt moi, vous dis-je, Carlos.

DOM CARLOS.

Vous, Monſieur.

DOM CESAR.

Ceſſez de vous troubler, & aſſeyons-nous : j'ai quelque choſe à vous dire. (*Ils s'aſſeyent.*) Ne ſoyez pas ſurpris, Monſieur, de la viſite que je vous rends ici : j'ai plus d'un rôle à jouer dans l'affaire cruelle où vous vous êtes ſi malheureuſement compromis : j'y ſuis votre partie, j'y dois être votre juge, & bien des raiſons m'ordonnent d'y être auſſi votre défenſeur. Ecoutez-moi & vous ne ſerez plus étonné de ma conduite. Votre pere a dans tous les tems été mon meilleur ami : je lui dois l'honneur & la vie. Au milieu de tant de motifs pour vous haïr, la voix de la reconnoiſſance

perce encore & l'emporte ſur tout le reſte. Vous m'avez offenſé cruellement : j'aurois ſouhaité que vous euſſiez pu m'échapper ; mais vous êtes tombé entre mes mains, & la juſtice ne me permet pas de vous relâcher. Voyez, réfléchiſſez ſur les défenſes que vous pouvez produire pour vous juſtifier. Croyez que perſonne ne deſire plus vivement que moi que vous puiſſiez en donner de bonnes. Ne négligez rien pour cela, & penſez que ſi je ſuis aujourd'hui votre ami, je ſerai demain votre juge. Adieu.

SCENE XVII.

DOM CARLOS, *ſeul.*

A-t-on jamais rien vu de pareil à ce qui m'arrive ? tout cela n'a-t-il pas l'air d'un enchantement ? Quoi ! quand je ſuis caché, ne redoutant rien tant que d'être vu, Dom Ceſar y vient, me voit ſans colere, ſans ſurpriſe ! il ſemble que ce ſoit une viſite qu'il m'ait voulu rendre. Quand j'ai tout

lieu de croire qu'il doit être en fureur, qu'il ne s'occupe que de me faire périr, il me parle de mon pere, des ſervices qu'il en a reçus, & me montre plus d'attachement cent fois que je n'avois à craindre de fureur de ſa part. Il y a ici quelque choſe que je ne conçois pas; car enfin j'ai donné la mort à un gentilhomme pour une jolie femme. La couſine, la fiancée de ce gentilhomme m'a aſſuré un aſyle ici. Un de ſes amis, qui me cherche pour le venger, a la clef de cette même place où il entre & ſort librement. Quoiqu'il ne dût point ſavoir que j'y étois, il n'eſt point étonné de m'y trouver. Je ne ſais que faire; il n'eſt aiſé ni de ſortir d'ici, ni d'y reſter. Demain, ſans faute, il faut que tout ſe découvre; & cette vengeance que j'évite ne m'en accablera que plus ſûrement, après avoir été ſi long-tems ſuſpendue; & plût à Dieu que de façon ou d'autre, je puſſe être hors d'embarras. La mort me ſeroit moins à charge qu'une vie ſi intriguée.

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

FLORA, SILVIA.

FLORA.

QUE dis-tu ?

SILVIA.

La pure vérité. Je vous assure que Dom Carlos est ici pour la seconde fois.

FLORA.

Tu as beau le répéter, je ne puis te croire. Comment veux-tu que cela soit ?

SILVIA.

Rien n'est pourtant si vrai : je l'ai trouvé dans le jardin ; je l'ai fait entrer ici ; je l'ai reconduit dans la tour, & il y est.

FLORA.

Autant je desirois hier qu'il ne s'éloignât pas, autant je souhaiterois aujourd'hui de le savoir éloigné. Mais je veux le voir.

SILVIA.

Il ne tient qu'à vous : entrez.

(*Lorsqu'elle ouvre la porte, on entend du bruit dans la tour.*)

FLORA.

Qu'entends-je?

SILVIA.

Ah! Madame, on se bat.

FLORA.

Je suis perdue!

SCENE II.

FLORA, SILVIA, DOM CARLOS, DOM ARNAULD, *l'épée à la main.*

DOM ARNAULD.

TU vas voir, traître, ce que peut mon bras pour punir un assassin.

DOM CARLOS.

Tu verras si le mien sait me défendre.

FLORA.

Arnauld, que faites-vous?

DOM ARNAULD.

Osez-vous sans rougir protéger le meurtrier de vos parens? Cruelle! oubliez-vous que vous êtes la cause de la mort de l'infortuné Licio, & voulez-vous faire un dernier outrage à son nom, en m'empêchant de lui sacrifier l'assassin qui lui a arraché la vie? Laissez moi; l'amitié, en ce cas, a plus de force que le sang. Je vengerai votre famille que vous trahissez: défends-toi.

SCENE III.

Les mêmes, DOM CESAR.

QUOI ! eſt-ce ainſi qu'on oublie le reſpect dû à ma maiſon ?

DOM ARNAULD.

Monſieur, je crois qu'en examinant mes motifs, vous n'aurez point à vous plaindre de moi. Voilà l'aſſaſſin de Licio : Flora, votre propre fille, le protege ; elle lui a ménagé un aſyle dans cette tour, & j'ai voulu....

DOM CESAR.

Ceſſez, Arnauld, un diſcours qui m'inſulte ; Carlos eſt ici mon priſonnier : mes ſoins, ma vigilance m'ont enfin rendu maître de ſa perſonne. Vous êtes heureux que je veuille bien me contenter de la parole pour confondre les groſſiéretés que vous venez de me dire. Flora eſt ma fille, & n'eſt point capable des choſes dont vous l'accuſez. Sortez ; car votre vue redouble ma colere.

DOM ARNAULD, *à part.*

Bon, il croit que Carlos eſt ſon priſonnier d'hier : me voilà libre ſans compromettre Laura. Il y a du mieux. (*Haut.*) Monſieur....

DOM CESAR.

Ne parlez pas.

DOM ARNAULD.

Je ſuis entré.....

DOM CESAR.

Ne repliquez pas.

DOM ARNAULD.

J'ai eu la hardieſſe....

DOM CESAR.

Ce n'eſt pas aſſez.....

DOM ARNAULD.

C'étoit mon ami....

DOM CESAR.

Je n'y tiens plus ; il faut que je le chaſſe. (*Il le chaſſe en effet.*) (*A Carlos.*) Monſieur, c'eſt par ici qu'eſt votre logement ; rentrez-y, je vous prie, & excuſez l'emportement de ce gentilhomme : c'eſt l'excès de l'amitié qui le rend ſi vif ; & ſi je lui pardonne bien, moi, vous pouvez, ſans doute,

lui pardonner auſſi. Je vous le demande, parce que je veux vous réconcilier tous deux.

DOM CARLOS, *à part.*

Ou Ceſar ne ſait rien, ou il le diſſimule avec bien de l'art : au reſte, peu m'importe. Dans l'état où je ſuis, je n'ai pas de meilleur parti à prendre que de lui obéir aveuglément. (*Il entre dans la tour.*)

FLORA.

Voici mon tour. C'en eſt fait, je n'ai point d'autre parti à prendre que de me jetter à ſes genoux & de lui avouer la vérité. Monſieur..... (*En ſe mettant à genoux.*)

DOM CESAR.

Que fais-tu ? Leve-toi donc.

FLORA.

Mon pere, Arnauld vient de vous dire....

DOM CESAR.

Que tu cachois ici Carlos.....

FLORA.

Je ſuis votre fille, & il y va de votre honneur, je le ſens bien.....

DOM CESAR.

Tu es irritée qu'on oſe élever de ſi indignes ſoupçons ſur ta conduite ; n'eſt-ce pas ? mais conſole-toi. Comme il n'en a parlé qu'à moi, qui ſais au juſte comment tout s'eſt paſſé ; tu ne dois pas avoir d'inquiétude. Au reſte, ma fille, je te prie de me marquer ici ta complaiſance. Donne des ordres pour que notre priſonnier ne manque de rien. Charge expreſſément un domeſtique d'y veiller. Ne ſois pas étonnée que j'aie aujourd'hui tant de bontés pour un homme, dont je ne reſpirois hier que la mort. Voilà comme va le monde, & crois que je ne fais rien ſans de bonnes raiſons : adieu. (*Il s'en va.*)

FLORA, *ſeule.*

Plus j'avance, & plus je m'y perds. Quoi ! mon pere me dit ici qu'il a fait arrêter Carlos priſonnier, tandis que c'eſt Silvia elle-même qui l'a introduit dans la tour ; & lorſque je m'attends aux plus cruels reproches pour m'être trouvée avec lui, Ceſar me charge moi-même du ſoin de le

bien traiter ! Assurément, ou je rêve, ou mon sort est aujourd'hui dirigé par un être favorable, qui change pour moi le mal en bien.

SCENE IV.

FLORA, LAURA.

LAURA.

BELLE Flora !

FLORA.

Ma chere Laura, qu'y a-t-il qui vous amene ici de si bonne heure ?

LAURA.

Je viens le cœur plein d'inquiétudes vous faire part des chagrins qui m'accablent. Vous devinez bien que l'amour y entre pour beaucoup : vous avez chez vous un prisonnier de qui dépendent ma vie, mon honneur & ma réputation ; il faut que je lui parle, ou je suis perdue ; vous pouvez aisément m'en faciliter le moyen.

FLORA, *à part.*

Qu'entends-je ? grand Dieu !

LAURA.

Vous ne me répondez rien ?

FLORA, *à part.*

Je ne ſais que répondre ? Quoi ! elle aimeroit Carlos ? Carlos auroit ſon cœur, il lui auroit promis le ſien ?

LAURA.

A quoi penſez-vous ?

FLORA, *à part.*

Je ne ſais ſi je dois lui laiſſer voir ma jalouſie ou favoriſer ſon amour.

LAURA.

Pourquoi me regardez-vous ainſi avec émotion ?

FLORA.

Parce que vous me demandez une choſe impoſſible. La porte de la tour qui doune par ici eſt toujours fermée, & celle de l'autre côté, c'eſt le geolier qui en a la clef.

LAURA.

Ouvrons celle-ci.

FLORA.

Je vous dis qu'elle eſt fermée.

LAURA.

Briſons-la.

FLORA.

Les ſervantes le verront.

LAURA.

Vous trouvez tout difficile.

FLORA.

Vous vous fâchez ?

LAURA.

On a plus de zele pour ſes amies.

FLORA.

Je ne puis pas.

LAURA.

C'eſt aſſez.

FLORA.

J'ai fait ce que j'ai pu.

LAURA

Nous verrons, ingrate amie.

SCENE V.

LAURA, FLORA, DOM CESAR.

DOM CESAR.

QU'AVEZ-VOUS donc entre vous ? Eſt-ce que deux amies doivent ainſi ſe fâcher ?

FLORA.

Ce n'eſt rien.

LAURA.

C'eſt beaucoup, Monſieur. Ecoutez-moi, il faut vous avouer tout puiſque j'y ſuis forcée. Cette nuit j'avois reçu un Cavalier dans mon jardin. Un criminel que vous pourſuiviez s'y eſt auſſi refugié : il a ſauté par-deſſus les murailles pour ſe ſauver ici. Vous qui étiez ſur ſes pas, vous êtes arrivé ſur le champ ; vous avez arrêté mon amant : ni lui, ni moi n'avons oſé parler à cauſe de la préſence de mon frere ; mais à préſent que cette raiſon ne ſubſiſte plus, je vous éclaircis de la vérité afin que vous ne re-

teniez pas plus long tems un innocent dans les fers.

DOM CESAR.

Je ne sais ce que vous espérez de tout ceci, Mademoiselle ; mais vous ne parviendrez pas à m'en imposer. L'homme que j'ai poursuivi, je l'ai arrêté dans votre jardin ; c'est le même qui est ici ; c'est Dom Carlos Colomna.

LAURA.

Cette idée où vous êtes, fait le comble de mon malheur.

DOM CESAR.

Il en convient lui-même.

LAURA.

C'est pour ne pas me compromettre.

DOM CESAR.

Son valet l'a reconnu.

LAURA.

Il a recommandé à son valet de tenir ce langage.

DOM CESAR.

Mais je l'ai vu moi-même, je lui ai parlé ici tête-à-tête.

LAURA.

LAURA.

Vous l'avez vu ! vous lui avez parlé !

DOM CESAR.

Oui, moi, moi-même.

LAURA.

En ce cas, je n'ai rien à dire. Mais celui à qui vous avez parlé n'eſt sûrement pas celui que vous avez arrêté chez moi.

DOM CESAR.

Enfin, vous voulez me pouſſer à bout. Dis-lui donc, Flora ; fais-lui entendre que le priſonnier de cette nuit eſt bien Carlos Colomna. Pour moi, je m'en vais ; car je n'y tiendrois pas.

FLORA.

Il n'y a rien de ſi vrai. Cet homme eſt bien le même que nous avons vu ſur le bord du Danube ; celui qui a tué Licio....

LAURA.

N'achevez pas, Flora, j'irai m'en inſtruire moi-même. (*Elle s'en va.*)

SCENE VI.

FLORA, SILVIA.

FLORA.

Je ſuis au déſeſpoir : s'il faut qu'une autre m'enleve ſon cœur, je n'y pourrai jamais ſurvivre : je veux m'en éclaircir. Donne-moi un manteau, Silvia.

SILVIA.

Que voulez-vous faire ? Ne voyez-vous pas qu'il vous reconnoîtra à la fin, & qu'à force de braver le danger.....

FLORA.

Dans la ſituation où je ſuis, je n'ai rien à craindre de plus terrible que de n'en pas ſortir, de quelque façon que ce ſoit. (*Elles s'en vont.*)

⁂

SCENE VII.

Le théatre change, il repréſente la tour où eſt Dom Carlos abîmé dans ſes rêveries.

DOM CARLOS, CELIO, FLORA, *ſe montrant d'un côté &* LAURA *de l'autre. Toutes deux ſont voilées.*

CELIO, *à part.*

PUISQU'ARNAULD a eu le bonheur de ſe tirer d'ici du conſentement de Ceſar, il faut bien que je faſſe ſemblant de croire auſſi que c'eſt ce gentilhomme qui a été arrêté hier au ſoir. (*A Dom Carlos.*) Voilà, Monſieur, une femme voilée qui demande à vous voir; & l'extrême envie que j'ai de vous obliger, ne m'a pas permis de la rebuter

DOM CARLOS.

Je vous rends grace : qu'elle entre.

CELIO, *en ſe tournant du côté de Laura pour la faire avancer, il apperçoit Flora.*

Qu'eſt-ce donc que cela veut dire? au lieu d'une en voilà deux.

LAURA.

Monſieur.

FLORA.

Carlos.

LAURA.

Hélas! infortunée que je ſuis; ce n'eſt point Arnauld.

FLORA.

Ciel! c'eſt Laura que je vois! (*Elles paroiſſent vouloir ſe retirer.*)

DOM CARLOS.

Eh bien! qu'eſt-ce, Meſdames? Pourquoi cet air d'effroi? Ne puis-je ſavoir ce qui vous amene?

LAURA.

Pour moi, je n'ai rien à vous dire. En vous voyant, toutes mes idées ſe ſont évanouies. N'eſt-ce pas là Flora?

FLORA.

Moi! j'ai auſſi perdu l'envie de parler.

DOM CARLOS.

Mais vous n'êtes pas venues pour rien? Quelles étoient vos vues?

LAURA.

Je n'en avois aucune.

FLORA.

Ni moi non plus, en vérité.

DOM CARLOS.

Belles inconnues, ce seroit m'exposer à un cruel tourment, que de me cacher à la fois votre ame & votre visage. Si l'un m'est dérobé par ce voile curieux, que l'autre du moins se manifeste à moi par la parole.

LAURA.

Vous n'avez pas besoin de me connoître : cela ne serviroit ici ni à vous, ni à moi.

CELIO.

Monsieur, avec la permission de ces Dames, voulez-vous bien passer dans mon appartement : le Podestat vous y attend pour vous accommoder avec Arnauld.

DOM CARLOS.

Meſdames, il faut que j'obéiſſe. Mais le regret de ne ſavoir qui je laiſſe ici, m'affecte plus vivement que le plaiſir de n'avoir plus d'ennemis dans ceux que je vais trouver.

SCENE VIII.

FLORA, LAURA.

FLORA, *à part.*

Je meurs d'envie de ſavoir au juſte ce qu'elle penſe.

LAURA, *à part.*

Il faut que j'en aie le cœur net.

FLORA.

Laura, ſoyez ſincere avec moi un moment.

LAURA.

J'allois vous faire la même priere.

FLORA.

Mes ſentimens ne vous ſont point cachés.

LAURA.

Ma paſſion vous eſt connue.

FLORA.

Nous nous voulons du mal l'une à l'autre.

LAURA.

Nous nous regardons de mauvais œil.

FLORA.

Tirons-nous d'incertitude une bonne fois.

LAURA.

Sortons décidemment d'embarras.

FLORA.

Vous venez ici chercher Carlos ?

LAURA.

Moi ! Carlos ! vous vous trompez. De ma vie je ne lui ai parlé : je ne le connois même de vue que de ce moment.

FLORA.

Et pourquoi donc venez-vous le voir ici ?

LAURA.

Mais je ne venois point le voir.

FLORA.

Comment vous flattez-vous de me le perſuader ?

LAURA.

Ce n'eſt point Carlos, vous dis-je, c'eſt Arnauld que je cherchois ici : c'eſt lui que je croyois trouver en priſon.

FLORA.

Vous me deſſillez les yeux : je vois que c'eſt Arnauld que mon pere a fait arrêter hier.

LAURA.

C'eſt lui-même.

FLORA.

Et vous l'aimez !

LAURA.

En doutez-vous ?

FLORA.

Vous n'avez pour Carlos que de l'indifférence ?

LAURA,

Pas autre choſe.

FLORA.

En ce cas, nous ne ſommes plus ennemies : embraſſez-moi. En récom-

penſe de la tranquillité que vous me rendez, je vous donnerai auſſi une autre bonne nouvelle. Arnauld n'eſt plus en priſon.

LAURA.

Que dites-vous ?

FLORA.

Non ; trouvant Carlos ici, on a laiſſé ſortir l'autre.

LAURA.

En ce cas, je n'ai plus rien à craindre.

FLORA.

Je le crois ainſi.

LAURA.

Adieu donc, ma chere amie ; je retourne avec l'ame auſſi ſatisfaite qu'elle étoit accablée en arrivant. (*Elle ſort.*)

FLORA.

Hélas ! quand pourrai-je en dire autant ! Son bonheur ne s'aſſure qu'aux dépens du mien.

LAURA, *rentrant avec effroi.*

Flora, ma chere Flora, ſi vous ne voulez me voir morte tout-à-l'heure, ſecourez-moi.

FLORA.

Que vous eſt-il donc arrivé de nouveau ?

LAURA.

En ſortant d'ici, mon frere m'a apperçue & reconnue : il me ſuit avec fureur..... Mais voilà une porte, je n'ai qu'à m'y jetter & la tirer ſur moi, je me déroberai à ſon emportement. (*En diſant cela, elle entre par la porte par où eſt ſortie Flora, & elle la ferme en dedans.*)

FLORA.

Ne fermez point, attendez donc ; laiſſez-moi donc entrer auſſi : mais elle eſt ſourde, que vais-je devenir ?

SCENE IX.

FLORA, FABIO.

FABIO.

LAURA ici! & dès le matin! Ah! perfide! malheureuſe! vous croyez que je ne ſuis pas inſtruit de toute votre conduite?

FLORA, *le viſage couvert.*

Que ferai-je? Il y a autant de riſque à me montrer qu'à reſter voilée.

FABIO.

Je ſaurai y mettre ordre. Après m'être vengé de votre infamie, je chercherai le moyen d'empêcher que j'aie à en rougir une ſeconde fois.

(*Il veut la dévoiler.*)

FLORA.

Arrêtez.

✱

SCENE X.

Les mêmes, DOM ARNAULD, DOM CARLOS, DOM CESAR.

FLORA.

CIEL! me voici dans un bien plus cruel embarras!

DOM CARLOS.

Que faites-vous donc ici, Seigneur Fabio?

DOM FABIO.

Pardonnez, Monſieur, ſi je ne m'explique pas, & ſi je vous prie même de ne pas inſiſter ſur le ſujet de mes démêlés avec cette Dame. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que j'ai eu dans la rue un différend avec elle, qu'elle s'eſt ſauvée ici en fuyant, que je l'ai ſuivie & que je vous demande la permiſſion de l'emmener.

DOM CESAR.

Tant pis. C'eſt ſa ſœur, ſans doute, qui ſera venue voir Carlos.

DOM FABIO, *à Flora.*

Allons, venez.

DOM CARLOS.

Non, elle n'ira pas. Je ne ſais ni qui elle eſt, ni comment elle ſe nomme; mais enfin c'eſt pour moi qu'elle eſt venue ici : elle n'en ſortira que volontairement.

FLORA, *à part.*

Carlos me perd en voulant me ſervir.

DOM CESAR.

Cela devient embarraſſant.

DOM FABIO.

Je l'emmenerai, dût-il men coûter la vie.

DOM CESAR.

Un moment, Meſſieurs : je vais vous concilier : elle n'ira ni avec vous, ni avec lui. En attendant qu'on ſoit d'accord, elle reſtera chez moi dans la compagnie de Flora ma fille.

FLORA, *bas.*

Je reſpire.

DOM CESAR.

Venez, Madame, & ne craignez rien.

DOM FABIO.

Non, Dom Ceſar, cela ne ſe terminera pas ainſi. Cette fille eſt ma ſœur : je ne ſortirai pas d'ici que l'affront qu'elle me fait, ne ſoit ou effacé, ou vengé.

DOM ARNAULD.

C'eſt Laura ! C'eſt donc moi que regarde le ſoin de la défendre ; car c'eſt ſûrement moi qu'elle cherchoit ici.

DOM CESAR.

Il ne nous manquoit plus que cela : elle vous cherche, vous, Arnauld, vous !

DOM ARNAULD.

Moi-même, puiſqu'il faut vous le dire. C'eſt moi qui étois hier au ſoir avec elle dans le jardin quand vous y êtes venu. C'eſt moi que vous avez arrêté au lieu de Carlos que j'ai aidé à s'échapper, tandis que je ſuis reſté pris à ſa place.

DOM CESAR.

En ce cas vous avez raiſon. (*A Dom*

Carlos.) Mais comment donc vous êtes-vous trouvé chez moi, vous?

DOM CARLOS.

Tout naturellement. En fuyant je ſuis parvenu ici ſans le ſavoir. L'endroit m'a paru propre à me ſervir de retraite : j'y ſuis reſté. Quand vous m'avez vu, & que j'ai rencontré chez vous un ami plein de zele, je n'ai plus penſé à m'éloigner.

Laura en ce moment ouvre la porte.

DOM CESAR.

Que vois-je?

LAURA.

Moi, Monſieur : j'étois venu voir Flora, & ayant entendu ici la voix de mon frere, j'étois curieuſe de ſavoir ce qu'il y faiſoit.

DOM CARLOS.

En vérité, Seigneur Fabio, vous êtes mal inſtruit.

DOM FABIO.

J'avoue que je me ſuis trompé.

DOM ARNAULD.

Mais quelle eſt donc la Dame qui ſe cache ici?

DOM CESAR.

Découvrez-vous donc, Madame, afin de nous mettre à tous l'eſprit en repos. (*Elle ſe dévoile.*) Mais, Ciel!

quoi ! c'eſt toi infâme ! il t'en coûtera la vie.

DOM CARLOS.

Arrêtez, ou arrachez-moi-la donc auſſi.

DOM CESAR.

Il n'y a qu'un mari qui puiſſe prendre ſon parti contre moi.

DOM CARLOS.

A ce titre, il m'eſt donc permis de la défendre.

DOM CESAR.

Cette alliance a toujours été dans mes projets, & j'y conſens avec plaiſir.

DOM ARNAULD.

Si ma main pouvoit ne pas déplaire à la belle Laura, je la lui offrirois avec ma foi.

DOM. FABIO.

Elle eſt à vous, & par ce moyen nous ſerons tous heureux.

Fin du premier Volume.

BIB
S
P
N